P. o. gall. app. 10

Petitot

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

COMEDIES.
TOME HUITIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMEDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME QUINZIEME.

BIBLIOTHECA REG. MONACENSIS

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE M. DE BIEVRE,

Représentée pour la premiere fois
le 8 novembre 1783.

Ille ego qui quondam......

NOTICE

SUR M. DE BIEVRE.

Georges Maréchal, marquis de Bievre, arriere-petit-fils de Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, naquit en 1752: il fut écuyer ordinaire de Monsieur, et mestre-de-camp de cavalerie.

On a beaucoup crié contre la noblesse obtenue à prix d'argent; peut-être seroit-il plus juste de dire qu'il n'y a déja plus de noblesse quand on se permet de la vendre. En effet que vendoit le gouvernement? quelques privileges insignifians, et le droit d'afficher un peu de vanité. En Angleterre on achete bien plus, puisqu'avec de l'argent on obtient l'avantage de devenir partie même du gouvernement: un Anglois qui se ruine pour arriver à la chambre des communes spécule encore, et presque toujours avec profit; le François qui dépensoit de l'argent en acquisition de lettres de noblesse n'en retiroit du moins aucun intérêt;

il étoit plus jaloux de s'ouvrir la carriere des honneurs que celle de la fortune. Il est bien difficile qu'il n'y ait point de classes distinguées dans un grand état gouverné suivant les principes monarchiques; et cependant il devient presque impossible de fonder des distinctions réelles depuis que les richesses de porte-feuille l'emportent sur les richesses territoriales, c'est-à-dire depuis que l'ascendant du commerce égale au moins l'ascendant de la propriété. La philosophie crie qu'il n'est pas nécessaire de conserver ou d'établir des distinctions; mais les états ne se gouvernent pas philosophiquement. L'expérience a prouvé que les fils d'un homme qui a fait une grande fortune sont rarement propres à l'augmenter par des spéculations; et cela n'est point un malheur, autrement les richesses se concentreroient bientôt en peu de mains: l'expérience a également prouvé que l'homme qui ne peut faire tourner la fortune qu'il a acquise au profit de son élévation, ou de l'élévation de sa famille, devient aisément dissipateur, et que le passage brusque et fréquent de la richesse à la misere, de la misere à la richesse, est mortel pour les

mœurs. Il seroit donc à desirer qu'il y eût toujours dans un grand état des moyens avoués d'élévation pour ceux qui s'enrichissent honorablement, afin que l'argent ne fût pas l'unique but de l'activité, que le pere eût des motifs d'être économe au profit de ses enfans, et que les enfans élevés avec tous les avantages que donne la fortune pussent s'ouvrir une carriere honorable pour eux, et utile pour l'état. Il y avoit bien quelques moyens de ce genre en France, mais ils étoient nés de la force des choses, et non d'une combinaison politique dont il soit permis de faire honneur à des ministres, qui ne virent qu'une ressource financiere dans la vente des charges qui donnoient la noblesse; c'étoit hâter sa décadence.

M. de Bievre devint marquis, parcequ'il étoit assez riche pour acheter un marquisat: sa noblesse n'étoit pas fort ancienne, ainsi qu'on a pu le voir. C'étoit presque toujours un inconvénient dans le monde. Si l'on y obtenoit des succès, et qu'on fût tenté d'oublier son origine, les autres se la rappeloient, quelquefois avec humeur, toujours avec malice. M. de Bievre eut le bon esprit

de n'afficher aucune prétention choquante; on peut même dire qu'il suivit une marche contraire, mais ce fut sans calcul. Il étoit d'un caractere assez léger; il aimoit à rire, et contoit les choses les plus simples d'une maniere originale qui souvent tenoit du genre facétieux; il se fit une habitude des jeux de mots qu'on appelle aujourd'hui calembourgs, qu'on désignoit du tems de Moliere sous le nom de turlupinades; et il poussa cette manie aussi loin qu'elle peut aller, puisqu'il fit imprimer une brochure toute remplie de ces mauvaises plaisanteries qu'on se contente ordinairement de dire. Sa réputation à cet égard est devenue populaire, ce dont il est difficile de le féliciter; et, comme il arrive toujours en pareilles circonstances, on lui attribue plus de turlupinades qu'à coup sûr il n'en a dites: on pille les hommes de génie, on prête volontiers aux plaisans de profession.

On trouve des jeux de mots dans toutes les langues: Aristophane en a fait un usage fréquent, qui exerce encore la patience et la sagacité des commentateurs; cependant, comme le nom qu'on donne à ce genre varie souvent, nous explique-

rons ce qu'on entend aujourd'hui par calembourgs, en citant les deux premiers qui se présentent à notre mémoire. La reine portoit un jour des souliers verds : plusieurs personnes de son intimité trouvoient cette couleur peu agréable en chaussure ; elle demanda l'avis de M. de Maurepas, qui lui répondit: « L'uni verd (l'univers) à vos pieds ». M. de Bievre avoit fait des sacrifices d'argent pour s'assurer la possession d'une femme qui le congédia en gardant le contrat qu'il venoit de signer en sa faveur; il appeloit cette femme « Ingrate Amaranthe ! (à ma rente.) » Le calembourg de M. de Maurepas est d'un courtisan spirituel; celui de M. de Bievre est d'un homme doué d'un excellent caractere, et nous l'avons choisi pour trouver l'occasion de lui rendre cette justice. Il n'eut de torts avec personne, oublia ceux qu'on put avoir envers lui, ne se fit point d'ennemis, quoique sous l'apparence de la légèreté il possédât un esprit pénétrant et hardi. Au moment où il fit le Séducteur, il falloit du courage pour se moquer de la manie philosophique qui dominoit et bouleversoit la société.

Ce n'est pas que M. de Bievre eût alors deviné

toutes les conséquences des principes philosophiques; mais aimant les lettres, sentant la nécessité d'en faire une étude approfondie, il fut frappé de l'ignorance et de la présomption de ceux qui, dans la société, se donnoient pour philosophes : en effet quiconque a fréquenté le monde à cette époque a pu remarquer que les plus ignares étoient en tout les plus hardis frondeurs; incapables d'aucun travail, prévenus contre les écrivains du grand siecle, ils se contentoient de lire les ouvrages nouveaux dans lesquels les philosophes tournoient en plaisanteries les institutions les plus respectables, agitoient les questions les plus importantes pour l'humanité, et tranchoient toutes les difficultés avec une hauteur qui ne pouvoit manquer d'imposer à des hommes légers et ignorans. C'est de cette manie que M. de Bievre voulut faire justice, en traçant le rôle de Zéronès ; et certainement cette intention est d'un écrivain qui connoissoit bien son siecle.

Malgré les défauts de la comédie du Séducteur, défauts que nous ne dissimulerons pas dans l'examen de cette piece, on peut dire qu'un homme occupé jusqu'alors de plaisirs, et qui débutoit

dans la carriere des lettres par une comédie de caractere qui eut beaucoup de succès, autorisoit de grandes espérances. M. de Bievre, encore dans la vigueur de l'âge, mourut à Spa en 1789. Au milieu des intérêts qui agitoient notre patrie, sa mort n'auroit fait aucune sensation, si de mauvais plaisans ne se fussent avisés de lui prêter, à son dernier moment, un calembourg détestable, et qui par conséquent fut généralement répété.

PRÉFACE.

L'IMPRESSION qu'a fait cette comédie la rend digne peut-être d'un examen un peu réfléchi. Je desire que des littérateurs honnêtes et éclairés en fassent l'objet de leur attention, tant pour mon instruction particuliere que pour le bien de l'art en lui-même; car je ne voudrois devoir que de la reconnoissance à mes juges. Je n'entreprendrai point de défendre mon ouvrage, qui n'est pas sans doute à l'abri de la critique; mais j'avoue que j'y ai déployé toutes mes forces, et que, depuis plus de six ans qu'il est terminé, je ne l'ai trouvé susceptible que de très légers changemens. Voilà le véritable motif qui m'engage à rechercher les conseils qu'un goût sûr et impartial voudra bien me donner.

Pour mettre le lecteur à portée de juger plus facilement de l'exécution et du choix de mes intentions, je dois peut-être les déclarer ici. Dans une époque où la séduction semble être devenue l'objet d'une étude profonde, j'ai pensé qu'il n'étoit pas inutile pour les mœurs de mettre au jour quelques uns des secrets de cet art terrible. De cette intention premiere dérivent toutes les

autres, et elles sont indiquées très clairement dans ma comédie:

Mais le monde est un jeu. Dans le siecle où nous sommes,
Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu.

C'est ce principe que j'ai voulu mettre en action, et qui a déterminé le choix de ceux de mes personnages qui succombent ou résistent à raison de leur expérience et de leur esprit. Mais le véritable but moral de la piece et celui qui me l'a fait entreprendre, le voici:

Dieu, quel foible secours garantit l'innocence!
De la séduction quelle est donc la puissance,
Si la crainte peut seule éloigner du devoir
Un cœur infortuné réduit au désespoir?

Des critiques qu'on a déja faites sur cette comédie, je ne répondrai qu'à celle d'un homme de lettres, dont j'honore infiniment les lumieres et les talens, qui auroit desiré que j'eusse motivé et prononcé davantage la colere du pere au quatrieme acte. C'étoit aussi le sentiment de mon bon ami M. Collé, que je viens de perdre; mais j'ai pensé qu'il étoit dans la nature de rejeter toujours sur les autres les torts de notre crédulité, et que le

Séducteur devenoit bien plus adroit en ne lui laissant qu'un aussi foible moyen pour entourer Rosalie de malheurs, et la persuader.

Je ne me justifierai point de ce qu'on a dit sur le Valet Philosophe. Les Valets Marquis n'ont révolté personne, et la société les a soufferts sur la scene avec beaucoup de philosophie: mais c'est sur-tout de l'acception moderne du mot *penseur* que j'ai voulu venger les gens de lettres. C'est de tout mon cœur que j'ai jeté un ridicule sur ce titre par le nom même de *Zéronès*, qui *a été laquais*, qui *n'a point lu l'histoire*, qui *ne lit pas de vers*, qui *n'a rien écrit*, qui *ne sait point l'orthographe*, et qui cependant trouve à dîner parcequ'il a *dit au public qu'il étoit philosophe*. Ceux qui se reconnoîtront à ce portrait ne méritent pas assurément que je leur en fasse mes excuses.

Il est sensible que je dois à l'auteur de Clarisse quelques traits, quelques situations même de cette comédie, et sur-tout le caractere principal, que j'ai toutefois revêtu de nos couleurs et des formes de l'époque actuelle: mais le génie bien plus rare que j'ai cité au troisieme acte, parceque son nom immortel est souvent sur mes levres et toujours dans mon cœur, est le seul qui m'ait conduit dans mon travail, et je sens bien que je ne dois mon succès qu'aux efforts que j'ai faits

pour m'élever jusqu'à lui : on m'a su gré du moins de l'avoir tenté. Je déplorois depuis long-tems l'illusion qui nous empêche de sentir à quel point nous devons nous arrêter dans les arts. Si les hommes avoient cet avantage, il y a long-tems que les véritables principes seroient fixés dans tous les genres et dans tous les lieux ; mais l'esprit humain est animé par une force qui le porte toujours en avant ; il ne mesure ses progrès que sur la longueur du terrain qu'il parcourt, et partout sur la route c'est toujours l'amour-propre qui nous conduit. En laissant derriere nous les générations qui nous ont précédés, nous croyons aller plus loin qu'elles ; mais, au moral comme au physique, la nature nous a jetés sur un plan circulaire où la perfection occupe un bien petit espace : c'est le midi de notre course ; au-delà nous retombons par degrés dans l'obscurité d'une nuit profonde ; et l'amour-propre infatigable qui nous y a précipités nous ramene ensuite à la clarté du jour. C'est ainsi que ce mobile universel compense le bien et le mal qu'il nous fait : peut-être ne faut-il pas nous en plaindre. S'il cessoit un moment de nous entraîner, qui sait le degré du cercle où il arrêteroit notre course ! Il est à croire que ce seroit au point central de la nuit ; car c'est là que nous l'écoutons avec le plus de complai-

sance, c'est là que la fumée la plus épaisse nous environne, c'est enfin dans le vide qu'il doit occuper le plus d'espace. Il est cependant bien étonnant que les révolutions qui ont amené et détruit les siecles de Périclès, d'Auguste, et de Léon X, ne nous aient pas mis dans le secret de ces grands changemens, et que nous fassions tant d'efforts pour sortir du mouvement du siecle de Louis XIV. C'est aux ames fortes et vigoureuses à ramener les beaux jours des arts dans ma patrie en la forçant à retourner en arriere. J'entrerai volontiers dans cette noble conjuration, et je me ferai même un devoir de reconnoître pour chefs tous ceux qui en sont plus dignes que moi.

A MONSIEUR.

MONSEIGNEUR,

Votre nom, si cher aux lettres, protege véritablement tous ceux qui les cultivent et qui ont l'avantage de vous appartenir : il semble que sous cet abri puissant ils ne doivent plus redouter les dangers auxquels ils s'exposent par la publication de leurs ouvrages. C'est d'après cette expérience heureuse que j'ose vous présenter cette comédie. La nouvelle adoption dont vous daignez l'honorer lui fera sans doute obtenir à la lecture la même faveur qui l'a soutenue au théâtre. Mais mon plus grand succès, MONSEIGNEUR, *seroit de vous faire agréer ce foible tribut comme l'expression de tous les hommages que je ne puis vous offrir qu'au fond du cœur.*

Je suis avec le plus profond respect,

DE MONSIEUR,

Le très humble et très obéissant serviteur,

DE BIEVRE.

ACTEURS.

LE MARQUIS.

ORGON.

ROSALIE, fille d'Orgon.

ORPHISE, jeune veuve, amie de Rosalie.

DAMIS, ami d'Orgon.

MÉLISE, de la société d'Orgon, engagée avec Damis.

DARMANCE, amant de Rosalie.

ZÉRONÈS, philosophe.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

UN DOMESTIQUE.

PLUSIEURS VALETS, personnages muets.

La scene est à la campagne, dans un château d'Orgon, aux environs de Paris.



E. God

LE SÉDUCTEUR.

Je menace en pleurant; voyez couler mes larmes:
Je les retiens à peine, et tombe à vos genoux.

Acte IV, scene VIII. Tome XV.

LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

ZÉRONÈS.

Des dehors affectés un sage se défie;
Rien n'échappe aux regards de la philosophie.
Oui, monsieur le Marquis, vous êtes amoureux;
J'ai pénétré ce cœur où brûlent tant de feux.
Quoi! pour six mois entiers laisser la cour, la ville,
Et venir habiter la retraite tranquille
Du bon monsieur Orgon! je n'en puis revenir.

LE MARQUIS.

O mon illustre ami, daignez vous souvenir
Qu'après avoir été laquais de feu mon pere,

Je vous ai fait monter au rang de secrétaire.
Bientôt, changeant d'état, le titre de savant
Vous a fait adopter dans le monde ignorant.
Comme nous aujourd'hui je vous y vois paroître;
Et le valet enfin figure auprès du maître.
Pour donner plus d'éclat à vos brillans succès,
Je vous ai décoré du nom de Zéronès.
Eh bien! me ferez-vous épouser Rosalie?
Je vous promets chez moi les douceurs de la vie,
Ma table, un logement, mes chevaux au besoin,
Des livres, tout enfin: mais, sans aller plus loin,
J'attends de vous ici cette reconnoissance.

ZÉRONÈS.

Vous savez que mes soins vous sont acquis d'avance.
Vous avez pris, monsieur, le chemin de mon cœur.

LE MARQUIS.

Vous avez donc cru voir, philosophe penseur,
Que j'étois consumé par une belle flamme?
Dix ans d'expérience épuisent bien une ame,
Mon cher: que voulez-vous? les femmes m'ont perdu.
Dans mes premiers beaux jours complaisant, assidu,
D'une candeur sur-tout et d'une bonhomie
Qui couvroit la moitié des écarts de leur vie;
Etudiant leurs goûts, adorant leurs défauts,
Pour leur plaire oubliant mon état, mon repos,
Mettant à leurs faveurs, effets de leurs caprices,
Le prix qu'on met à peine aux plus grands sacrifices,
Je devois me flatter de rencontrer un jour

Un cœur digne du mien, digne de mon amour.
Eh bien! que m'ont produit tant de droits pour leur plaire?
Des ennuis, des dégoûts, une éternelle guerre.
Avec quel art cruel et quels raffinemens
Elles étudioient mes secrets sentimens
Pour se faire un plaisir d'empoisonner ma vie!
Tous les ressorts cachés de la coquetterie
Semblent contre mon cœur avoir été tournés:
Les refus outrageans, les dédains combinés,
Les remords affectés qui suivoient leur défaite;
Et toujours pour cacher quelque intrigue secrete,
Tout, en me déchirant, les faisoit triompher.
Mais quand j'étois aimé, c'étoit un autre enfer!
Reproches fatigans, stupide jalousie,
Emportemens affreux, désespoir, frénésie;
De tous ces traits cruels je me suis vu frapper
Quand j'ignorois encor que l'on pouvoit tromper.
Eh bien! mon cher docteur, c'est ainsi que les femmes
Traitent les bonnes gens, et les crédules ames.
Aujourd'hui que mon cœur, se donnant avec art,
Obéit à ma tête ou voltige au hasard,
Que celle à qui je parle est toujours la plus belle,
Elles ont la fureur de me croire fidele.

ZÉRONÈS.

C'est malheureux. Monsieur, vous êtes avancé;
Et vous avez tiré grand parti du passé.

LE MARQUIS.

Ne pouvant les changer, ce que j'avois à faire

Etoit de me former un autre caractere.
Je les aime toujours; mais libre, indépendant,
J'ai repris sur moi-même un entier ascendant.
J'ai le cœur plus tranquille et l'esprit plus aimable...
Dans ce vague charmant, ce désordre agréable,
Il m'arrive par fois des accidens heureux
Qui m'étonnent moi-même et confondent mes vœux.
Ce matin, agité d'une amoureuse flamme,
Seul, cherchant un objet pour épancher mon ame,
J'écrivois : tour-à-tour Lise, Eliante, Eglé,
Célimene s'offroient à mon esprit troublé.
Je ferme ce billet rempli de ma tendresse...
Et le nom de Lucinde est tombé sur l'adresse.

ZÉRONÈS.

Je crois que cela vient des fibres du cerveau.
Je le démontrerai dans un livre nouveau.
Votre principe est bon; mais la philosophie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'en ai-je besoin? Les hasards de la vie
Ne peuvent de mon sort altérer les douceurs.
Quand mon corps est souffrant, quelquefois des vapeurs
Me peignent les objets avec des couleurs sombres;
Eh bien! je rends alors grace à l'effet des ombres,
Bien sûr, en recouvrant ma force et ma santé,
De voir tous les objets des yeux de la gaieté;
De trouver la nature et les saisons plus belles,
Les hommes plus parfaits, les femmes plus fideles.

ZÉRONÈS.

Oh! je réponds de vous dans l'âge de jouir.
Vous êtes éclairé : mais je vois tout finir ;
Et de votre bonheur le tems tarit la source.

LE MARQUIS, *vivement.*

Après l'amour, le vin deviendra ma ressource.
Je veux de mes vieux ans ne faire qu'un sommeil,
Et prévenir toujours le moment du réveil.

ZÉRONÈS.

Allons, je le veux bien : nous logerons ensemble ;
Ainsi tous deux d'accord...

LE MARQUIS.

Docteur, que vous en semble?
Suis-je digne de vous?... Il faut nous arranger.
Des hommes seulement vous pourriez vous charger.
Faisons notre partage : affranchissez leurs ames ;
Moi, je me chargerai des préjugés des femmes...
Auprès d'Orgon déja croyez-vous réussir ?

ZÉRONÈS.

Oui : j'ai tout préparé. Je l'ai fait revenir
De ses préventions ; et même la famille
Sera bientôt d'accord pour vous donner sa fille.
Il me dit tous les jours, de la meilleure foi,
Qu'il ne peut se passer ni de vous ni de moi ;
Que la terre de pleurs seroit une vallée
Si les savans jamais ne l'avoient consolée.
De la société je l'ai souvent distrait.

Chaque livre qu'il lit j'en demande l'extrait;
Et même en ce moment je sais qu'il s'étudie
A faire un abrégé de l'Encyclopédie.
Enfin nous le tenons. Mais ces dames...

LE MARQUIS.

Je croi
Qu'elles cessent aussi de médire de moi.
Elles me déchiroient, dieu sait! et je soupçonne,
Avec justes raisons, que la jeune personne
S'est permis contre moi d'incroyables discours.
Il est vrai cependant que depuis plusieurs jours
Cette petite haine a moins de violence:
Mais je n'ai pas le don d'oublier une offense.
La sienne m'est présente, et je pourrois songer
Si c'est en l'épousant que je dois me venger.

ZÉRONÈS.

Il faut attendre encor le progrès des lumieres.
Le préjugé subsiste; il ne durera gueres:
Nous nous en occupons; mais les législateurs
Sont toujours en querelle avec les vieilles mœurs;
Et rien n'avancera tant que le ministere
Ne nous confiera pas le bonheur de la terre.

LE MARQUIS.

Avez-vous déja fait quelques ouvrages?

ZÉRONÈS.

Non;
Mais j'ai déja beaucoup de réputation.

LE MARQUIS.

En ce cas-là, docteur, gardez-vous bien d'écrire.

ZÉRONÈS.

Nous verrons. Mais d'abord il faut ici m'instruire.
Quelle est votre fortune?

LE MARQUIS.

Elle est bien, et dans peu
Mon intendant m'a dit que, sans compter le jeu,
Les femmes, et les dons d'une vieille parente,
Je pourrois bien avoir vingt mille écus de rente,
Et que je ne devrois que neuf cent mille francs.

ZÉRONÈS.

Je vois dans tout cela peu de deniers comptans.
Hasardez, croyez-moi, ce que je vous propose.
Epouser est plus sûr. Je ne crains qu'une chose:
Vous avez bien brouillé les deux jeunes amans;
Mais un rien rétablit les premiers sentimens,
Et de l'homme moral l'étude approfondie
Me fait craindre un retour du cœur de Rosalie.

LE MARQUIS.

Peut-être qu'en effet ils s'aiment; mais enfin
Je les étourdis tant qu'ils n'en savent plus rien.
J'ai d'abord attaqué la tête de Darmance;
J'ai jusqu'à mes succès porté son espérance.
Il débute fort bien; j'en suis content: d'honneur,
Je crois appercevoir en lui mon successeur.
Pour parvenir ensuite au cœur de Rosalie

J'ai dans mes intérêts mis sa charmante amie...
Cette femme m'occupe; un jour même en secret
Je n'ai pu m'empêcher de voler son portrait,
Et j'aime à le revoir.
(*regardant le portrait, et le faisant voir à Zéronès.*)
Orphise est si jolie!
Ce seroit bien le cas d'une double folie...
(*resserrant le portrait.*)
Mais elles s'aiment trop: il n'est pas tems encor;
Et ce seroit risquer d'échouer dans le port.
Enfin je me suis fait amoureux de Mélise,
Qui me prône, et, de peur qu'on ne la contredise,
Embrasse ma défense avec tant de chaleur
Qu'un jour son grave amant en a pris de l'humeur.
Vous, docteur, ayez l'œil sur tout ce qui se passe.
Employez la sagesse et j'emploierai la grace.
Qui pourroit résister à nos efforts vainqueurs?
Entraînez les esprits; je séduirai les cœurs.

ZÉRONÈS.

Monsieur, je suis à vous et pour toute la vie.
Il faut des cœurs de bronze à la philosophie.
Elle vous tend les bras: jetez-vous dans son sein.
Mais j'apperçois Orgon.

SCENE II.

LE MARQUIS, ORGON, ZERONES.

ORGON, *au Marquis.*

Bon, mon ami; c'est bien.
Ecoutez ce digne homme, et vous saurez ensuite
Sur quel plan vous devez régler votre conduite:
Il vous apprendra l'art de domter vos desirs,
Et de vous détacher de tous les faux plaisirs.
Vivant dans ma retraite en pere de famille,
Exempt d'ambition, adoré de ma fille,
Riche, n'ayant besoin de crédit ni d'appui,
Je me croyois heureux: eh bien! demandez-lui?
Vous n'imaginez point, graces à ses services,
Combien autour de moi je vois de précipices:
Ce n'est qu'en frémissant que j'ose faire un pas;
Et je crois que sans lui je ne bougerois pas.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur, rendez-moi tous mes droits sur votre ame,
Approuvez mes transports et couronnez ma flamme;
Tous deux, de votre sort détournant les rigueurs,
Sur vos pas à l'envi nous semerons des fleurs:
Les soucis, les chagrins, la sombre inquiétude
N'approcheront jamais de votre solitude;
La sagesse les brave et sait les adoucir,
La gaieté les écarte, ou les change en plaisir.

ORGON, *à Zéronès.*

Qu'en pensez-vous?

ZÉRONÈS.

Monsieur, si la philosophie
Suffit pour résister aux dégoûts de la vie,
Je crois que dans un cœur ouvert à la gaieté
La sagesse pénetre avec facilité.
Dans un terrain trop sec le grain ne germe gueres.
J'ai souvent là-dessus combattu mes confreres;
C'est notre côté foible; ils n'ont pas disputé:
Mais il faut cependant garder sa dignité.
Le sort vous offre ici deux hommes de génie,
Tous deux séparément profonds dans leur partie:
Profitez du hasard qui les fait rencontrer.
L'occasion est belle, il faut s'en emparer.

ORGON.

Vraiment, je le voudrois; je sens cet avantage;
Et même tout le monde à cet hymen m'engage.
(*au Marquis.*)
Sans savoir mes desseins vous n'imaginez pas
Le bien qu'on dit de vous: moi, j'écoute tout bas,
Et j'en fais mon profit. Oh! je vous tiens parole:
Pour cacher mon secret j'ai bien joué mon rôle;
Et je vois à présent que c'étoient des jaloux
Qui hasardoient ici des propos contre vous.
Aussi je me défends de trahir le mystere.
Pourtant, je l'avouerai, sans être trop sévere,
Je veux, mon cher Marquis, vous éprouver encor.

Pardonnez : mais ma fille est mon plus cher trésor;
Je l'aime, et des erreurs qui trompent la vieillesse
Mon cœur a conservé cette seule foiblesse.
C'est beaucoup à mes yeux que d'être un grand seigneur,
D'avoir un bel état, des talens, de l'honneur,
Ce seroit même assez pour toute autre famille;
Mais pour être mon gendre il faut aimer ma fille.
Restez donc avec nous; demeurez-y toujours.
La campagne est superbe, et voici les beaux jours.
Si vous avez affaire il vous est très facile
En une heure au plus tard de vous rendre à la ville,
Et le soir vous viendrez retrouver vos amis.

LE MARQUIS.

Vous me verrez toujours à vos desirs soumis.
Oui, je vous veux moi-même apprendre à me connoître
Tel que je suis, monsieur, non tel que je veux être.
Revenu des erreurs, ah! qu'il me sera doux
De terminer ma course en vivant avec vous!
Jeune encor, j'ai déja fait un bien long voyage;
J'en apperçois le terme. Echappé du naufrage,
Je me vois dans vos bras avec ce doux transport
Qui s'empare de l'ame en arrivant au port.

ORGON.

Nous verrons. Une chose aujourd'hui m'embarrasse:
Darmance vient dîner; il est dur à ma place
De recevoir encor ce jeune homme chez moi.
Je m'étois avec lui conduit de bonne foi,
Comme avec vous: déja j'étois près de conclure;

Ma fille lui plaisoit, et j'aimois sa tournure;
Au moment de signer le fat a disparu.
Vous jugez qu'après lui nous n'avons pas couru.
On ne pardonne point de semblables offenses.
Mais j'aime ses parens; ils m'ont fait tant d'instances
Pour éviter l'éclat en rompant avec lui,
Qu'enfin j'ai bien voulu le revoir aujourd'hui.
Je ne sais que lui dire, et je crains ma franchise:
Je ne veux pas sur-tout désobliger Mélise,
Sa sœur.

LE MARQUIS.

On peut sans bruit éconduire les gens:
Un air froid avertit les moins intelligens.

ZÉRONÈS.

Je n'ai jamais été dans cette conjoncture;
Mais si j'appercevois...

ORGON.

J'entends une voiture.
Je gage que c'est lui... Resterai-je?... ma foi,
Le plus sûr est d'aller me renfermer chez moi.
Je me méfie encor de ma philosophie,
Et je ne reviendrai qu'en bonne compagnie.

(*il sort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

LE MARQUIS, *vivement à Zéronès prêt à suivre Orgon.*

Profitez du moment pour en avoir raison.
Parlez de ce duché promis à ma maison;
De mes aïeux sur-tout vantez-lui la mémoire,
Leurs faits d'armes...

ZÉRONÈS.

C'est que... je n'ai pas lu l'histoire.

LE MARQUIS.

Leurs noms sont consacrés dans mille écrits divers:
L'Apollon de nos jours...

ZÉRONÈS.

Je ne lis pas de vers.

LE MARQUIS.

Docteur, savez-vous lire?

ZÉRONÈS.

Oui; mais...

LE MARQUIS.

Il est étrange
Qu'on puisse effrontément donner ainsi le change!

ZÉRONÈS.

Eh bien! que voulez-vous? Je n'ai point de crédit,
Point de nom, de talens; je n'ai qu'un peu d'esprit:

Il faut un passe-port aux gens de mon étoffe;
Et j'ai dit au public que j'étois philosophe.

LE MARQUIS.

C'est une porte ouverte à tous les ignorans:
On peut sans aucuns frais se mettre sur les rangs.
Dans le monde un penseur n'a pas besoin d'écrire,
Et même à la rigueur il pourroit ne rien dire.

ZÉRONÈS.

La nature est mon livre; et, pour vous bien servir,
Jusques aux *errata* je vais le parcourir.

(*il sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE *apportant une lettre.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un billet de cette jeune dame
Dont l'amant jaloux...

LE MARQUIS.

Donne.

(*il lit.*)

« Je voudrois bien, monsieur, vous faire part
« des raisons qui m'ont empêchée de vous rece-
« voir à Paris. Vous aurez été sûrement étonné
« de trouver ma porte fermée si souvent; mais
« vous savez que les femmes ne font pas toujours

« tout ce qu'elles veulent. J'apprends que vous « êtes dans mon voisinage, et je vous engage à « venir me voir vers quatre heures dans ma soli- « tude »:

Ah! la charmante femme!

« plus tard je pourrois sortir »;

(*au domestique.*)

Demande mes chevaux à quatre heures.

LE DOMESTIQUE.

Suffit.

(*il sort.*)

LE MARQUIS, *lisant.*

« et demain je vais à Versailles. Je voudrois cependant me justifier vis-à-vis de vous »;

Moi, je n'y songeois plus.

« car s'il est dangereux d'être trop votre amie, il « est bien difficile de consentir à être votre en- « nemie. Sauvez-moi de ces deux écueils en accep- « tant ma proposition. »

Mais comme c'est écrit!

« Je vous prie de ne pas oublier de me rapporter « mon billet en venant me voir. »

Oh! oui; pour le premier je sais que c'est l'usage:
Je le rendrai.

SCENE V.

LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

Darmance!... Ah! le petit volage!
Bon jour, mon successeur. Eh! qui t'amene ici?

DARMANCE.

J'y viens à contre-cœur; vous le jugez : aussi
Je ne fais qu'obéir aux ordres de mon pere.
L'accueil que je reçois n'est pas fait pour lui plaire.
Tout le monde me fuit; il semble qu'avec moi
Je porte dans ces lieux l'épouvante et l'effroi.

LE MARQUIS.

Tu les as plantés là sans nul préliminaire.

DARMANCE.

J'ai suivi vos conseils.

LE MARQUIS.

Tu ne pouvois mieux faire;
Mais il étoit trop tard. Tu t'étois engagé
Au point de ne pouvoir demander ton congé;
Il a fallu le prendre. Aussi quelle folie
De vouloir tristement t'enchaîner pour la vie,
Quand les femmes encor ne te refusent rien!
Attends qu'on t'ait quitté. Laisse ce froid lien
Aux êtres malheureux proscrits par la nature;
De leur difformité qu'il répare l'injure.

Le matin de la vie appartient aux amours;
Sur le soir, de l'hymen implorons le secours.
Ce dieu consolateur est fait pour la vieillesse;
Il nous assure au moins les droits de la jeunesse;
Et la main d'une épouse à son premier printems
Fait naître encor des fleurs dans l'hiver de nos ans.
Mais prévenir ce terme, et choisir une belle
Pour languir de concert et vieillir avec elle,
C'est s'immoler soi-même, et c'est perdre en un jour
Les secours de l'hymen et les dons de l'amour.

DARMANCE.

D'un sentiment plus doux mon ame possédée,
S'étoit fait de l'hymen une toute autre idée.
Enfin je me connois, l'art de séduire un cœur
Est trop profond pour moi...

LE MARQUIS.

Tu lui fais trop d'honneur.
Un art!... Si tu savois ce que c'est que séduire!

DARMANCE.

Eh bien! achevez donc tout-à-fait de m'instruire.
Si j'étois, comme vous, d'une illustre maison;
Si j'avois de l'éclat, des honneurs, un grand nom...

LE MARQUIS.

N'es-tu pas gentilhomme?

DARMANCE.

Oui; mais mon origine
N'est pas assez brillante; il faut qu'on la devine;
Et partout dans l'histoire on trouve votre nom.

Près des femmes souvent c'est un titre.

LE MARQUIS.

Allons donc;
C'est un titre... au Marais, ou bien dans la province;
Mais ailleurs, mon ami, l'avantage est fort mince;
Et sur le même plan l'amour nous voit rangés.
C'est un dieu philosophe; il est sans préjugés.

DARMANCE.

Je le crois: mais au moins il faut être à la mode.

LE MARQUIS.

Oui; c'est là sûrement la meilleure méthode:
Mais pour y parvenir il ne te manque rien.
La Baronne déja te reçoit assez bien,
Je crois?

DARMANCE.

Cet amour-là ne remplit pas mon ame;
Et j'ai bien de la peine à partager sa flamme.
Je ne sais que lui dire.

LE MARQUIS.

Il faut la quereller;
Cela vaut toujours mieux que de ne point parler.
Tu ne peux pas trouver à lui faire une scene?

DARMANCE.

Pourquoi vouloir encore appesantir sa chaîne,
Et ne pouvant l'aimer redoubler son tourment?
J'aime mieux la quitter et parler franchement.

LE MARQUIS.

Parler franchement? Non.

DARMANCE.

Mais que faut-il donc faire ?

LE MARQUIS.

En prendre une autre; ensuite ébruiter l'affaire.
Pour que l'on te renvoie il faut le mériter:
Car on ne doit jamais avoir l'air de quitter.
Il faut toujours tenir jusqu'au moment propice
Où l'on parvient enfin à nous rendre justice.

DARMANCE.

Je suis persuadé qu'elle pardonneroit.

LE MARQUIS.

Je ne sais pas... pourtant... oui; cela se pourroit.
Eh bien! il faut tâcher de la rendre infidele,
De lui donner des torts. Moi, j'irois bien chez elle;
Mais le premier parti te réussira bien.

DARMANCE.

C'est encore une chose où je ne conçois rien.

LE MARQUIS.

Tromper deux femmes?

DARMANCE.

Oui.

LE MARQUIS.

Te semble difficile?
A quoi te sert l'esprit?

DARMANCE.

Le mien m'est inutile
Lorsque je veux tromper. Comment faites-vous donc
Pour mener à la fois deux intrigues de front?

Il peut se rencontrer que dans une journée
On ait deux rendez-vous la même après-dînée,
A la même heure enfin.

LE MARQUIS.

Premièrement on peut
Se les faire donner à l'heure que l'on veut:
C'est un principe aisé qui s'apprend par l'usage,
Et qu'on ne devroit plus ignorer à ton âge.

DARMANCE.

Mais si vous recevez deux lettres?

LE MARQUIS.

Ah! ma foi,
Les épîtres jamais ne me trouvent chez moi.
C'est bien assez d'avoir la peine de les lire,
Sans s'imposer encor la fatigue d'écrire.
Enfin deux rendez-vous n'ont rien d'embarrassant.
Un sot se tireroit d'affaire en refusant;
Moi j'accepte toujours; par-là je me délivre
Des explications que les refus font suivre.
Deux femmes m'ont voulu pour le même moment;
Je cours d'abord chez l'une avec empressement:
J'arrive un peu plutôt pour lui marquer mon zele;
Et je fais naître ensuite un sujet de querelle.
De violens soupçons me mettent en courroux;
Je suis outré; je cede à mes transports jaloux:
L'heure sonne, et je fuis de désespoir chez l'autre.
Puis le soir on m'écrit: « Quel amour est le vôtre!
« Sans lui je ne puis vivre; avec lui je mourrai:

« Venez rendre le calme à mon cœur déchiré ».
Je m'endors tendrement ; et dès que je m'éveille
Je cours faire oublier les fureurs de la veille.

DARMANCE.

Oh ! je vois bien qu'il faut renoncer à l'honneur
De soutenir le nom de votre successeur.
Je manquerois l'ensemble et les détails du rôle.

LE MARQUIS.

Dans les commencemens tu feras quelque école ;
J'y compte ; c'est le sort de tous les débutans :
Mais on se forme après. Il m'a fallu dix ans,
A moi, pour arriver. Je n'avois point de maître ;
J'étois tout seul : et toi, qui ne fais que de naître,
Qui me suis pas à pas sur un chemin frayé,
Dès le premier abord je te vois effrayé.

DARMANCE.

Je ne suis pas heureux, j'en ignore la cause ;
Mais je sens qu'à mon cœur il manque quelque chose...
Les toilettes ici se finissent bien tard !

LE MARQUIS.

On veut nous plaire.

DARMANCE.

On dit que depuis mon départ
Rosalie est toujours inquiete, rêveuse.

LE MARQUIS.

Point du tout ; seulement elle est un peu honteuse.
Cela doit être.

DARMANCE.

On vient.

LE MARQUIS.

Tu changes de couleur!

DARMANCE.

Oui, je crains tout le monde, et Damis, et ma sœur,
Tout ce que j'ai quitté; mais sur-tout Rosalie,
Et l'œil observateur de sa fidele amie.
(à part.)
Les voici; je frissonne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ORGON, DARMANCE, DAMIS, ROSALIE, ORPHISE, MÉLISE, ZERONÈS, UN MAITRE D'HÔTEL.

ORGON, *arrivant le premier, et se détournant vers la coulisse.*

Où portez-vous vos pas,
(à demi-voix et à part.)
Mesdames? Le dîner... Ne me quittez donc pas.

ROSALIE, *à part, à Orphise.*

Je m'avance en tremblant, mon amie: il me semble
Que j'aurois mieux aimé ne les pas voir ensemble.

ORGON, *à Darmance très froidement.*
(aux dames.)
Monsieur, je vous salue... Eh bien! le cher Marquis

Veut nous sacrifier les plaisirs de Paris ;
Nous le posséderons tout l'été, tout l'automne.
(au Marquis.)
Ces dames en doutoient.

LE MARQUIS.

Quoi! cela vous étonne?
Ah! tout ce que Paris a de plus précieux,
Mesdames, je le vois rassemblé dans ces lieux :
Les graces de l'esprit, les qualités de l'ame,
(en montrant Mélise.)
Les talens enchanteurs.

MÉLISE, *à part, à Damis.*

Il est charmant.

DAMIS, *avec contrainte.*

Madame...

LE MARQUIS, *en montrant Orgon.*

Je vois un pere tendre, un guerrier plein d'honneur,
De nos preux chevaliers retraçant la candeur,
Et cette intégrité digne du premier âge
De la France naissante.

ORGON, *à Zéronès.*

Il est loyal.

LE MARQUIS, *en montrant Zéronès.*

Un sage,
Dédaignant les lauriers si chers aux beaux esprits,
Instruisant par ses mœurs et non par ses écrits.

ZÉRONÈS, *à Orgon.*

Il est profond.

LE MARQUIS, *montrant Orphise et Rosalie.*

Enfin je vois à son aurore
La beauté, la vertu qui l'embellit encore,
Et le tableau touchant d'une pure amitié...
(*en regardant tout le monde.*)
Auprès de vous Paris est bientôt oublié.

ORGON, *à Zéronès.*

Quelle différence! *

ZÉRONÈS.

Ah!

ORGON.

Je l'aime à la folie.
Mais c'est qu'il est charmant, solide.

ROSALIE, *à Orphise.*

Ah, mon amie!

FIN DU PREMIER ACTE.

* Ces deux vers ont été supprimés à la seconde représentation.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ce dîner, Rosalie, étoit embarrassant.
Je voyois dans vos yeux un trouble intéressant
Que vos efforts trompés laissoient toujours paroître.
Votre instant est venu : je crois vous bien connoître;
Par le besoin d'aimer votre cœur tourmenté
Cede aux impressions dont il est agité :
Incertain dans son choix, mais pressé de se rendre,
Il faut abandonner l'espoir de le défendre.
Dans ce moment sur-tout l'assaut est dangereux.
Un jeune homme charmant, et peut-être amoureux,
Prodigue de ses soins, profond dans l'art de plaire,
Ne doit pas vous paroître un amant ordinaire;
Tout semble en sa faveur vouloir se réunir.
Darmance vous trahit : il vient pour le punir;
Il vient pour vous venger : la circonstance est belle;

Et des légèretés d'un amant infidele
Le souvenir d'abord profondément tracé,
Par l'amant qui console est bientôt effacé.

ROSALIE.

Je m'abandonne à vous, ô ma fidele amie!
C'est à vous de régler le destin de ma vie.
Je suis bien agitée, il est vrai; mais mon cœur
De vos sages avis recherche la douceur.
Jugez quel est mon sort: dès ma plus tendre enfance
Mon pere avoit promis de m'unir à Darmance;
Je recevois ses soins; et vous avez pu voir
Qu'en l'aimant je croyois écouter mon devoir.
Depuis plus de deux mois il me fuit, il me laisse;
Le Marquis vient, mon pere approuve sa tendresse:
Mon pere contre lui dès long-tems déclaré
L'accueille, le caresse, en paroît enivré;
Il vante son esprit, ses graces, sa noblesse:
Tout le monde applaudit; et moi, je le confesse,
J'entends avec plaisir le bien qu'on dit de lui.
Cependant je ne sais quelle crainte aujourd'hui
De mon nouveau penchant empoisonne les charmes.
Ah! si vous le pouvez, dissipez mes alarmes.

ORPHISE.

Je ne me charge point encor de les bannir:
Je sens que je pourrois risquer de vous trahir.
Le vice disparoît sous des dehors aimables:
Les graces de l'esprit, les talens agréables
Etendent sur le cœur un voile dangereux;

Il nous cache souvent un avenir affreux ;
Et ces hommes charmans que l'on croyoit solides
Sont des amans brillans, et des époux perfides.
Le Marquis peut séduire, il est vrai : sa gaieté
Prend chez lui les dehors de la naïveté :
Mais enfin c'est toujours l'esprit qui la remplace.
Il parle bien sans doute, il s'exprime avec grace ;
Mais ce n'est pas, je crois, le langage du cœur.
Nous parlons autrement. On vante sa candeur ;
Mais pour faire l'aveu d'une faute connue
Il ne faut pas avoir l'ame bien ingénue.
Par l'éclat qui souvent marque ses actions,
On connoît ses duels et ses séductions ;
Et je n'ai jamais pu jusqu'ici le surprendre
Faisant l'aveu d'un tort qu'on ne pourroit apprendre :
Enfin, ma chere amie, il faut en convenir,
Cette conversion ne sauroit m'éblouir.
Eh ! qui sait les motifs de ses soins pour vous plaire ?
On peut s'attendre à tout d'un pareil caractere.
Il a su tout le mal que nous disions de lui ;
Je frémis : s'il vouloit se venger aujourd'hui !...

ROSALIE.

Allons : je vais chercher un secourable asyle,
Et jouir au couvent d'un état plus tranquille.
De trop de sentimens mon cœur est combattu :
Il faut quitter le monde.

ORPHISE.

Ah, dieu ! pour la vertu

Ce seroit, mon amie, une perte cruelle.
Les femmes de ce siecle ont besoin d'un modele:
Qui leur en serviroit?

ROSALIE.

Enfin que feriez-vous
Si vous deviez avoir le Marquis pour époux,
S'il vous avoit d'abord adressé son hommage?

ORPHISE.

J'aurois pris à l'instant le parti le plus sage;
Et, prévenant de loin le moment des regrets,
Je l'aurois supplié de ne me voir jamais.
Que n'ai-je point souffert pour m'être abandonnée
Aux pieges dont je crois vous voir environnée!
Mon ame étoit si neuve, et j'avois un époux
Si traître, si galant, si perfide, si doux!
Il me cachoit si bien la vérité cruelle!
Dans l'âge où l'on croit tout je le croyois fidele.
L'erreur n'a pas duré; mes yeux se sont ouverts;
Et je n'ai plus senti que le poids de mes fers.
Muet à mes douleurs, il me laissoit mourante.
Le sort me l'a ravi: je lui serai constante.

ROSALIE.

Mon amie, on peut donc vivre sans aimer?

ORPHISE.

Non:
Mais il me reste au moins dans ma condition
De tendres souvenirs, et quelques douces larmes
Qui, malgré le veuvage, ont encore des charmes.

Et d'ailleurs l'amitié suffit à mon bonheur.
Celle que j'ai pour vous occupe tout mon cœur;
Dans le monde où je vis elle m'est salutaire.
Ne m'en sachez point gré: si vous m'étiez moins chere
Je ne répondrois pas de garder mon serment.
Aussi je suis à vous jusqu'au dernier moment.

ROSALIE.

Vous ne pouvez m'aimer qu'autant que je vous aime:
Peut-être je pourrois me conduire de même.

ORPHISE.

Oh! non; vous n'avez pas payé jusqu'aujourd'hui
Le tribut à l'amour: je suis quitte avec lui.
Croyez-moi, Rosalie, un commerce paisible
Ne satisferoit point une ame aussi sensible.
Ne vous en plaignez pas. Je vous aimerois moins
Si votre cœur pouvoit se passer de mes soins,
Si vous étiez sur-tout de ces femmes glacées,
Volages par caprice, et rarement fixées,
Qui, ne pouvant avoir que des goûts imparfaits,
Choisissent sans amour, et quittent sans regrets.
Cette fragilité n'est pas intéressante;
On juge à la rigueur une ame indifférente.
Je veux que mon amie ait toujours dans son cœur
A tout évènement l'excuse d'une erreur.
Je vous mets à votre aise avec cette indulgence.

ROSALIE.

Ah! vous me rassurez: je reprends l'espérance.
Eh bien! que faut-il faire?

ORPHISE.

Il faut attendre encor,
Et nous donner le tems d'assurer votre sort.
Peut-être ignorez-vous, ma chere Rosalie,
Le nouvel intérêt dont votre ame est remplie.
Il est des sentimens que l'on prend pour l'amour:
Le dépit quelquefois nous engage au retour;
On s'étourdit, on veut ne pas se rendre compte
D'un regret douloureux qu'avec peine on surmonte,
Et l'on trompe son cœur... Parlez-moi franchement:
Regrettez-vous encor votre premier amant?

ROSALIE.

Je ne crois pas.

ORPHISE.

Enfin, après deux mois d'absence,
Comment le voyez-vous?

ROSALIE.

Je ne sais: sa présence
Fait un effet sur moi que j'expliquerois mal.
Il me gêne, et sur-tout auprès de son rival.

ORPHISE.

Je m'en suis apperçue.

ROSALIE.

On dit qu'il est à plaindre,
Et qu'il souffre encor plus en voulant se contraindre.

ORPHISE.

Oui, sa sœur le prétend.

ROSALIE.

J'ai cru le voir aussi.
Il faudroit lui cacher ce qui se passe ici.

ORPHISE.

Ah! je ne le plains pas. L'insensé petit-maître,
D'avoir jusqu'à ce point osé vous méconnoître!
Heureusement pour nous tous ces imitateurs,
Ces singes de la cour, dans leurs serviles mœurs
N'étalent à nos yeux que la laideur du vice:
Leur médiocrité, soit raison, soit caprice,
Jusque dans leurs défauts inspire le mépris.
J'aimerois encor mieux notre brillant Marquis:
S'il est perfide, au moins il ne l'est qu'avec grace;
Ses vices sont couverts d'une aimable surface,
Et l'on peut s'y tromper.

ROSALIE.

Sauvez-moi de l'erreur,
Chere amie, et lisez dans le fond de son cœur.

ORPHISE.

Oh! je vous le promets. Il a bien de l'adresse;
Mais on peut sans scrupule égaler sa finesse.
La franchise avec lui ne serviroit à rien...
Vous ne concevez pas cet étrange moyen
Qu'il faille se masquer pour connoître les hommes;
Mais le monde est un jeu: dans le siecle où nous sommes,
Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu.

Je l'apperçois; gardez de vous laisser surprendre.

ROSALIE.

J'aime mieux vous charger du soin de me défendre.
Que pourrois-je lui dire?

(*elle sort.*)

SCENE II.

ORPHISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! que je suis heureux!
Sans doute en ce moment votre cœur généreux
Me protégeoit, madame, et prenoit ma défense.
Combien un pur amour a sur nous de puissance!
Je déteste l'éclat de mes premiers succès;
J'aime enfin sans remords, sans crainte, sans regrets;
Ou, si pour mon malheur je me trompois encore,
Loin de vouloir combattre une erreur que j'adore,
J'épaissirois le voile étendu sur mes yeux.
Oui, le charme nouveau que j'éprouve en ces lieux
M'avertit que je touche au bonheur de ma vie.
Je suis digne de vous, digne de Rosalie.
Votre active amitié doit être sans effroi;
Vous n'avez désormais à craindre que pour moi.

ORPHISE.

Le pauvre malheureux! dans quel pas il s'engage!
Mais il faut avec moi prendre un autre langage.

Tenez, mon cher Marquis, vous avez vingt-huit ans,
J'en ai vingt-quatre : ainsi les discours des enfans
Ne sont plus faits pour nous.

LE MARQUIS.

Oui; mais lorsque l'on aime
On le devient. L'amour est peint sous cet emblême;
Et j'éprouve aujourd'hui qu'il rétablit en nous
Cette candeur premiere et ces sentimens doux
Qui distinguent si bien l'âge de l'innocence.
Tout est nouveau pour moi : je crois à la constance,
A la fidélité; je renais par l'amour...
Pourquoi de mon bonheur differe-t-on le jour?
L'indulgence fait grace aux torts de la jeunesse.
Je n'aurois jamais eu qu'une seule foiblesse
Si j'avois bien choisi dès la premiere fois.
Eh! qui peut soutenir l'erreur d'un mauvais choix?
J'ai mieux aimé risquer de paroître infidele;
Mais, retombant toujours dans une erreur nouvelle,
Entraîné malgré moi par un charme vainqueur,
Je n'ai fait que donner et reprendre mon cœur.
Est-il un sort plus dur pour un homme sensible?

ORPHISE.

C'est pour vous délivrer de cet état horrible
Que l'on veut vous donner tout le tems de choisir.
Nous redoutons en vous cette ardeur de jouir.
Pour faire un bon mari vous aimez trop les femmes.

LE MARQUIS.

J'aime les femmes! mais accordez-vous, mesdames.

Pour que l'on vous épouse il faut bien vous aimer;
Et d'ailleurs l'amour seul a droit de me charmer.
Il me traite bien mal; tous ses plaisirs me fuient:
Mais l'amitié me glace, et les hommes m'ennuient.

ORPHISE.

Quoi! d'être mon ami n'êtes-vous point jaloux?

LE MARQUIS.

Ne me demandez pas ce que je sens pour vous:
Vous n'aurez de long-tems d'ami qui me ressemble.
Un commerce tranquille avec vous! ah! je tremble
Quand je suis obligé d'implorer vos secours,
De vous ouvrir mon cœur, de vous voir tous les jours.
Il falloit m'épargner cette épreuve cruelle.
Quel supplice, grand dieu! Rosalie est bien belle,
Mais le piege est bien fin; et cette intention...
Vous riez?

ORPHISE.

J'attendois la déclaration.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oh! non; n'y comptez pas. Vous vous trompez, madame;
Vous n'êtes à mes yeux que la seconde femme
De l'univers.

ORPHISE.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Que je suis malheureux!
Trahi jusqu'aujourd'hui, trompé dans tous mes vœux,
Il m'a fallu souffrir et travailler sans cesse

Pour rencontrer un cœur digne de ma tendresse.
Je le cherchois en vain, ce cœur n'existoit pas.
J'apperçois Rosalie ; après ces longs combats
Je croyois respirer ; les vertus de son âge,
Son ingénuité rassuroient mon courage.
Que me sert de l'aimer, d'être de bonne foi !
Je ne puis lui parler ; on l'éloigne de moi.
Il faut me replier et me mettre à la gêne
Pour prouver un amour qu'elle croiroit sans peine.
Hélas ! le seul aspect de mes vives douleurs
A celle qui les cause arracheroit des pleurs.

ORPHISE.

Je ne lui cache rien ; ainsi soyez tranquille.

LE MARQUIS.

Mais que lui dites-vous ? il est bien difficile
De lui peindre l'ardeur dont je suis embrasé.

ORPHISE.

Cet emploi jusqu'ici m'a paru fort aisé.

LE MARQUIS.

Vous avez tant d'esprit, de grace ! Ah ! je vous prie,
Faites-lui bien sentir que je lui sacrifie
Tout au monde, la cour, mes plaisirs, mes amis.

ORPHISE.

Depuis deux heures, oui, vous nous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Ah ! je voudrois déja voir la fin de l'automne.

ORPHISE.

Rosalie en est sûre.

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes si bonne!
C'est à vous que je dois...

ORPHISE.

Elle sait même aussi
Que vos chevaux sont mis.

LE MARQUIS.

Dieu! Dans ce moment-ci
Je ne puis différer une importante affaire.
Il faut que ma présence y soit bien nécessaire
Pour aller perdre ainsi des momens précieux;
Mais je reviens après me fixer dans ces lieux.
Je ne vis point ailleurs; n'en doutez plus, madame.
Loin de vous opposer à ma naissante flamme,
Vous avez protégé cette innocente ardeur
Qui me rend tous les biens que regrettoit mon cœur;
Daignez, charmante femme, achever votre ouvrage:
Il est digne de vous de fixer un volage.
Que de tendres liens nous uniroient un jour!
Ce seroit l'amitié qui conduiroit l'amour.

ORPHISE.

Oh! nous savons très bien que vous êtes aimable:
Mais, si vous nous trompez, que vous êtes coupable!
A quel abus cruel votre esprit s'est livré!
Des procédés ingrats vous auront égaré:
Car vous êtes né franc; et même je suis sûre
Que votre ame d'abord étoit sensible et pure.
Vos discours auroient moins l'air de la vérité

Si quelque souvenir ne vous étoit resté.
Ne vous en servez pas pour tromper Rosalie :
Des maux qu'on vous a faits doit-elle être punie?
Ce seroit une horreur trop digne de celui
Que, malgré ses noirceurs, je regrette aujourd'hui.

LE MARQUIS.

On vous a trahie?

ORPHISE.

Oui; le fait est incroyable.

LE MARQUIS.

Votre époux? se peut-il qu'un mari soit capable?...
Je conçois les soupçons que vous gardez sur moi.
Il avoit l'air si doux, et de si bonne foi...

ORPHISE.

Il avoit avec vous beaucoup de ressemblance.

LE MARQUIS.

Ah! ne conservez plus de doute qui m'offense.
J'adore Rosalie autant que vous l'aimez.
C'est moi qui remplirai les vœux que vous formez:
De mes premiers amours victime généreuse,
Je ne me vengerai qu'en la rendant heureuse.

ORPHISE.

Quelqu'un vient; c'est Mélise.

LE MARQUIS.

Ah! changeons de discours.

ORPHISE.

Quand nous sommes ensemble elle arrive toujours.

LE MARQUIS.

Demeurez ; dans l'instant je vous en débarrasse.
(*à part.*)
Il faut que l'une ou l'autre abandonne la place.

SCENE III.

LE MARQUIS, ORPHISE, MELISE.

MÉLISE.

Vous me voyez, madame, un air triste aujourd'hui :
Mais mon frere m'afflige. Il est affreux pour *lui*
De perdre pour jamais la plus douce espérance,
Et de n'inspirer plus que de l'indifférence,
Et même de la haine, en des lieux si chéris
Qui devoient renfermer sa femme et ses amis.

LE MARQUIS.

Je connois un état bien plus insupportable ;
C'est lorsque, transporté pour un objet aimable,
On ne peut se livrer, s'épancher à loisir,
Et qu'un tiers importun nous ôte ce plaisir.

ORPHISE, *bas, au Marquis.*

Mais songez donc...

LE MARQUIS, *de même.*

Je veux la rendre plus discrete.

MÉLISE, *bas, au Marquis.*

Comment, monsieur ?

LE MARQUIS, *de même.*

Je veux qu'elle fasse retraite.

(*haut.*)

Oui, c'est un sort cruel ; et rien n'est plus affreux
Que de se voir ravir un seul moment heureux.
Le bonheur est si rare !

ORPHISE, *bas, au Marquis.*

Encore? je vous laisse.

LE MARQUIS, *à Orphise de même.*

De grace...

MÉLISE, *bas, au Marquis.*

Vous osez pousser la hardiesse !...

(*Orphise sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, MELISE.

LE MARQUIS.

Je reconnois mes torts. Madame, pardonnez ;
Mais...

MÉLISE.

Je dois applaudir aux soins que vous prenez.
Votre discrétion est tout-à-fait honnête.
Que voulez-vous qu'on pense ?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai perdu la tête ;
Mais croyez que ceci ne vous expose à rien.

Après le long ennui d'un fâcheux entretien
Pouvois-je en vous voyant?...

MÉLISE.

Quelle est votre espérance?
Et pourquoi me poursuivre avec cette constance?
Vous savez que Damis a mon cœur et ma foi,
Et que bientôt l'hymen doit l'unir avec moi;
Puis-je rompre avec lui, n'ayant point à m'en plaindre?
Eh! qui sait avec vous ce que j'aurois à craindre?
Soyons amis; ayez la générosité
De ne plus en vouloir à ma tranquillité.
Pour acquérir des droits à ma reconnoissance
Evitez-moi; prenez le parti de l'absence.

LE MARQUIS.

Madame, il est trop tard; en allant par degrés
Je pourrai faire un jour ce que vous desirez.
Mais remplissez d'abord les devoirs d'une amie:
Donnez-moi les moyens de supporter la vie;
Et sur-tout dans ces lieux, où je puis espérer
De trouver mon bonheur et de vous rencontrer,
Faites-moi rechercher de ceux qui vous desirent;
Qu'ils puissent se méprendre aux charmes qui m'attirent.
Vous voyez que souvent, pour leur faire ma cour,
Je perds d'heureux instans dérobés à l'amour:
J'ai pu même oublier toutes leurs injustices.
Pour m'assurer le prix de tant de sacrifices
Parlez en ma faveur, et daignez chaque jour
De leur inimitié prévenir le retour.

MÉLISE.

Mais ne me forcez point à garder le silence:
Quand vous m'affligerez ce sera ma vengeance.

LE MARQUIS.

Que vous êtes aimable, et que mon sort est doux!
Combien notre amitié va faire de jaloux!
Ah! je suis dans l'ivresse... et mon bonheur extrême...
(*il lui baise la main et se jette à ses genoux.*)

MÉLISE, *se détournant et cherchant à retirer sa main.*

Ah! Marquis...

LE MARQUIS, *profitant de ce moment pour regarder à sa montre, en tenant toujours la main de Mélise.*

Ciel!

MÉLISE.

Quoi donc?

LE MARQUIS, *s'échappant avec précipitation.*

Je me punis moi-même.
Pour la derniere fois faites grace à l'amour...
Mais je ne réponds pas d'être absent tout le jour.

SCENE V.

MELISE.

Quoi! pour un mot combien il craint de me déplaire!
Je ne lui croyois pas cette réserve austere.

Mais dans les cœurs bien nés les premieres erreurs
Tournent à leur profit, et les rendent meilleurs.
Celui qui des écueils a sauvé sa jeunesse,
Ignorant le danger, connoît peu sa foiblesse:
Le Marquis est plus sûr; et je vois que son cœur...

SCENE VI.

MELISE, DARMANCE.

MÉLISE.

Mais quel nouveau chagrin, mon frere?...

DARMANCE.

Ah dieu! ma sœur,
Pouvez-vous concevoir ce que je viens d'apprendre?
Je suis désespéré: Damis m'a fait entendre
Que le Marquis vouloit m'enlever pour jamais
L'espoir de regagner l'objet de mes regrets;
Qu'il formoit le projet d'épouser Rosalie.

MÉLISE.

Qui? lui! non: le Marquis n'eut jamais cette envie;
Je sais ce qui l'occupe.

DARMANCE.

Ah! je suis rassuré.
Mais il m'a dit encor, de douleur pénétré:
(Car vous savez, ma sœur, qu'il m'aime comme un frere)

« Mon ami, le cruel poursuit et désespere
« Un autre amant qui n'est coupable d'aucun tort,
« Plus fidele que vous, digne d'un meilleur sort... »
Le saviez-vous, ma sœur ?

MÉLISE, *embarrassée.*

Comment? Damis soupçonne...

DARMANCE.

Pour moi, je m'en doutois... Quoi! ceci vous étonne!

MÉLISE, *avec inquiétude.*

Mon frere, vous croyez...

DARMANCE.

Sans doute: le Marquis
Trompe dans ce moment deux femmes à Paris.
Heureusement pour moi personne ne l'ignore;
Le reste est moins connu : mais j'en sais plus encore,
Et je ne puis penser...

MÉLISE.

Oh! non, c'est une erreur
De croire qu'en ces lieux il ait placé son cœur.

SCENE VII.

MELISE, DAMIS, DARMANCE.

DARMANCE, *allant au-devant de Damis.*

Vous vous trompiez, Damis, dans votre conjecture;

Le Marquis aime ailleurs, et ma sœur en est sûre.

DAMIS, *à Mélise avec un ton de reproche mêlé de douceur.*

Vous en êtes bien sûre ?

MÉLISE, *dans un embarras extrême.*

Oui... je ne puis songer
Qu'il trahisse mon frere, et veuille l'affliger...
Etant le confident de ses peines secretes...

DAMIS, *avec un peu d'aigreur.*

Je suis humilié de l'erreur où vous êtes.

MÉLISE.

Ce seroit une horreur : il faut s'en éclaircir.

DAMIS.

Je le ferai sans doute, et veux vous obéir.
Le Marquis apprendra...

DARMANCE.

Non, ceci me regarde;
Je ne souffrirai point qu'un autre se hasarde.
Laissez-moi lui parler, mon frere.

DAMIS.

Ah! mon ami,
Je ne l'ai point encor ce titre si chéri;
Je veux le mériter: je prends votre défense.
Vous avez bien des torts: mais la moindre imprudence
Pourroit vous perdre ici sans espoir de retour;
Et l'on doit respecter l'objet de son amour.
J'en donnerai l'exemple, ô ma chere Mélise!

J'oppose à la finesse une vieille franchise,
Au brillant de l'esprit le langage du cœur :
Ces armes suffiront pour vaincre un Séducteur.
Rassurez-vous : je suis sans trouble et sans colere ;
Et je veux vous servir au moins sans vous déplaire.
Rentrons : sans plus tarder je vais prendre le soin
D'obtenir du Marquis un moment sans témoin.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, MELISE.

ORPHISE.

Vous croyez le Marquis rival de votre frere?

MÉLISE.

Non; je ne cherche point à percer ce mystere:
Mais, supposé qu'Orgon préfere le Marquis,
Je dois à tout hasard détromper mes amis.

ORPHISE.

Auriez-vous des moyens pour démasquer le traître?

MÉLISE.

Oh! je puis à l'instant vous le faire connoître.
Ecoutez: Le Marquis poursuit en ce moment
Une femme qu'il semble aimer éperduement.
De tous les pas qu'il fait je pourrois vous instruire.
Mais enfin conservant l'espoir de la séduire,
Il redouble de soins pour obtenir son cœur.
Il ne peut ignorer que je sais son ardeur:

Cette femme est très franche ; et je suis son amie
Comme depuis long-tems vous aimez Rosalie.

ORPHISE.

Eh bien ! pour le convaincre il faut prendre un moment
Où nous le trouvions seul : cela seroit charmant.
S'il a les deux projets, que pourra-t-il répondre ?
Par son embarras seul nous allons le confondre.

MÉLISE, *embarrassée.*

Il est vrai... mais pourquoi le faire déclarer ?

ORPHISE.

Pour lui fermer la bouche, et mieux nous assurer.

MÉLISE, *de même.*

J'entends... mais...

ORPHISE, *examinant Mélise.*

Cette femme a donc la fantaisie
De partager les soins qu'il rend à Rosalie ?

MÉLISE, *avec vivacité.*

Non ; car elle le hait, et le craint à la mort.

ORPHISE, *à part.*

Ah ! je sais son nom...

(*voyant arriver Zéronès.*)

Mais ce maudit homme encor
Vient ici nous poursuivre. Entrons là, je vous prie.

(*elles passent dans une chambre voisine.*)

SCENE II.

ZÈRONÈS.

Toujours fuir à l'aspect de la philosophie!
Je ne sais que penser. Je crois, en vérité,
Que je dois m'en tenir à la neutralité.
C'est sous condition que les grands nous caressent...
Quand ils ont de l'esprit; mais après ils nous laissent.
Notre pure amitié n'honore que les sots.
Pourquoi m'embarrasser dans des projets nouveaux?

SCENE III.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

LE MARQUIS.
« Oui, puisque je retrouve un ami si fidele,
« Ma fortune va prendre une face nouvelle. »

ZÉRONÈS.
Riez, riez : allez; nos affaires vont bien.

LE MARQUIS.
Sûrement le bon homme...

ZÉRONÈS.
Oh! le pere n'est rien,

Ni la fille non plus; mais cette tendre amie...

LE MARQUIS.

Elle sert mes projets, et m'aime à la folie.

ZÉRONÈS.

Cette femme, monsieur, nous jouera quelque tour.

LE MARQUIS.

Point du tout; je vous dis qu'elle sert mon amour.

ZÉRONÈS.

Et moi, dans ce château deux fois je l'ai surprise
Mystérieusement causant avec Mélise.

LE MARQUIS.

Mélise pour son frere imploroit son secours.

ZÉRONÈS.

Mais lorsque j'arrivois elles fuyoient toujours.
Sûrement on nous croit en bonne intelligence,
Et j'augure fort mal de cette méfiance.
Vous ne doutez de rien, monsieur; nous nous perdons.

LE MARQUIS.

Eh bien! publiquement nous nous querellerons;
Et l'on ne croira plus à notre intelligence.

ZÉRONÈS.

Mais si Mélise enfin, par esprit de vengeance,
Sachant votre conduite, en informoit Orgon,
Par où finira-t-il?

LE MARQUIS.

Lui? par m'embrasser.

ZÉRONÈS.

Bon!

Et Damis, dont vos soins alarment la tendresse,
Qui, depuis quelques jours plongé dans la tristesse,
Par ses sombres regards semble vous menacer,
Par où finira-t-il, monsieur?

LE MARQUIS.

Par m'embrasser.

ZÉRONÈS.

Eh bien! si vos projets, comme j'ai lieu de croire,
Ne réussissent point, vous n'aurez pas la gloire
D'être embrassé par moi.

LE MARQUIS.

Tout de même, docteur.

ZÉRONÈS.

J'enrage... ce sera du moins à contre-cœur.

LE MARQUIS.

Du meilleur cœur du monde.

ZÉRONÈS.

Oh! non, je vous assure...
Mais j'apperçois Damis: voyez-vous sa figure,
Cet air sombre, farouche, et ces yeux égarés?
Ma foi, tirez-vous-en comme vous le pourrez.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DAMIS.

DAMIS.

Souvent, pour m'obliger me faisant des avances,

Je vous ai vu, monsieur, dans mille circonstances
Prévenir mes desirs, seconder mes projets,
Et par votre crédit assurer leur succès.

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai pour personne une amitié stérile.
Eh bien! dans ce moment puis-je vous être utile?
J'y suis prêt.

DAMIS.

Je le crois, et j'en suis pénétré.
Mais depuis quelque tems mon cœur trop ulceré
A droit de s'affranchir de sa reconnoissance;
Et je puis voir au moins avec indifférence
Vos nobles procédés, vos généreux secours,
Lorsque vous attaquez le bonheur de mes jours.
Je perds la confiance et le cœur de Mélise.
Vous savez que sa foi, que sa main m'est promise.
Insensible à l'amour, incertain dans vos goûts,
Choisissez des rivaux aussi légers que vous.
Pourquoi désespérer les cœurs les plus sensibles?
Adressez-vous plutôt...

LE MARQUIS.

A ces maris paisibles,
Glacés par l'habitude et chez eux étrangers,
Que ne troubleroient point mes desirs passagers?
Ma foi, mon cher Damis, arracher une femme
A l'ennuyeux époux qui gouverne son ame,
D'un partage honteux subir la dure loi,
N'est plus une entreprise assez digne de moi.

C'étoit là mon début en sortant du college.
Aujourd'hui je jouis d'un autre privilege;
Et mettant plus de prix aux succès de mes vœux,
Je ne veux pour rivaux que des amans heureux.

DAMIS.

Ainsi, sans respecter le choix d'un galant homme?...

LE MARQUIS.

Du titre d'homme honnête en vain on se renomme;
Pour bannir un rival le seul titre aujourd'hui
C'est d'être plus aimable ou plus adroit que lui.

DAMIS.

Cette ressource ici n'est pas en ma puissance;
Mais j'en ai qui pourront servir mon espérance:
Je desire, monsieur, ne pas les employer,
Et c'est dans cet esprit que je viens vous prier...

LE MARQUIS.

Prétendez-vous ici me faire des menaces?
Commençons par sortir, car je crains les préfaces.

DAMIS.

L'entretien finira comme vous le voudrez;
Mais j'ose me flatter que vous me répondrez.
Souffrez que j'interroge avant votre franchise.

LE MARQUIS.

Eh bien?

DAMIS.

De bonne foi songez-vous à Mélise?
Moi, je crois qu'aux dépens de ma tranquillité

Vous cachez un projet mûrement médité.

LE MARQUIS.

Eh! quel est ce projet?

DAMIS.

D'épouser Rosalie.

LE MARQUIS.

Si vous me soupçonnez une pareille envie
Vous n'avez plus le droit de me rien reprocher,
Ni de me demander ce que je veux cacher.

DAMIS.

On peut être à la fois amoureux de Mélise,
Et pour les biens d'Orgon se sentir l'ame éprise.

LE MARQUIS.

Le démon des jaloux trouble votre raison.
Qui? moi! j'ai bien besoin de la fille d'Orgon
Pour réparer jamais les pertes que j'ai faites!
N'ai-je que ce moyen pour acquitter mes dettes?

DAMIS.

Mais quel motif enfin peut vous avoir permis
D'être le plus mortel de tous nos ennemis?

LE MARQUIS.

Votre ennemi mortel c'est votre jalousie;
Oui, Damis, c'est le seul qui trouble votre vie;
Et puisqu'en ce moment cette vivacité
Se radoucit un peu, par pure honnêteté
Je veux vous secourir: il faut que de ma bouche
Vous soyez rassuré sur tout ce qui vous touche...

Mélise, croyez-moi, vous aime à la fureur.

DAMIS.

Moi?

LE MARQUIS.

Nul autre que vous ne regne sur son cœur:
Tout le monde le voit.

DAMIS.

Ah! je voudrois vous croire;
Mais depuis quelque tems, banni de sa mémoire,
Elle ne me voit plus avec les mêmes yeux,
Et j'ai l'air auprès d'elle étranger dans ces lieux.

LE MARQUIS.

Je le crois: votre air sombre alarme sa tendresse;
Mais êtes-vous absent, jamais elle ne cesse
De nous parler de vous, et toujours des soupirs
Annoncent de son cœur les secrets déplaisirs.
Vous gênez son amour par votre méfiance.
Pour le faire éclater reprenez l'espérance;
Changez votre maintien, ayez l'air d'un amant
Aimé, sûr de son fait, qui marche au dénouement.

DAMIS.

Je conviens que j'ai pu négliger de lui plaire;
Mais le chagrin aigrit, toute humeur s'en altere,
Et naturellement j'ai fort peu de gaieté.

LE MARQUIS.

Oui; votre caractere est la solidité:
C'est celui d'un mari; mais vous desirez l'être.
Seulement il faudroit n'avoir pas l'air d'un maître;

Et vous l'avez un peu; car dès les premiers jours
Que je venois ici, votre ton, vos discours,
Se ressentoient déja de cette négligence
Que l'hymen quelquefois nous inspire d'avance.
Nos dames n'aiment point ce ton de liberté
Qui, dédaignant les soins, vise à l'autorité:
Il faut autant de frais pour conserver les femmes
Qu'on en a prodigué pour attendrir leurs ames.
La vôtre le mérite; elle a de la beauté,
De l'esprit, des talens, et cette aménité
Qui donne à la vertu le charme de la grace:
Je ne vois point ailleurs d'objet qui la surpasse.
Allez; épousez-la: vous êtes trop heureux.

DAMIS.

Oui: je vois à présent que mes torts sont affreux;
Même de vos discours l'expression fidele
Me fait voir mille attraits que j'ignorois en elle.
Combien la jalousie est un monstre odieux!

LE MARQUIS.

Ah! lorsque son bandeau nous a couvert les yeux
On ne voit plus l'amour suivi de l'espérance,
Ni près de l'amitié la douce confiance.

DAMIS.

Je ne vous cache point que mes soupçons jaloux
Avoient fort altéré mes sentimens pour vous;
Mais vous avez vous-même écarté ce nuage:
Il ne m'est plus permis d'insister davantage.
Seulement si Darmance...

LE MARQUIS.

Oubliez-moi tous deux;
Suivez tranquillement vos projets amoureux.
Que je desire ou non d'épouser Rosalie,
Sa main ne feroit pas le destin de ma vie;
Et quand je l'aimerois, je puis vous assurer
Que Darmance toujours auroit lieu d'espérer.
Je ne refuse point ce que le sort me donne;
Mais je trouve tout bon, je ne nuis à personne.
C'est aux femmes à voir nos vertus, nos défauts.
J'ai même quelquefois secondé mes rivaux.
On me prend quand on veut, on me quitte de même,
Et mes soupçons jamais n'ont troublé ce que j'aime.

DAMIS.

En vérité, vous seul avez de la raison.
Oublions tous les deux cette explication.

LE MARQUIS.

Volontiers.

DAMIS.

Quel plaisir je vais faire à Mélise!

LE MARQUIS.

Comment donc?

DAMIS.

Mes soupçons ont causé sa méprise:
J'ai cru pouvoir lui dire, avant notre entretien,
Que vos vœux s'adressoient à Rosalie.

LE MARQUIS.

Eh bien!

Elle étoit furieuse?

DAMIS.

Oh! dans une colere!...
Vous n'imaginez pas.

LE MARQUIS.

Elle adore son frere.
J'aime cet intérêt...

DAMIS.

Vous jugez qu'aisément
Je pourrai me charger du raccommodement.

LE MARQUIS.

Mais je l'exige.

DAMIS.

Allons, embrassons-nous, de grace,
Et que de notre esprit cet entretien s'efface.

LE MARQUIS, *embrassant Damis.*

Je ne m'en souviens plus. Je veux, mon cher Damis,
Être compté toujours au rang de vos amis.

(*Damis sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS.

D'honneur, il a déja les vertus conjugales.
Si je parlois, Mélise auroit bien des rivales:
Mais ils sont assortis; il ne faut pas troubler
Tant de rapports si doux qui vont les rassembler.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ORPHISE, MÉLISE.

(*elles arrivent par une autre porte que celle par où elles sont sorties.*)

ORPHISE, *à Mélise, à part.*

Il est seul : approchons.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! voici l'alliance
Dont notre cher docteur s'est effrayé d'avance.
Observons leurs regards et leurs moindres discours.

ORPHISE.

Marquis, expliquez-vous sans feinte, sans détours.
Notre abord vous surprend, ou du moins il me semble
Que vous n'aimez pas fort à nous trouver ensemble;
Mais un motif pressant vient de nous réunir,
Et vous serez forcé de nous entretenir.
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie,
Et moi, vous le savez, au sort de Rosalie.
Qui trompez-vous des deux? Vous avez fait un choix
Sans doute? on n'aime pas deux femmes à la fois:
Ainsi déclarez-vous. Si l'une vous est chere,
Qu'attendez-vous de l'autre en cherchant à lui plaire?

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez?

ORPHISE.

Il faut...

LE MARQUIS.

Favorable rigueur!
Que d'un pesant fardeau vous délivrez mon cœur!
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie?...
Je conçois ses frayeurs, et que la voir trahie
Seroit un accident bien fait pour la toucher.
Je souffre de l'aveu qu'elle veut m'arracher:
J'aurois moins d'embarras étant seul avec elle.
Mais enfin cette femme, objet de tout son zele,
N'est point ici, je crois. Moi, j'y suis établi:
Par l'objet de mes vœux ce séjour embelli
Le fait connoître assez: c'est ici qu'il respire;
C'est ici que je vis sous son aimable empire...
Vous voyez ma franchise: ordonnez de mon sort.

ORPHISE.

Oh! rien n'est plus facile; et nous serons d'accord...
Marquis, votre conduite est un peu trop masquée;
Et par cette réponse avec art compliquée
Vous annoncez à feindre une facilité
Qui ressemble beaucoup à la duplicité.
La franchise n'a point cette marche incertaine:
Son langage naïf persuade sans peine;
Le vôtre vous trahit.

MÉLISE.

En effet que penser
D'un homme qui toujours est prêt à renoncer

A ce qu'il semble dire, à ce qu'il semble faire?
Car rien n'est positif; chez vous tout est mystere.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oui; mais vous ignorez que les femmes toujours
Plus qu'un rival jaloux traversent nos amours;
Celle qui voit ailleurs s'adresser notre hommage
Pense de bonne foi recevoir un outrage;
Et, prompte à se venger, son orgueil se réduit
A troubler le bonheur de l'amant qui la fuit:
Tel est dans ce moment le sort qui me menace.
Une femme déja préparoit ma disgrace;
Et je me vois forcé d'encenser ses attraits,
D'avoir l'air de l'aimer pour détourner ses traits...
Ceci pour me juger demande plus d'étude;
Et peut-être avez-vous besoin de solitude.
Adieu: quand vos avis seront conciliés
Je viendrai recevoir mon arrêt à vos pieds.

SCENE VII.

ORPHISE, MELISE.

MÉLISE.

Ce portrait-là n'est pas celui de mon amie.

ORPHISE.

Y reconnoissez-vous ma chere Rosalie?

MÉLISE, *avec humeur.*

Ah! cet homme est un monstre. Il est tems d'éclater:

Je vous le dois à tous; car je ne puis douter
Qu'Orgon n'ait le projet de lui donner sa fille.
Sauvons d'un séducteur une honnête famille.
J'ai des moyens tout prêts, et j'attneds aujourd'hui
Des informations qu'on a prises sur lui.
D'une main respectable elles seront signées.
Peut-être en les lisant serons-nous indignées
D'avoir pu si long-tems croire à son repentir.
Votre cause est la mienne et doit nous réunir.

ORPHISE.

J'accepte vos secours avec reconnoissance...
Mais Orgon vient: madame, usez de diligence
Si vous ne voulez pas perdre votre bienfait.

MÉLISE.

Je vais écrire encor pour en hâter l'effet.

SCENE VIII.

ORPHISE, ORGON.

ORGON, *dans le fond du théâtre.*

J'apporte mon extrait et l'Encyclopédie...
Eh bien! où sont-ils donc?... C'est vous, charmante amie!
Mais dites-moi pourquoi Mélise est d'une humeur...
Je ne puis concevoir ce qu'elle a dans le cœur.

ORPHISE.

Avant la fin du jour nous en verrons la suite.
J'ai su mettre à profit le trouble qui l'agite.

ORGON, *après avoir posé sur une table son manuscrit et le volume de l'Encyclopédie.*

Quoi! soupçonneriez-vous aussi nos deux amis?

ORPHISE.

Je ne dis rien encor; mais ils sont bien unis,
Et je vous avouerai que cette intelligence
Ne sauroit m'inspirer beaucoup de confiance.
Il faut bien qu'un manege avec art concerté
Ait troublé tout-à-coup votre société:
Pour moi, je ne crois pas sa marche naturelle.
Je vois Damis jaloux, et Darmance infidele;
Chacun vise à son but: examinez-les tous,
De vos meilleurs amis personne n'est pour vous.
Mélise s'occupoit à rétablir son frere;
Le Marquis a senti qu'il falloit la distraire,
E, pour mieux l'endormir dans une douce erreur,
Il a pris le parti d'intéresser son cœur:
C'est ainsi que d'abord elle a pris sa défense.
Le moyen n'est pas franc; mais dans la circonstance
Il ne m'instruit de rien, et pourroit s'excuser.
Moi-même je me vois contrainte de ruser.
Dans des combinaisons si fort multipliées,
Se combattant sans cesse, et toujours variées,
La vérité se perd quand je crois la saisir;
Je n'ai que des soupçons, et ne puis m'éclaircir.

ORGON.

Eh bien! que feriez-vous? dites avec franchise.

ORPHISE.

Si nous n'obtenons rien du dépit de Mélise,
Je voudrois, m'épargnant cet importun souci,
Ecarter dès demain tout ce monde d'ici.
Votre fille chez vous voit un amant volage
Qu'elle aimoit, et celui qui venge son outrage;
C'est pour un jeune cœur un pénible embarras:
Elle peut s'y tromper; sauvons-lui ces combats.
Nous aurons tout loisir d'examiner ensuite
Si l'on peut du Marquis approuver la conduite,
Si Rosalie enfin l'aime ou croit l'aimer.

ORGON.

Quoi!
Vous voulez exiger que j'éloigne de moi
Les doux consolateurs, les soutiens de ma vie!

ORPHISE.

Vous voyez: je suis seule avec ma Rosalie;
Mais l'amitié me donne ici quelque pouvoir:
Je lui tiens lieu de mere, et j'en fais mon devoir...
Les voici... je vous laisse, et ma tendresse extrême
Va veiller sur son sort en dépit de vous-même.

SCENE IX.

ORGON, LE MARQUIS, ZERONÈS.

ORGON, *à part.*

Je demeure interdit.

LE MARQUIS.

Allons, voyons l'extrait.

ZÉRONÈS, *au Marquis.*

Soyez persuadé que l'ouvrage est bien fait.

LE MARQUIS.

Mais j'en suis sûr.

ORGON, *à part.*

Pourtant ils sont fort raisonnables...

(*haut.*)

Messieurs, pour un auteur vous êtes redoutables;
Et devant vous...

LE MARQUIS.

Aussi ce n'est point comme auteur
Que nous vous jugerons, mais comme un amateur.

ZÉRONÈS.

Comme un homme du monde.

ORGON, *à part.*

Ils s'entendent ensemble:
Oh! j'éclaircirai bien...

(*haut.*)

Mais, messieurs, il me semble
Qu'on ne m'a point trompé : je vous soupçonne fort

D'avoir quelques motifs pour être ainsi d'accord.

ZÉRONÈS, *bas, au Marquis.*

Vous voyez.

LE MARQUIS, *de même, à Zéronès.*

Faisons-nous une bonne querelle.

ORGON.

De grace, expliquez-moi cette amitié nouvelle.

ZÉRONÈS, *bas, au Marquis.*

Eh! que nous dirons-nous?

LE MARQUIS, *de même.*

Parbleu! nos vérités...

(*haut à Orgon.*)

Qui peut vous faire croire à ces absurdités?
Moi, l'ami de monsieur!

ORGON.

Eh! bien?

LE MARQUIS.

En conscience,
Sans vous j'ignorerois jusqu'à son existence.
J'ai cru que je devois rechercher son appui,
J'en conviens; mais c'est vous que je ménage en lui:
Et, d'après les conseils de notre cher Moliere,
« Jusqu'au chien du logis je m'efforce de plaire ».

ORGON, *à part.*

Comment donc! il le traite avec bien du mépris!

ZÉRONÈS.

Prenez garde, monsieur, que le chien du logis
Pour vous et vos pareils ne devienne un Cerbere.

ORGON, *avec un étonnement mêlé de satisfaction.*

Oh! oh!

LE MARQUIS, *bas, à Zéronès.*

Bien.

(*haut.*)

Eh! quel mal pourriez-vous donc me faire?
Si je disois un mot je vous ferois chasser.

ZÉRONÈS.

C'est moi, monsieur, c'est moi qui vais vous dénoncer

ORGON, *à part, avec contentement.*

Ils ne sont plus d'accord : oh ! oui, la chose est claire.

LE MARQUIS.

Un parasite...

ORGON, *à part.*

Bon !

LE MARQUIS.

Sorti de la poussiere,
D'un ami trop facile égarant les vieux ans,
Et pour le rendre heureux vivant à ses dépens.

ORGON, *à part.*

A merveille !

ZÉRONÈS, *au Marquis.*

Apprenez que son ame énergique
Ne me soupçonne point de basse politique;
Il sait, grace à mes soins, que celui qui reçoit
Accorde au bienfaiteur bien plus qu'il ne lui doit.

ORGON, *à part.*

Sans doute.

ZÉRONÈS.

Que j'acquiers des droits sur sa personne
En daignant accepter les secours qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Au maintien de vos droits vous veillez nuit et jour.

ZÉRONÈS.

Je ne suis pas du moins parasite en amour.

LE MARQUIS.

Oh! je vous en défie.

ZÉRONÈS.

Oui? la réplique est bonne:
Allez, monsieur, jamais je n'ai séduit personne.

ORGON, *se mettant entre eux deux.*

Arrêtez, mes amis: c'est assez me prouver
Que j'étois dans l'erreur. Voulez-vous me priver?...

LE MARQUIS, *à demi-voix, à Orgon.*

Non, non; sous le manteau de la philosophie
Il ose se donner pour homme de génie;
Mais l'âne se trahit sous la peau du lion.

ORGON, *avec un signe d'approbation qu'il répete à chaque réplique, comme pour les calmer.*

Je sais.

ZÉRONÈS, *tirant Orgon par la manche.*

Méfiez-vous de son air de Caton.

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Je vois un charlatan.

ZÉRONÈS, *de même.*

Je vois un petit-maître.

LE MARQUIS, *de même.*

Bien vain, bien ignorant.

ZÉRONÈS, *de même.*

Bien parjure, bien traître.

ORGON.

Oui ; je sais tout cela; je suis de votre avis:
Mais enfin j'ai besoin que vous soyez unis.
Oubliez tout, allons ; trop de rapports vous lient:
Je veux...

ZÉRONÈS, *avec un air piqué.*

Ah !

ORGON.

Qu'est-ce ?

ZÉRONÈS.

Il est des discours qui s'oublient;
Mais...

ORGON.

Bon ! embrassons-nous, et laissons tout cela.
(*ici le Marquis n'en peut plus de rire et se retient.*)
Nous avons tort tous trois d'abord.

ZÉRONÈS.

En ce cas-là...

(*ils s'embrassent tous trois.*)

(*Pendant que le Marquis embrasse Zéronès, Orgon prend son manuscrit sur la table et revient.*)

ORGON.

Je vous apportois là l'extrait de notre histoire.
Il faut que sur un point vous aidiez ma mémoire:

C'est un fait important; mais il n'est pas prouvé,
Et je le cherche en vain. Je ne l'ai pas trouvé
Dans l'Encyclopédie.

LE MARQUIS.

Oh! vous n'avez qu'à dire;
L'un de nous sûrement pourra vous en instruire.

ORGON, *montrant Zéronès avec admiration.*

Il ne le saura pas! c'est un homme!...

LE MARQUIS.

Fort bien;
Mais notre histoire?

ORGON.

Bah!

LE MARQUIS, *à part, à Zéronès.*

Docteur, ne dis plus rien.

ORGON.

Pour lui c'est un brin d'herbe.

LE MARQUIS.

Ah! ah!

ORGON.

Cela nous passe:
A ses yeux la patrie est un point dans l'espace.

ZÉRONÈS.

Tout au plus.

LE MARQUIS, *à part, à Zéronès.*

Tais-toi donc.

ORGON.

Hem! quand je vous le dis!

LE MARQUIS.

C'est que les grands objets absorbent les petits.
Monsieur s'est occupé sans doute de la sphere,
Des lois du mouvement du monde planétaire;
Et quand on a choisi ce genre de travail...

ZÉRONÈS.

Moi? je ne connois point les choses de détail.

LE MARQUIS.

Des soleils des détails!

ORGON.

Pour lui.

LE MARQUIS.

Grand dieu! quel homme!
Que connoissez-vous donc?

ZÉRONÈS.

Le grand tout.

LE MARQUIS.

Il m'assomme.
Ce n'est point un mortel, je n'y conçois plus rien:
C'est un esprit céleste, un être aérien;
Du monde avec un trait il nous peint la structure;
Un seul de ses regards embrasse la nature.

ORGON.

Aussi, pour débourer mon esprit et mon cœur,
Je voudrois un ami d'un ordre inférieur,
Qui pût dans les détails m'éclairer, me conduire.

ZÉRONÈS.

Il est certain que moi je ne puis me réduire...

Mais vous avez trouvé cet ami dans monsieur.

LE MARQUIS.

Oui; je n'ai point atteint ce degré de hauteur
D'où l'on ne voit plus rien...

ORGON.

Bon! je reprends courage.
(*au Marquis.*)
Ceci n'est qu'un extrait; venez voir mon ouvrage.
(*il veut prendre son volume.*)

LE MARQUIS, *prenant le volume, et se retenant pour ne pas éclater.*

Donnez, de grace...

(*Orgon sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

ZÉRONÈS, *voyant le Marquis rire aux éclats.*

Eh bien?

LE MARQUIS.

La mine du docteur!

ZÉRONÈS.

Oui; nous nous sommes dit... Il étouffe, d'honneur.

LE MARQUIS, *laissant tomber le livre à force de rire.*

Que la science est lourde!

ZÉRONÈS.

Allons: le livre à terre!

(*en le ramassant.*)

Il ne respecte rien.

LE MARQUIS.

Bon dieu ! la bonne affaire !

ZÉRONÈS.

Oh ! le voilà bien fier et bien content de lui !

LE MARQUIS.

Moi, je compte embrasser tout le monde aujourd'hui.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, DARMANCE, DAMIS.

LE MARQUIS.

Vous conviendrez, Damis, que tant d'indifférence
Devroit de notre ami rebuter la constance.
Orgon n'a pas daigné lui parler aujourd'hui;
Et Rosalie a l'air de se moquer de lui.
La vengeance est trop forte: une telle journée
Suffiroit pour payer les fautes d'une année.

DARMANCE.

Il est sûr que jamais on ne s'est vu traité
Avec tant de rigueur et tant de cruauté.
Non, je n'ai plus d'espoir: témoin de mes alarmes,
Aujourd'hui Rosalie a vu couler mes larmes,
Elle s'est éloignée en détournant les yeux.

DAMIS.

Ceci ne prouve pas qu'il lui soit odieux.

LE MARQUIS.

Mais vous me faites rire, et ce sang froid m'étonne.
Est-ce qu'après deux mois une femme pardonne?
Il faut au moins deux ans...

DARMANCE.

Ah! si je le croyois,
J'appercevrois au moins un terme à mes regrets.

LE MARQUIS.

Tu peux pleurer deux ans; moi, je te le conseille.
Tu lui feras plaisir d'abord : cette merveille
La flattera beaucoup, et je crois... A propos,
Messieurs, ne suis-je point avec mes deux rivaux,
Moi, qui fais prendre à l'un le parti de la fuite,
Et qui de l'autre ici veux régler la conduite?

DARMANCE, *lui prenant la main.*

Ah! Marquis!

DAMIS, *de même.*

Allons donc!

LE MARQUIS.

Vous étiez deux grands fous!
J'entends quelqu'un, allons: viens, Darmance, avec nous
Promener ta douleur dans le parc, sous l'ombrage :
Le silence des bois, la fraîcheur d'un boccage
Moderent les transports des malheureux amans,
Et le chant des oiseaux adoucit leurs tourmens.

(*ils sortent ensemble.*)

SCENE II.

ORPHISE, ROSALIE.

ROSALIE, *en larmes et fort agitée.*

Venez à mon secours, venez, ma tendre amie...
Si vous saviez!... mon pere!...

ORPHISE.

Eh bien! ma Rosalie?

ROSALIE.

Il vient de me traiter avec une rigueur!
Quel crime contre moi peut irriter son cœur?
A l'entendre, on croiroit que c'est mon inconstance
Qui seule a pu causer la fuite de Darmance;
Que j'ai moi-même ensuite attiré le Marquis:
Et vous savez combien il en étoit épris!
Ce matin il l'aimoit, à présent il l'abhorre.
Qu'est-il donc arrivé? Que dois-je craindre encore?

ORPHISE.

Ne redoutez plus rien: échappée au danger,
Votre soin, mon amie, est de n'y plus songer,
De ne point regretter la grace et l'artifice
Qui couvroient sous vos pas les bords du précipice.
Le Marquis est un monstre; et tout est éclairci.

ROSALIE.

Ah! qu'il s'éloigne donc au plus vîte d'ici!

ORPHISE.

Nous allons y pourvoir.

ROSALIE.

Dieu ! que je suis à plaindre !

ORPHISE.

Pourquoi ? c'est un bonheur que de ne plus rien craindre.

ROSALIE.

Mais mon pere !...

ORPHISE.

Aisément nous pourrons l'adoucir.
Je blâme le transport qui vient de le saisir :
Mais, prompt à s'irriter, il se calme de même.
Votre ame est déchirée : une douceur extrême
Peut seule la guérir. Il faut pour l'appaiser
Ne lui demander rien, la laisser reposer.
Trop de rigueur rendroit ses souffrances plus dures ;
Et le remede même aigriroit ses blessures...
Cependant, je ne sais, je vois avec plaisir,
Ou du moins je crois voir que vous semblez souffrir
Cette seconde épreuve avec bien du courage.
La premiere chez vous a fait plus de ravage.

ROSALIE.

Il est vrai : tant de crainte alarmoit mon amour !
Sans jouir de mon cœur, je doutois chaque jour
Si le charme nouveau dont j'étois poursuivie
Me poussoit au bonheur, au malheur de ma vie.
Souvent je regrettois ces paisibles momens
Où se développoient mes premiers sentimens.

Hélas! quel plaisir pur et quelle confiance
M'enivroient à l'instant de m'unir à Darmance!
J'espérois, et mon cœur doucement tourmenté
Se livroit à l'attrait qui l'avoit enchanté.
O pressentiment doux! espérance flatteuse!
Quels biens il m'a ravis! que je suis malheureuse!

ORPHISE.

Eh quoi! de votre cœur ne sauriez-vous bannir
L'image de l'ingrat qui vous a pu trahir?
Darmance s'est formé sur un mauvais modele.
Deviez-vous rencontrer un amant infidele!
Mais je vois que ces mots vous affligent encor;
Je vois couler vos pleurs...

ROSALIE, *fondant en larmes.*

Ah! veillez sur mon sort.
Tous mes sens sont troublés; et ma raison s'égare.
Dans le désordre affreux qui de mon cœur s'empare,
J'ai peine à distinguer mon amitié pour vous.

ORPHISE.

Venez toujours à moi: tous mes vœux les plus doux
Sont de vous garantir des chagrins de la vie,
Des maux que j'ai soufferts; je veux que mon amie
Les ignore toujours. Nous allons à l'instant
Eloigner pour jamais votre perfide amant.
Vous parviendrez alors à voir clair dans votre ame;
Ensuite...

SCENE III.

ORGON, ZÉRONÈS, ORPHISE, ROSALIE.

ORGON, *un papier à la main, et le parcourant des yeux.*

Quelles mœurs! quelle conduite infâme!

ZÉRONÈS.

C'est une horreur.

ORGON, *à Rosalie.*

Eh bien! je vous retrouve encor!

Allons, retirez-vous.

ROSALIE.

Mais, mon pere...

ORGON.

J'ai tort!

Oh! sans doute!

ORPHISE.

Monsieur...

ORGON.

Oh! je sais que pour elle

(*à Rosalie.*)

Vous me sacrifieriez. C'est vous, mademoiselle,
Avec vos goûts brillans et vos airs de mépris,
Qui me rendez pourtant la fable de Paris.
Recueilli dans le port de la philosophie,
Sans vous j'allois jouir au déclin de ma vie:

Dégagé de tout soin, des erreurs détrompé,
En sage je vivrois de moi seul occupé:
Et vous reculez tout. Allons, il faut vous rendre
Dès demain au couvent: là vous pourrez attendre;
Et je vais à mon gré vous choisir un époux
Qui me dispensera de répondre de vous.
Sinon n'espérez plus me revoir de la vie.

ROSALIE.

S'il faut pour votre sort que je me sacrifie,
Mon pere, soyez sûr...

ORGON.

Allons: point de raisons.
Retirez-vous, vous dis-je, et demain... nous verrons...

SCENE IV.

ORGON, ZERONÈS, ORPHISE.

ORPHISE.

Pourquoi l'accablez-vous d'une injuste colere?
Voulez-vous la réduire à redouter son pere?
Dans ce moment sur-tout ne la repoussez pas,
Et servez-lui d'asyle en lui tendant les bras.
Peut-être ce moment décide de sa vie.

ORGON.

Quoi! vous protégerez toujours cette étourdie!

ORPHISE, *à part.*

Ah! quelle horrible humeur!

ORGON.

Mais il faut prononcer
Sur ce monstre : je vais à l'instant le chasser.

ORPHISE, *le retenant.*

Non, non : chargez monsieur de terminer l'affaire;
Et ne vous montrez plus : je crains votre colere.

ZÉRONÈS, *à Orphise.*

Oh ! si vous m'en chargez, je serai tolérant.
Je le congédierai philosophiquement.

ORPHISE.

Cet écrit suffira pour lui faire comprendre,
Sans un plus long détail, le parti qu'il doit prendre.

ORGON.

Oui, vous avez raison: car je pourrois fort bien
Me croire jeune encor.

ORPHISE.

L'éclat ne sert à rien.

ORGON, *relisant son papier.*

Attaquer en duel des peres de famille,
Des freres, des époux, qui défendoient leur fille,
Ou leur sœur, ou leur femme !

ZÉRONÈS.

Oui, oui : n'hésitez pas.

ORGON.

Pouvois-je soupçonner tous ses sanglans éclats,
Ses désordres affreux, ses mœurs, sa perfidie,
Qu'on appelle aujourd'hui de la galanterie?
Tout passe avec ce mot; et les vices du tems

Ne se distinguent plus avec leurs noms charmans.

ZÉRONÈS.

Allons, allons : il faut que je vous l'expédie.
Donnez-moi ce papier.

ORGON, *en tirant un autre de sa poche.*

En voici la copie.

ZÉRONÈS.

Oh! je suis enchanté.

ORGON.

Moi, je suis furieux.

ZÉRONÈS.

Le petit scélérat!

ORGON.

Quoi!

ZÉRONÈS.

C'est un malheureux.

ORGON.

Sans doute.

ZÉRONÈS.

A dix-huit ans!

ORGON.

Ce n'est point de Darmance
Que je vous parle ici, c'est du Marquis, je pense.

ZÉRONÈS.

Ah!

ORGON.

Où donc êtes-vous?...

ORPHISE.

Mais il peut revenir;
Et d'ailleurs j'ai besoin de vous entretenir.
Sortons.

ORGON.

Pour me parler encor de Rosalie?
Non, je la punirai de sa coquetterie.
Vous ne m'en ferez point avoir le démenti:
Je ne veux plus la voir, et j'ai pris mon parti.

ORPHISE.

Oui, mais...

(*ils vont pour sortir.*)

ORGON, *appercevant le Marquis et revenant sur ses pas.*

Ciel!...

SCENE V.

LE MARQUIS, ORPHISE, ORGON, ZERONÈS.

LE MARQUIS.

Qu'il est dur pour une ame enflammée
De renfermer le feu dont elle est consumée!
Enfin je vous revois et je puis m'épancher:
Je trouve réuni ce que j'ai de plus cher.
(*Orphise et Orgon détournent la tête; Zéronès se détourne aussi avec affectation.*)

ORGON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

ORPHISE.

Modérez-vous, de grace :

Sortons.

(*ils sortent pendant que le Marquis débite les vers suivans avec transport, sans prendre garde à rien.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

LE MARQUIS, *poursuivant.*

De quel tourment à quel calme je passe !
Voici donc ma retraite, et le dernier séjour
Que depuis si long-tems me destinoit l'amour !

ZÉRONÈS.

A qui donc chantez-vous, monsieur, cette ariette ?

LE MARQUIS, *tout étonné.*

Comment !

ZÉRONÈS.

Ils sont sortis.

LE MARQUIS.

Mais...

ZÉRONÈS.

Votre affaire est faite.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir... quelqu'un m'auroit-il nui ?

ZÉRONÈS.

Non; vous embrasserez tout le monde aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Mais quel motif encor?...

ZÉRONÈS.

En voici la copie.

Vous voulez voir plus loin que la philosophie:
Vous en êtes payé. Lisez.

LE MARQUIS, *lisant.*

O ciel!... Ainsi
Quel est le résultat de cette affaire-ci?

ZÉRONÈS.

Qu'on vous met à la porte.

LE MARQUIS.

Ah! les méchantes femmes!

ZÉRONÈS.

Assurément ce sont des prudes que ces dames.

LE MARQUIS, *souriant.*

Ma foi! dans ce recueil on n'a rien oublié;
Et mon historien m'a bien étudié...
C'est un tour de Mélise... oui, je crois m'y connoître...
Allons, le moment presse; il faut un coup de maître.
Nous sommes perdus.

ZÉRONÈS.

Moi? parlez pour vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous me servir enfin?

ZÉRONÈS.

De tout mon cœur;

Mais...

LE MARQUIS.

Que fait Rosalie?

ZÉRONÈS.

Elle pleure chez elle.
Elle vient d'essuyer une vive querelle;
Son pere la menace.

LE MARQUIS.

Oh! l'excellent moyen!
Ces peres, ces maris, comme ils nous servent bien!
Et son amie?

ZÉRONÈS.

Elle est avec Orgon: je pense
Qu'il est fort question de votre survivance.

LE MARQUIS.

A merveille. Mon cher, il faut que vous montiez
Chez Rosalie...

ZÉRONÈS.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Et que vous lui disiez...
Qu'on la demande ici, son pere ou son amie.

ZÉRONÈS.

Ma foi...

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas que je me justifie?

ZÉRONÈS.

J'entends bien; mais c'est que...

LE MARQUIS.

Je ne dois plus la voir;
On m'a calomnié: je n'ai plus d'autre espoir.

ZÉRONÈS.

Moi, je dis...

LE MARQUIS.

Et d'ailleurs vous savez qu'elle m'aime?

ZÉRONÈS.

A-peu-près, sûrement.

LE MARQUIS.

Moi, je l'aime de même:
Après elle, c'est vous.

ZÉRONÈS.

A la bonne-heure: allons.

LE MARQUIS.

Après notre entretien, revenez; nous verrons
Ensemble le parti que nous aurons à prendre.

ZÉRONÈS.

Fort bien. Je vais, monsieur, l'engager à descendre.
(*à part, en s'en allant.*)
Mais je dirai toujours qu'on mette ses chevaux.

SCENE VII.

LE MARQUIS.

Ah! je me vengerai de leurs lâches complots.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces petites ames
S'acharnent à me nuire. Il faut apprendre aux femmes
Qu'elles n'ont pas le droit de nous lancer des traits
Que de la part d'un homme on ne souffre jamais.
L'effet en est égal. Seulement la maniere
D'en demander raison de quelques points differe:
Mais enfin elle existe; et je ne puis songer
Qu'on endure un outrage aussi doux à venger.
On vient; c'est Rosalie.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ROSALIE.

(*à l'arrivée de Rosalie le Marquis s'empare avec adresse du fond du théâtre pour l'empêcher de s'échapper.*)

ROSALIE, *l'appercevant.*

Ah! ciel!... le vil manege!
Quoi! vous osez, monsieur, me tendre un pareil piege!

LE MARQUIS.

Arrêtez, Rosalie; il faut que mes discours...

ROSALIE, *avec impétuosité.*

Non, fuyez : je ne veux vous revoir de mes jours.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vous ne pouvez m'ôter le droit de me défendre,
Madame; vous m'avez condamné sans m'entendre;
Vos parens, vos amis m'osent calomnier :
Laissez-moi les moyens de me justifier.
Je vous perds pour jamais; ce seul instant me reste.
Craignez mon désespoir, il peut m'être funeste.

ROSALIE.

Non, laissez-moi, vous dis-je; une fatale erreur
N'a pas séduit mes sens; je n'ai pas dans le cœur
Ce qu'il faut pour vous croire.

LE MARQUIS, *avec menace.*

Ah! je le sais, madame:
Mais c'est votre justice ici que je réclame;
Ou je vais, n'écoutant qu'un trop juste courroux,
Venger l'indigne affront que je souffre pour vous.

ROSALIE, *saisie d'effroi.*

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Ah! soyez sans alarmes :
Je menace en pleurant; voyez couler mes larmes;
Je les retiens à peine, et tombe à vos genoux...
(*il se cache le visage en tombant aux genoux de Rosalie.*)
(*relevant la tête et faisant semblant de s'essuyer les yeux.*)
Je vous revois au moins... mon destin est trop doux.

LE SÉDUCTEUR.



Acte IV. Sc. VIII.

ROSALIE, *avec impétuosité.*

Non, fuyez : je ne veux vous revoir de mes jours.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vous ne pouvez m'ôter le droit de me défendre,
Madame ; vous m'avez condamné sans m'entendre ;
Vos parens, vos amis m'osent calomnier :
Laissez-moi les moyens de me justifier.
Je vous perds pour jamais ; ce seul instant me reste.
Craignez mon désespoir, il peut m'être funeste.

ROSALIE.

Non, laissez-moi, vous dis-je ; une fatale erreur
N'a pas séduit mes sens ; je n'ai pas dans le cœur
Ce qu'il faut pour vous croire.

LE MARQUIS, *avec menace.*

Ah ! je le sais, madame :
Mais c'est votre justice ici que je réclame ;
Ou je vais, n'écoutant qu'un trop juste courroux,
Venger l'indigne affront que je souffre pour vous.

ROSALIE, *saisie d'effroi.*

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Ah ! soyez sans alarmes :
Je menace en pleurant ; voyez couler mes larmes ;
Je les retiens à peine, et tombe à vos genoux...
(*il se cache le visage en tombant aux genoux de Rosalie.*)
(*relevant la tête et faisant semblant de s'essuyer les yeux.*)
Je vous revois au moins... mon destin est trop doux.

LE SÉDUCTEUR.



Perin del. Gault de S.t Germain direx.

Je menace en pleurant : voyez couler mes larmes :
je les retiens à peine, et tombe à vos genoux.....

Acte IV. Sc. VIII.

Hélas !

ROSALIE.

A votre cœur je ne puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *jouant la foiblesse.*

Tout le mal est venu de ne pas nous entendre...
Ce que j'éprouve ici n'est point un changement...
Nous n'avons pu jamais nous parler un moment...
Encor si votre amie avoit été la mienne !...
Mais ne souffrir jamais que je vous entretienne !

ROSALIE.

Ah ! ne l'accusez pas, et sur-tout devant moi ;
A sa tendre amitié je sais ce que je doi.

LE MARQUIS, *voyant que Rosalie reste, a l'air de revenir à lui par degrés.*

Aimez-la, j'y consens... Je suis loin, Rosalie,
De vous en détourner... Mais votre modestie
Vous trompe en ce moment, et vous vous aveuglez...
(*il reprend ses forces insensiblement.*)
Connoissez donc enfin tout ce que vous valez...
Jouissez de vous-même, et régnez sur votre ame...
De quoi vous ont servi les conseils d'une femme?...
Je craignois vos regards encor plus que les siens.
La nature a sur vous prodigué tous ses biens ;
Vous êtes à mes yeux son plus parfait ouvrage.
Votre esprit déja mûr a devancé votre âge ;
La raison le conduit ; et vos rares vertus
Prennent de cet accord une force de plus.
Ce n'est que par l'amour le plus pur, le plus tendre,
Que l'on doit se flatter de pouvoir vous surprendre.

C'étoient là tous mes droits : sans un titre aussi doux
Aurois-je osé jamais lever les yeux sur vous ?

ROSALIE.

Cet éloge trompeur cache une perfidie :
Supprimez ces discours, croyez-moi.

LE MARQUIS.

Rosalie,
Je vais vous quitter... Non ; ce n'est plus votre amant,
Ce n'est qu'un tendre ami qui parle en ce moment:
Tout est fini pour moi ; je n'ai rien à prétendre...
(*avec beaucoup d'apprêt et de mystere.*)
Mais il est un secret que je dois vous apprendre...
Avant de m'éloigner, si je n'ouvre vos yeux,
Je perds jusqu'à l'espoir d'être seul malheureux...
Vous vous troublez. Comment ! voulez-vous que je fuie?
Ordonnez, à l'instant vous serez obéie.

ROSALIE.

Mais... je ne conçois pas...

LE MARQUIS.

Dites-moi sans courroux:
Croyez-vous à l'amour dont je brûle pour vous ?

ROSALIE.

J'ai su que vous aviez des projets de vengeance,
Et que, dans tous vos soins, votre unique espérance
Etoit de me tromper.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oh ! j'en étois certain !
Mais quand je n'aurois eu que cet affreux dessein,

Dans des termes brûlans j'aurois avec adresse
Enveloppé l'erreur d'une fausse tendresse ;
J'aurois toujours mêlé dans mon expression
Les vrais accens du cœur et de la passion...
A présent dites-moi, quels discours votre amie
Vous a-t-elle rendus ?... Répondez, je vous prie.

ROSALIE.

Je conviens avec vous qu'elle a jusqu'à ce jour
Sur un ton différent parlé de votre amour.

LE MARQUIS, *plus vivement.*

Déja sur cet article elle est donc infidele !
Ne conviendrez-vous point aussi que la cruelle,
De nos premiers momens protégeant la douceur,
N'opposoit nul obstacle à ma naissante ardeur ;
Mais que bientôt après arrachant l'un à l'autre,
Séparant sans pitié mon ame de la vôtre,
Je me suis vu forcé d'embrasser ses genoux,
Et d'y porter les pleurs que je versois pour vous ?

ROSALIE, *avec une impatience mêlée d'amertume, qui s'augmente à chaque réplique.*

Eh bien ?

LE MARQUIS, *plus vivement.*

Vous l'avez vue, alarmant votre pere,
Combattre les progrès de mes soins pour lui plaire,
Et vouloir de son cœur bannir les sentimens
Qui déja me mettoient au rang de ses enfans...

ROSALIE.

Mais enfin ce secret...

LE MARQUIS, *avec repos et douceur.*

Oh! douce confiance,
Trompeuse illusion de l'aimable innocence!
Vous ne m'entendez pas? vous ne soupçonnez rien?

ROSALIE.

Non: parlez.

LE MARQUIS.

Sachez donc que votre amie...

ROSALIE.

Enfin?

LE MARQUIS.

Que la nécessité de lui parler sans cesse,
De la rendre témoin de ma vive tendresse,
D'implorer ses bontés, d'intéresser son cœur,
A trompé sa foiblesse et fait notre malheur...
Qu'elle est votre rivale.

ROSALIE.

O lumiere funeste!
Pourquoi m'arrachez-vous le seul bien qui me reste!
Mais, moi, je pourrois croire une pareille horreur!
Non: de ce vil détour j'entrevois la noirceur;
Et vous savez trop bien que ma fidele amie
Est l'unique soutien de mon cœur!

LE MARQUIS.

Rosalie,
Je vais vous quitter... quoi! dans ce dernier moment
Rien ne peut vous tirer de votre aveuglement!
Vous attendez, sans doute, une preuve plus forte?

Il faut vous la donner : il m'en coûte, n'importe.
Je ne puis à ce point me voir humilié.
Votre sort en dépend : je suis justifié...
(*lui donnant le portrait d'Orphise qu'il a dérobé.*)
Connoissez à quel titre et sur quelle assurance
Elle osoit se flatter de ma reconnoissance.

ROSALIE.

Son portrait ! se peut-il ?... Oui : je le reconnois...
(*regardant le portrait, et fondant en larmes.*)
Hélas ! depuis long-tems tu me le destinois...
Je n'ai donc plus personne au monde !...

LE MARQUIS.

Sa vengeance
De ses appas sur nous a puni l'impuissance.
Elle ajoute l'outrage au plus cruel refus...
Savez-vous par quel piege elle nous a perdus ?...

ROSALIE.

Non : je veux l'ignorer.

LE MARQUIS, *avec impétuosité.*

Ah ! j'avois lieu de croire
Qu'elle vous cacheroit une trame si noire.
Enfin apprenez tout : voyant que mon amour
Trompoit son espérance et croissoit chaque jour,
Que je ne pouvois plus devenir sa conquête,
Voici les moyens doux et la ressource honnête
Dont elle s'est servie...
(*il lui donne la copie des informations contre lui.*)

ROSALIE.

Eh! quoi?

LE MARQUIS.

Prenez: lisez...
Un billet anonyme.

ROSALIE, *après un moment de silence, et lisant.*

O ciel!

LE MARQUIS.

Vous frémissez!
J'aurois dû vous cacher ce trait abominable...
Eh bien! de ces horreurs me croyez-vous capable?

ROSALIE, *avec une méfiance mêlée de terreur.*

Ah, Marquis!

LE MARQUIS.

Auriez-vous pu les imaginer?

ROSALIE, *avec plus de terreur encore.*

Ah, Marquis!

LE MARQUIS.

Les avis que je vais vous donner
Sont encor plus cruels. Sachez que votre pere,
Dont vous avez déja ressenti la colere,
Va demain au couvent vous traîner pour toujours,
Et laisser dans l'oubli consumer vos beaux jours:
Ou, s'il vous en retire, un choix honteux, bizarre,
Comblera les horreurs du sort qu'il vous prépare,
Tandis que loin de vous, seul avec mon amour,
Privé de mes amis, m'exilant de la cour
Où je vous ai promise, où, long-tems attendue,

On me reprocheroit de vous avoir perdue,
Honteux, désespéré, j'attendrai que la mort
Vienne enfin terminer ma douleur et mon sort.
De cet horrible écrit telle est la suite affreuse.

ROSALIE, *saisie d'effroi.*

Oui, je le sens : je suis à jamais malheureuse :
Mais, sans vous accuser, c'est à vous que je doi
Ce que je vais souffrir.

LE MARQUIS, *très vivement.*

Il est vrai, c'est à moi ;
Mais j'y vois un remede, et sûr, et nécessaire.

ROSALIE.

Hélas ! qui me rendra mon amie et mon pere ?

LE MARQUIS.

Ma mere est à Paris : je vole à ses genoux.
C'est elle qui connoît l'amour que j'ai pour vous !
Je lui peindrai si bien votre injuste famille,
Qu'elle va dès l'instant vous adopter pour fille.
Je réponds de son zele à servir notre espoir.
(*avec préparation, et baissant la voix.*)
Si vous y consentez, le tems presse... ce soir...
Pour vous mettre à l'abri du coup qui vous menace,
Elle viendra vous prendre... au bas de la terrasse...
A la chûte du jour. Ma sœur suivra ses pas.
Moi, si vous l'ordonnez, je ne paroîtrai pas.

ROSALIE, *avec saisissement.*

Que me conseillez-vous ?...

LE MARQUIS, *ne lui laissant pas le tems de respirer.*

Vous n'avez plus de pere.
Il n'est que ce moyen qui puisse vous soustraire
A l'avenir affreux qui vous est préparé.
Rassurez-vous : demain tout sera réparé.
Ma mere vient ici conjurer votre pere
De conclure un hymen devenu nécessaire
Pour éviter l'éclat, les faux bruits contre vous;
Et, dans le même jour, je deviens votre époux.

ROSALIE, *dans l'égarement de l'effroi et de la douleur.*

Hélas ! pourquoi faut-il que vous m'ayiez revue ?
Je sens que je m'égare, et ma tête est perdue.
Un précipice affreux est ouvert sous mes pas.
Pardonnez-moi plutôt, et ne vous vengez pas.

LE MARQUIS.

C'est moi que vous craignez, quand un autre menace!

ROSALIE.

Je ne sais: je frémis; un froid mortel me glace.
(*elle veut sortir; le Marquis s'y oppose.*)
Ne me retenez plus.

LE MARQUIS.

Vous voulez me quitter,
Sans rien promettre !

ROSALIE.

Non : cessez de m'arrêter,
Pour vous, pour votre honneur, si ce n'est pour moi-même.

Si vous m'aimez, on doit respecter ce qu'on aime.
Ah! je vous en conjure, au nom de mes malheurs!
Je n'aurai pas du moins à rougir de mes pleurs.

LE MARQUIS.

Mais que redoutez-vous? ce que je vous propose
Assure votre sort, à rien ne vous expose.
Songez...

ROSALIE.

Non, par pitié, par grace, laissez-moi
Voir et ce que je puis, et ce que je me doi.
(*avec amertume et terreur.*)
Hélas! si vous saviez le mal que vous me faites!

LE MARQUIS, *lui rendant sa liberté.*

Fille divine! eh bien! soyez ce que vous êtes,
(*courant après elle.*)
Ce que vous voulez être: allez. Au moins daignez
Me dire, en me quittant, que vous me pardonnez.
(*il lui prend la main pour la retenir.*)

ROSALIE, *avec une impatience plus douloureuse que vive.*

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Vous le devez.

ROSALIE.

Ah!

LE MARQUIS.

Ce mot vous étonne!
Dites: Je vous pardonne.

ROSALIE, *avec un consentement forcé qui marque son desir de s'échapper.*

Eh bien ! je vous pardonne.

LE MARQUIS.

Du fond du cœur ?

ROSALIE.

Hélas !

LE MARQUIS.

Eh bien ?

ROSALIE, *avec impatience.*

Du fond du cœur.

LE MARQUIS, *très vivement.*

J'abandonne en vos mains ma vie et mon bonheur.
Quel que soit le parti que votre cœur préfere,
Au rendez-vous donné vous trouverez ma mere.

(*Rosalie sort.*)

LE MARQUIS, *seul.*

Elle ne m'aime pas : mais je ne crains plus rien ;
Et la tête est perdue : il ne faut plus...

SCENE IX.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZÉRONÈS, *accourant.*

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Quoi! j'ai vu, j'ai vaincu.

ZÉRONÈS.

Vous êtes incroyable.

LE MARQUIS.

Allons, mettez-vous là : cherchez dans cette table
De l'encre, du papier.

ZÉRONÈS.

Vous avez donc pleuré,
Joué la passion, fait le désespéré?

LE MARQUIS.

Sans doute. Rosalie a l'amour pathétique;
Et, comme vous savez, cela se communique.

ZÉRONÈS.

Ma foi! si je l'entends!

(*il prépare ce qu'il faut pour écrire.*)

LE MARQUIS.

Quoi! rien n'est plus aisé.
On s'échauffe avec peine auprès d'un cœur usé:
Mais auprès d'une enfant encor naïve et pure,
On revient sans efforts au ton de la nature:
Des doux accens de l'ame on se pénetre alors;
Et l'esprit quelquefois en saisit les accords.
Ah! si, dans ces momens, les femmes, plus rusées,
Vouloient ne pas tenir leurs paupieres baissées,
Et chercher dans nos yeux nos larmes, nos soupirs,
Qu'elles s'épargneroient de cruels repentirs!

C'est là tout le secret.

ZÉRONÈS.

Il seroit charitable
De leur en faire part: là, soyez raisonnable.

LE MARQUIS.

Ah! quand je serai vieux, je les en instruirai.
Je tiendrai mon école, où je leur apprendrai
Les secrets de l'attaque, et ceux de la défense;
Et... j'aurai bien mes droits à leur reconnoissance.

ZÉRONÈS.

Je suis prêt.

LE MARQUIS.

Ecrivez... de la main gauche.

ZÉRONÈS.

Bon!

LE MARQUIS.

Point d'orthographe.

ZÉRONÈS.

Ah! ah! point d'orthographe?

LE MARQUIS.

Non.

ZÉRONÈS, *enchanté.*

Tant mieux.

LE MARQUIS, *dictant.*

« Venez, ma chere fille, venez vous jeter dans
« mes bras. Votre situation est affreuse. Mon fils
« est dans un état qui vous feroit pitié. Je trem-

« ble pour sa vie. Je n'ai pas osé le mener avec « moi, craignant des éclats funestes qui pour- « roient hasarder votre réputation : mais je n'ai « pu refuser à ma fille le plaisir de venir embras- « ser sa sœur (car c'est ainsi qu'elle vous nomme « déja). Si vous craignez de partir avec nous, venez « du moins nous voir un moment, et consulter « ensemble sur les moyens les plus honnêtes et « les plus sûrs pour vous sauver : car vous êtes « perdue, ma chere fille. Venez donc ; je vous « attends avec une impatience égale à vos mal- « heurs. »

Bien ! voilà tout.

ZÉRONÈS.

Ma foi, c'est un mystere...

LE MARQUIS.

Quoi ! vous venez d'écrire un billet de ma mere.
Signez donc.

ZÉRONÈS.

Mais, monsieur, avec tout votre esprit,
Vous ne prouverez pas...

LE MARQUIS.

Elle l'auroit écrit :
C'est la même chose.

ZÉRONÈS.

Ah !

(*il signe.*)

LE MARQUIS.

Dans une heure et demie
Remettez ce billet vous-même à Rosalie;
Ensuite au bas du parc vous viendrez me trouver.
Vous en avez les clefs?

ZÉRONÈS.

Oui, mais c'est approuver...

LE MARQUIS.

Qu'appercevez-vous là qui ne puisse se faire?

ZÉRONÈS.

Oh! dans un certain sens, non : j'entends bien l'affaire.
Mais, encore une fois, le siecle est retardé;
Et...

LE MARQUIS.

C'est pour l'avancer.

ZÉRONÈS.

Moi, je suis décidé.
Je vois la chose en grand.

LE MARQUIS, *vivement*

Bien : pendant mon absence
De tous les conjurés rompez l'intelligence.
Il faut les diviser pour en avoir raison.
Achevez de brouiller Darmance avec Orgon,
Le pere avec la fille; et de mon ennemie
Sur-tout ayez grand soin d'éloigner Rosalie.
Enfin, mon cher docteur, vous vous souvenez bien
De nos conventions : je veux que dès demain

Vous habitiez chez moi. L'heure fuit, le tems vole.
Adieu : pour commencer à tenir ma parole
Je vais tout ordonner pour votre appartement.
(*il sort.*)

ZÉRONÈS, *seul.*

Allons : en vérité, c'est un homme charmant.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change et représente un jardin.

SCENE PREMIERE.

ZERONÈS, LE MARQUIS, *en surtout gris, l'épée sous le bras, et le chapeau sur la tête.*

LE MARQUIS.

ALLONS : il ne faut pas s'approcher davantage.
En trois sentiers ici la route se partage...
Où mene le premier ?

ZÉRONÈS.

Au château.

LE MARQUIS.

Celui-ci ?

ZÉRONÈS.

Par un plus long détour il y ramene aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ZÉRONÈS.

Ma foi, monsieur, c'est déja trop d'audace.

Croyez-moi, retournons au bas de la terrasse,
Au lieu du rendez-vous enfin.

LE MARQUIS.

Quelle raison?

ZÉRONÈS.

Songez que nous voici tout près de la maison.
La nuit n'est point obscure; on nous verra sans doute.
Retournons...

LE MARQUIS.

Ignorant!... Le remords sur la route
Attendroit Rosalie, et bientôt...

ZÉRONÈS.

Mais comment
Vous disculper après de cet enlèvement?

LE MARQUIS.

Quoi! n'avez-vous pas vu ma sœur dans la voiture?

ZÉRONÈS.

Oh! sans doute.

LE MARQUIS.

Et ma mere?

ZÉRONÈS.

Oui: leur ton, leur figure
L'annoncent tout-à-fait... Vous riez... mais ma foi...
Si...

LE MARQUIS.

Savez-vous le nom de ces deux dames?

ZÉRONÈS.

Moi?

Je ne veux point entrer, monsieur, dans cette affaire.

LE MARQUIS.

L'heure se passe... Eh bien, viendra-t-on?

ZÉRONÈS.

Je l'espere.

LE MARQUIS.

Rosalie a reçu le billet?

ZÉRONÈS.

Sûrement ;

Du moins je l'ai glissé sous sa porte.

LE MARQUIS.

Comment?

Mais avez-vous bien dit qu'il étoit de ma mere?

ZÉRONÈS.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Orgon toujours est-il bien en colere?

ZÉRONÈS.

Oh! dans une fureur!... vous n'imaginez pas.
Il nous accuse tous dans ses fougueux éclats:
Il veut qu'à l'instant même on éloigne Darmance;
Que sa fille au couvent se rende en diligence.
Pour Orphise elle pleure ; elle est au désespoir:
Rosalie a toujours refusé de la voir ;
Et pendant votre absence elle s'est enfermée.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ZÉRONÈS.

Sa tendre amie, inquiete, alarmée,
Près de sa porte enfin s'obstine à demeurer :
Elle ne répond rien et la laisse pleurer.

LE MARQUIS.

A merveille.

ZÉRONÈS.

Sans doute elle est déja sortie.

LE MARQUIS.

Pauvre enfant!... je devrois la croire assez punie;
Et content désormais d'avoir pu me venger,
Lui laisser seulement l'image du danger...
Ce seroit, je l'avoue, une action charmante...
Qui me rendroit beaucoup... oui : ce calcul me tente.

ZÉRONÈS.

Eh bien! je suis charmé...

LE MARQUIS, *vivement.*

Mais non; qui le croiroit?
Il faut franchir le pas : allons; mon seul regret,
Si j'en ai, c'est de voir qu'un fâcheux hyménée
Va suivre tôt ou tard cette heureuse journée.

ZÉRONÈS.

Mais je l'espere bien.

LE MARQUIS.

Si j'en viens là jamais,
Rosalie à l'instant perdra tous ses attraits.

ZÉRONÈS.

Mais vous n'y pensez pas : comment! elle est si belle!

LE MARQUIS.

Oh! oui; dans un désert je lui serois fidele...
Je ne sais cependant quel espoir me séduit:
Cette sombre clarté de l'astre de la nuit,
Ces bois, ce rendez-vous, le charme du mystere,
Embellit Rosalie et me la rend plus chere.
O moment de l'attente! instant délicieux,
Où l'amour tient encor son bandeau sur nos yeux,
Combien on vous regrette auprès de ce qu'on aime!
Ah! vous êtes pour moi la volupté suprême!
Mais plus heureux le sort de ces esprits bornés,
Qui de la vérité sont toujours étonnés,
Qu'aucun songe n'abuse avant la jouissance,
Et qui, dans les élans de leur froide espérance,
Sont encor au-dessous de l'objet de leurs vœux!...
Docteur, vous devez être un mortel bien heureux!

ZÉRONÈS.

Je n'ai pas travaillé beaucoup cette partie.

ORPHISE, *derriere le théâtre.*

Rosalie!

LE MARQUIS, *bas.*

Orphise!

ZÉRONÈS.

Ah!

ORPHISE, *encore dans la coulisse.*

Ma chere Rosalie!

(*Le Marquis s'enfuit par une allée d'où il est sorti, Zéronès par une allée opposée qui est censée conduire au château.*)

SCENE II.

ORPHISE, MELISE, DAMIS.

ORPHISE.

Elle ne m'entend plus! c'en est donc fait, hélas!
Quelle est ma destinée! attachée à ses pas,
Tranquille dans le sein d'une amitié si tendre,
Des pieges de l'amour je croyois me défendre,
Et l'amitié me rend plus malheureuse encor.
Qu'êtes-vous devenu, mon appui, mon support?

DAMIS.

Ah! madame, calmez cette frayeur mortelle:
Sans doute Rosalie est encore chez elle.
Revenez.

ORPHISE.

Non, Damis; muette à mes douleurs,
Quand vous m'avez surprise à sa porte, mes pleurs,
Mes sanglots l'appeloient, et ma cruelle amie...

MÉLISE.

Oh, ciel! si dans sa chambre elle est évanouie!
Après tant de chagrins peut-être...

ORPHISE.

Je frémis.
Précipitons nos pas. Revenez, mes amis...
Faisons tout pour la voir, et cachons à son pere
Des soupçons qui pourroient réveiller sa colere.
(*ils sortent par la même coulisse que Zéronès.*)

SCENE III.

ROSALIE, *arrivant sur les traces d'Orphise, de Mélise et de Damis.*

Orphise m'appeloit... j'ai cru l'entendre... Hélas!
J'accourois, je venois me jeter dans ses bras,
Lui pardonner peut-être. Une frayeur soudaine
S'empare de mes sens... Me voilà seule... à peine
Puis-je me soutenir... Je perds tout en ce jour:
L'amitié m'a trompée aussi-bien que l'amour!
Mon pere me restoit, et j'ai perdu mon pere...
Du Marquis seulement la respectable mere
S'intéresse à mon sort, et vient à mon secours...
Elle est là qui m'attend... ses conseils, ses discours
Peut-être adouciroient la douleur qui m'accable.
L'alarme est au château; je suis déja coupable.
Elle seule à présent peut me justifier:
Allons l'implorer.
(*elle fait quelques pas vers la coulisse par où le Marquis étoit entré, et s'arrête.*)
Ciel! quel cri vient m'effrayer!
Je crois entendre encor la voix de mon amie;
Je l'entends m'appeler sa chere Rosalie.
Non; malgré la terreur d'un avenir affreux,
Je ne pourrai jamais m'arracher de ces lieux.
Toi, qui me fus si cher dès ma plus tendre enfance,

Et qui m'aimas peut-être, ah! sans ton inconstance
Je ne me verrois pas dans le doute où je suis:
Oui, c'est toi que je hais; oui, c'est toi que je fuis.
Mon pere me menace, et j'aime encor mon pere:
Orphise me trahit, elle m'est toujours chere...
J'entends du bruit... O ciel! si c'étoit le Marquis!...

SCENE IV.

ROSALIE, DARMANCE, *arrivant sur les traces de Rosalie.*

DARMANCE, *à part.*

Ah! je respire enfin! c'est elle.

ROSALIE, *le prenant pour le Marquis.*

Je frémis.
N'approchez pas.

DARMANCE.

Combien vous craignez ma présence!
Avec quelle rigueur!...

ROSALIE, *à part.*

Ah! grand dieu, c'est Darmance.

DARMANCE.

Quoi? dans le seul moment où je puis vous parler!...

ROSALIE.

Ah! ne me quittez pas.

DARMANCE.

Vous me faites trembler.

Connoissant le sujet de vos vives alarmes,
J'épiois le moment de vous porter mes larmes:
Je vous ai vu descendre, et lisant dans vos yeux
Les signes trop certains d'un désespoir affreux,
J'ai suivi tous vos pas, plus troublé que vous-même.

ROSALIE.

Que vous fait ma douleur, mon désespoir extrême?
S'il a pu m'égarer, vous me justifiez.

DARMANCE.

Ah! c'est en criminel que je viens à vos pieds.
Ne me rappelez point mes torts, ni mes outrages;
Ils vous donnent sur moi de trop grands avantages.

ROSALIE, *à part.*

Hélas!

DARMANCE.

Mais quelle crainte et quelle sombre horreur
A depuis un moment accablé votre cœur?
Vous ne regrettez point ce perfide, ce traître,
Qui nous a tous trompés, que vous-même peut-être...

ROSALIE.

Quoi! vous avez appris?...

DARMANCE.

Ce n'est que d'aujourd'hui
Que j'ai connu l'erreur qui m'attachoit à lui.
Quels regrets si ma sœur par d'assurés indices
N'eût trouvé le moyen de démasquer ses vices!

ROSALIE.

Comment! c'est votre sœur dont les secrets avis?...

DARMANCE.

C'est elle qui vous sauve, et je m'en applaudis:
Sans elle du Marquis vous étiez la victime;
Et moi, sans le savoir, complice de son crime,
A ses projets cruels j'étois associé.
O fatal ascendant d'une fausse amitié!
Hélas! si vous saviez avec quel artifice
Il a su me conduire au dernier sacrifice,
Etouffant mes remords et la voix de mon cœur!
Je paierai de mes jours cette funeste erreur.
Rien ne peut m'excuser; je vous ai fait outrage;
Mais au moins en mourant un secret témoignage
Pourra me consoler d'avoir trahi ma foi:
Mes fautes sont à lui, mes remords sont à moi...
A quel espoir encor me laissé-je surprendre!
De ses pieges trompeurs tout devoit me défendre:
Isolé dans le monde il n'avoit point d'amis;
Partout il inspiroit la crainte ou le mépris.
Ses parens l'évitoient; sa sœur même l'abhorre:
Mais sa mere, plus tendre et plus à plaindre encore,
Détestant ses défauts sans pouvoir le haïr,
A pris depuis deux jours le parti de le fuir;
Et foible, languissante, une terre éloignée
Va fixer désormais sa triste destinée.

ROSALIE.

Que m'apprenez-vous?

DARMANCE.

Ciel! je vous vois fondre en pleurs...

(*à part.*)

Et tout mon cœur se brise. O mortelles douleurs!

ROSALIE, *à part.*

O regrets éternels!

DARMANCE.

Calmez-vous, Rosalie:
Il vous reste du moins une fidele amie
Qui veille à votre sort, qui ne vit que pour vous;
Conjurant votre pere, et presque à ses genoux,
Dans ce moment encor je viens de la surprendre:
Son active amitié s'occupe à vous défendre.
Si vous aviez pu voir avec quelle chaleur!...

ROSALIE.

Hélas! à chaque mot vous me percez le cœur...
Ramenez-moi, Darmance, aux genoux de mon pere.

DARMANCE.

Vous ne pouvez avoir de reproche à vous faire.
D'où naissent vos regrets?

ROSALIE, *à part.*

Que me dit-il?

DARMANCE.

Parlez.

ROSALIE.

Je ne le puis.

DARMANCE.

Comment? devant moi vous tremblez!

ROSALIE.

Fuyons: je crains encor les embûches d'un traître.

DARMANCE.

Ah! ne le craignez plus; s'il osoit reparoître!...
Mais il est éloigné. Par ce coup imprévu
Qui rompt tous ses projets...

ROSALIE.

Hélas! je l'ai revu.

DARMANCE.

Ciel!

ROSALIE, *très vivement.*

Ne m'accablez pas: notre cause est commune;
Nous gémissons tous deux sous la même infortune.
Si, lorsque vous étiez assuré d'être à moi,
Le monstre vous a fait violer votre foi,
Jugez de son pouvoir sur ce cœur sans défense,
Privé depuis long-tems de sa seule espérance:
Avec quel art cruel, dans ce dernier moment,
Il a su profiter de mon saisissement!
Sans vous, sur un billet que l'on vient de me rendre,
J'ai cru que près d'ici la mere la plus tendre
M'attendoit...

DARMANCE.

Se peut-il?

ROSALIE.

Oui, Darmance, et mon cœur
A pu croire un moment la voix de l'imposteur.
Dieu! quel foible secours garantit l'innocence!
De la séduction quelle est donc la puissance,
Si la crainte peut seule éloigner du devoir

Un cœur infortuné réduit au désespoir?
Où puis-je désormais traîner ma destinée?
A d'éternels remords je me vois condamnée:
Il faut que je rougisse et même devant vous:
Je n'ose de mon pere embrasser les genoux:
Je crains de rencontrer les regards d'une amie,
Hélas! j'ai tout perdu...

DARMANCE, *après un moment de silence.*

Cependant, Rosalie,
A l'aspect de ces lieux si long-tems desirés,
L'intervalle cruel qui nous a séparés
Semble s'évanouir: je verse d'autres larmes,
Et ce séjour si cher reprend pour moi ses charmes.
Témoin de notre amour, de nos premiers sermens,
Je sens qu'il me ramene à ces heureux momens
Dont le seul souvenir m'a fait souffrir la vie.

ROSALIE.

Que ces lieux sont changés, grand dieu!

DARMANCE, *vivement.*

Non, Rosalie,
Non, si nous nous aimons encore.

ROSALIE.

Ah! pouvez-vous
Songer encore à moi?

DARMANCE.

Dieu! c'est à vos genoux
Que j'attends en tremblant mon arrêt ou ma grace.
Par quel retour faut-il que je vous satisfasse?

Indigne de pardon, je bénirai mon sort
Si pour moi la pitié peut vous parler encor.

ROSALIE.

Je suis la plus coupable: il faut que je pardonne.

DARMANCE.

Oublions tous les deux...

ROSALIE, *appercevant de loin des flambeaux.*

Ciel! on vient: je frisonne.

SCENE V.

ORGON, DARMANCE, DAMIS, ROSALIE, ORPHISE, MÉLISE, ZERONÈS, VALETS *portant des flambeaux.*

ORGON, *n'appercevant point encore Rosalie.*

Reviens, ma chere enfant!...

DARMANCE.

Ah! nous sommes perdus!
Votre pere...

ROSALIE.

Mon pere, ah! je ne le crains plus:
Jetons-nous à ses pieds.

DAMIS, *à Orphise qui s'avance la premiere avec lui.*

C'est elle.

ROSALIE, *se jetant dans les bras d'Orphise.*

Ah!

ORPHISE, *la serrant dans ses bras.*

Rosalie...
Quel mal vous m'avez fait!... je vous vois, je l'oublie.

ROSALIE, *aux genoux d'Orgon; Darmance s'y jette aussi.*

J'ai retrouvé le bien qui manquoit à mon cœur.
O mon pere! achevez de me rendre au bonheur:
Hélas! que je retrouve aussi votre tendresse.

DARMANCE.

Rosalie a daigné pardonner ma foiblesse.

ORGON.

Mais...Darmance en ce lieu! comment? expliquez-moi...

ROSALIE.

Vous ne connoissez pas tout ce que je lui doi.

ORPHISE.

O ciel! se pourroit-il que ce monstre exécrable!...

ROSALIE, *lui remettant la fausse lettre.*

Lisez ce billet.

ORGON, *lisant à côté d'Orphise.*

Quoi?
(*à Zéronès, après avoir lu.*)
Quel homme abominable!
Mais s'il étoit ici!...

MÉLISE.

Non, je reçois l'avis
Que depuis plusieurs jours tous ses pas sont suivis:
On a su dévoiler son horrible conduite;
Rien ne peut le sauver que la plus prompte fuite.

ORGON.

Comme il nous a trompés! Non, je n'en reviens pas.

ORPHISE, *à Rosalie.*

Et vous avez pu croire à cet écrit?

ROSALIE.

Hélas!

ORPHISE.

Vous!

ROSALIE.

Darmance est venu pour m'empêcher d'y croire.

ORPHISE.

Vous n'avez pas voulu m'en accorder la gloire.

ROSALIE.

Ah! mon cœur envers vous est bien plus criminel!

ORPHISE, *à Orgon.*

Je vous l'avois prédit. Eh bien! pere cruel,
Vous avois-je trompé? Vous voyez votre ouvrage.
Quel parti prenez-vous?

ORGON.

Le parti le plus sage;
De ne croire que vous, de vous abandonner
Le bonheur de ma fille, et de lui pardonner.

ZÉRONÈS, *à part.*

Ce malheureux Marquis perd tout par son audace.
Je voudrois l'informer du coup qui le menace.

ORPHISE, *après avoir observé Darmance et Rosalie qui l'entourent en la suppliant.*

De la séduction qui peut se garantir?...

(*unissant leurs mains.*)

Ne vous séparez plus pour mieux vous secourir;
Que ce moment d'erreur vous guide et vous éclaire.

ORGON.

Bien! Venez, mes enfans, consolez votre pere.

LE MARQUIS, *reparoissant dans le fond du théâtre.*

Mais je ne conçois pas pourquoi...

ORGON.

Soyez heureux.

LE MARQUIS.

Ah! ah! fort bien.

(*il se tient caché derriere un arbre observant ce qui se passe.*)

ORGON.

Demain je comblerai vos vœux.
Pour moi, reconnoissant mes torts et ma foiblesse,
Je veux les réparer au sein de la sagesse;

(*montrant Zéronès.*)

Et de ce digne ami...

ROSALIE.

Lui, mon pere! ah! je doi
Détromper votre cœur quand il fait tout pour moi.

(*montrant Zéronès.*)

C'est lui qui m'a remis la lettre.

ORGON, *furieux.*

Comment, traître!

ZÉRONÈS.

Mais, monsieur...

ORGON.

A mes yeux garde-toi de paroître;
Crains que je ne te livre à la rigueur des lois:
Ma colere du moins seroit juste une fois.
C'est vous seuls, mes enfans, qui charmerez ma vie:
Que mon amour pour vous soit ma philosophie.
(*ils sortent tous, excepté Zéronès.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, ZÉRONES.

LE MARQUIS, *accourant et saisissant Zéronès.*
Je rends grace à mon sort. Il ne m'a rien ôté;
J'enleve la sagesse au lieu de la beauté.

FIN DU SÉDUCTEUR.

EXAMEN

DU SÉDUCTEUR.

Le Séducteur est-il un caractere? telle est la premiere question qui se présente lorsqu'il s'agit d'examiner la comédie qui porte ce nom. Si ce caractere existe comme il est peint dans le roman de Clarice, dans les Liaisons dangereuses, de M. dé Laclos, et tel que l'a présenté M. de Bievre, il faut convenir qu'il doit être extrêmement rare. Le libertinage, la débauche sont de tous les états; mais l'art de séduire n'a jamais pu être mis en pratique que dans cette classe de la société qui, ne sachant que faire de son tems et de sa fortune, change en occupations aussi fatigantes que diaboliques les plaisirs de l'amour, dans l'espoir de réveiller des sens engourdis, et pour satisfaire l'orgueil le plus sot et le plus irascible. En effet, dans le roman de Richardson, Lovelace est un homme riche, d'une famille illustre, et tout-à-fait désœuvré; dans les Liaisons dangereuses, le vicomte de Valmont, favorisé des dons de la fortune et de la naissance, mourroit d'ennui s'il ne s'étoit fait un travail de ce qui n'est pour tous les hommes qu'un plaisir et souvent même qu'une distraction. Ces deux séducteurs emploient plus d'intrigues, de combinaisons, de travaux, de mensonges, pour obtenir les faveurs d'une femme, qu'il n'en faut souvent pour amener une ré-

volution dans un état; calcul bizarre, puisqu'avec de la franchise et mille fois moins de peine ils arriveroient plutôt à leur but. Pour être un parfait séducteur, il est donc nécessaire de posséder un esprit brillant, des graces, les avantages de la fortune, une ame atroce, une activité infatigable; de jouir d'un désœuvrement complet, et de n'avoir aucune ambition louable ou du moins élevée: tant de conditions nécessaires doivent rendre ce caractere bien rare dans la société; personne même ne pourroit affirmer l'y avoir rencontré, et avoir pu l'examiner avec soin, puisque le premier secret de celui qui veut séduire est de voiler ses intentions et son caractere. Ainsi ce n'est pas le Séducteur connu dans le monde que M. de Bievre nous a montré dans sa comédie; mais le caractere imaginé par Richardson, et arrangé à la françoise par M. de Laclos. Ce premier inconvénient est très grave, puisque les spectateurs ne peuvent être frappés de la ressemblance d'un portrait dont ils n'ont jamais vu l'original.

La nécessité de présenter d'une maniere brillante un homme corrompu entraîne des conséquences très dangereuses. Nous avons déja eu occasion de remarquer l'effet qu'avoient produit sur les jeunes courtisans les Mémoires du comte de Grammont: il est dans l'esprit de la jeunesse d'être séduit par tout ce qui est brillant; et dès l'instant qu'on avouera hautement qu'il y a de la gloire à tromper les femmes, à les sacrifier au desir de se faire une réputation, les femmes ne trouveront plus que des ennemis dans ceux qui doi-

vent les protéger; il s'établira entre les deux sexes une émulation de perfidie et de libertinage; les coquettes feront des dupes qui se vengeront sur les femmes sensibles ou moins avancées en expérience; et l'on décorera de noms brillans ce mélange d'égoïsme, de corruption et de cruauté, dont le dernier résultat sera un mépris général pour les femmes, qu'on ne croira même plus assez vertueuses pour mériter d'être attaquées. Ces tableaux, nous le croyons, ne sont pas faits pour le théâtre, qui est fréquenté par toutes les classes de la société. En révélant à la bourgeoisie le secret des vices de ce qu'on appelle la bonne compagnie, on corrompt les mœurs bourgeoises sans corriger les gens riches et désœuvrés. Il y a des sottises et des infamies que les hommes occupés n'inventeroient et ne soupçonneroient jamais; et tel roman ou telle comédie fait des Lovelace de province et des séducteurs de comptoir, de bonnes gens que la nature et le sort avoient destinées à mener une vie tranquille, honnête, et heureuse. Le libertinage qui n'inspire pas le mépris séduit; et l'on ne peut se dissimuler que tous les libertins de comédie sont brillans d'amabilité, de conquêtes, d'esprit et de gaieté. « J'ai vu les mœurs de mon siecle, et j'ai publié ces « Lettres », a dit J. J. Rousseau en livrant au public sa Nouvelle Héloïse : le siecle s'est si bien corrigé que nous avons vu le respect pour les filles-meres poussé jusqu'à l'admiration, et nos théâtres, dans l'espace d'une année, offrir six pieces qui ne rouloient que sur l'intérêt qu'inspire la maternité hors du mariage.

M. de Bievre a pu dire aussi: « J'ai vu les mœurs de « mon siecle, et j'ai fait la comédie du Séducteur. » Cependant, s'il n'y a plus de séducteurs dans notre état actuel, ce n'est pas à sa comédie que nous en avons l'obligation, mais à un ordre de choses qui, ayant déplacé les hommes et les fortunes, a donné une direction à l'activité. Les riches du siecle ne veulent ni ne savent séduire, les militaires n'ont pas le tems, les savans n'y pensent point, et les politiques ont bien autre chose à faire. La séduction réduite en art ne peut régner dans tous les tems. Examinons-la telle que M. de Bievre a cru devoir la présenter à l'époque où sa piece a été faite.

Il y a entre le Méchant de Gresset et le Séducteur une grande ressemblance de caracteres, d'intentions et de moyens: tous deux séparent des jeunes gens destinés à s'épouser, tous deux s'adressent avec succès à plusieurs femmes, et ne font entrer le mariage dans leurs vues que comme objet secondaire; les tableaux de mœurs, au style près, sont les mêmes. Si le Méchant dit, en parlant des femmes:

> Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre

le Séducteur répond à Darmance, qui lui demande ce qu'il faut faire pour quitter une maîtresse:

> En prendre une autre; ensuite ébruiter l'affaire.

Dans les deux pieces le pere, d'abord prévenu contre le principal personnage, est ensuite le dernier qui

ouvre les yeux sur le danger de l'admettre dans son intimité; et c'est également par un papier contenant des détails affreux que le Méchant et le Séducteur sont démasqués. Mais ce qui fait le dénouement de la comédie de Gresset change le caractere de celle de M. de Bievre, et lui fournit les moyens de développer les projets du Marquis. Pendant trois actes il n'a employé que de l'esprit, de l'adresse pour se concilier tous les personnages qui pouvoient lui nuire; mais, une fois démasqué, il ne compte plus que sur une séduction directe, et c'est entre lui et Rosalie que l'action se concentre. Jusqu'alors les incidens et les discours étoient du domaine de la comédie; à partir du quatrieme acte, les incidens et les discours rentrent dans le genre du drame; mais cette transition n'est point un défaut dans le plan adopté par l'auteur, et l'on doit même convenir qu'il l'a préparée avec art.

La grande scene de séduction est bien faite; mais le premier moment, le moment où le Marquis menace Rosalie de venger l'affront qu'il souffre pour elle, est contre nos mœurs. Un homme qui abuse de la facilité d'épouvanter un sexe foible, et se fait une ressource de la terreur que doit inspirer à une fille tout projet de vengeance contre sa famille, un tel homme n'est pas un séducteur françois; il n'y a d'exemple d'une pareille lâcheté que dans le roman de Richardson. Du reste la scene est filée avec art, la gradation des moyens est bien entendue: on ne peut refuser du talent à l'auteur qui, dans la situation où se trouvoient les deux personnages au commen-

cement de la scene, a pu arracher une espece de consentement à Rosalie sans choquer la vraisemblance. Il est même difficile de se former à la lecture une juste idée de l'intérêt qu'inspire cette scene, lorsque l'actrice chargée du rôle de Rosalie saisit bien toutes les intentions de l'auteur.

Le cinquieme acte offre une combinaison heureuse et qui prouve que M. de Bievre avoit d'avance bien calculé son dénouement. Pendant toute la piece il a tenu éloigné de Rosalie Darmance qui a eu des torts avec elle, qui la regrette, et qu'elle aime encore sans se l'avouer: au moment où elle va tomber dans le piege, où rien ne peut plus la sauver, c'est Darmance qui vient à son secours, et de premier mouvement elle lui crie: *Ah! ne me quittez pas!* Il y a un naturel parfait dans cette exclamation, et une grande connoissance du cœur humain dans cette confiance accordée par une femme à l'homme dont elle a à se plaindre. Ce n'est point par hasard que Darmance se trouve là si à propos: un pere, une amie, se sont trompés sur les projets de Rosalie; mais un amant a plus de vigilance et d'activité. Il lui dit:

> Je vous ai vu descendre; et, lisant dans vos yeux
> Les signes trop certains d'un désespoir affreux,
> J'ai suivi tous vos pas, plus troublé que vous-même.

Ce dernier vers est charmant.

Nous avons déja observé que M. de Bievre avoit emprunté une partie de son plan et de ses caracteres

à Gresset ; nous devons avouer qu'il n'a pas fait un emploi bien réfléchi de ces emprunts. Le Méchant, qui ne veut que brouiller, agit très bien en se jetant à travers tous les intérêts ; mais le Séducteur, qui a pour but d'obtenir Rosalie, n'a rien à gagner en parlant d'amour à Mélise, en usant de finesse avec Orphise, en s'amusant à tromper Damis, et en s'associant avec Zéronès. De tous les moyens de séduction le plus sûr est de montrer un amour violent, de feindre un grand repentir, un dégoût prononcé de ses anciennes erreurs ; et c'est positivement ce que le Marquis ne fait jamais. Pendant trois actes il paroît vouloir lui-même augmenter les obstacles pour se donner le plaisir de les surmonter ; ce qui a mis M. de Bievre dans la nécessité de n'entourer son principal personnage que de sots et de femmes trop faciles à subjuguer : il faut en excepter Orphise, dont le rôle est sensé et intéresse d'autant plus qu'il est rare, mais non invraisemblable, de voir une jeune femme aimable renoncer à l'amour pour se dévouer à l'amitié. Les moyens qu'emploie le Méchant pour brouiller les jeunes amans sont justes ; il oppose la vanité et l'amour des plaisirs à des souvenirs d'enfance ; encore ces moyens ne lui réussissent-ils que jusqu'au moment où le jeune homme revoit celle qu'il a aimée. Mais, dans le Séducteur, on ne peut concevoir pourquoi Darmance fuit Rosalie au moment de l'épouser, et comment Orgon se décide à recevoir chez lui l'homme qui lui a fait le plus grand des affronts. Le rôle de ce pere, qui a adopté la philosophie pour n'être plus

occupé que de lui, seroit comique s'il étoit traité avec profondeur; à peine est-il indiqué; et il tombe dans la caricature au moment où le Marquis et Zéronès se disputent devant lui. La colere d'un pere aussi foible ne doit certainement pas inspirer à Rosalie une frayeur assez grande pour la pousser à se jeter dans les bras du Marquis. En général il y a dans cette piece des intentions trop vagues; la conduite des personnages ne naît pas naturellement de leur situation et de leurs intérêts; on sent à chaque scene cette absence de logique qui forme le caractere distinctif de la littérature de la fin du dix-huitieme siecle. Ces défauts doivent peu étonner dans un homme du monde qui débutoit dans la carriere des lettres par une comédie de caractere; il est probable que s'il eût vécu plus long-tems, il auroit acquis ce que le travail seul peut donner, car il avoit beaucoup reçu de la nature. Son style a du brillant, de la grace sans afféterie; et quoiqu'il présente souvent des incorrections, des fautes de rime impardonnables, on y trouve aussi des tirades dignes de l'estime des connoisseurs. Toute la scene du cinquieme acte, entre Rosalie et Darmance, est écrite avec pureté et facilité: il est vrai qu'il ne s'agit que d'exprimer des sentimens, ce qui, malgré l'opinion des partisans du drame, est bien plus aisé que de rendre des pensées. Rien n'est plus difficile que de bien faire le vers de comédie; cependant M. de Bievre en a de ce genre qui méritent d'être retenus; entre autres ceux ci:

Ce matin, agité d'une amoureuse flamme,

Seul, cherchant un objet pour épancher mon ame,
J'écrivois : tour-à-tour Lise, Eliante, Eglé,
Célimene, s'offroient à mon esprit troublé ;
Je ferme ce billet rempli de ma tendresse,
Et le nom de Lucinde est tombé sur l'adresse.

Le rôle de Zéronès ne manque pas de vérité : ceux qui se plaignent de ce qu'on a fait un philosophe d'un valet oublient que pendant cinquante ans les grands hommes de la secte n'ont écrit que pour rendre nos valets philosophes.

FIN DE L'EXAMEN DU SÉDUCTEUR.

LE
JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

D'IMBERT,

Représentée pour la premiere fois
le 8 janvier 1781.

NOTICE

SUR IMBERT.

Barthélemi Imbert naquit à Nismes en 1747. On ne connoît pas l'époque précise à laquelle il vint à Paris; il paroît qu'il y fut attiré comme tous les jeunes gens qui se sentent des dispositions pour les lettres.

Au moment où il entra dans le monde Dorat obtenoit beaucoup de succès, sur-tout dans quelques cercles où l'on étoit convenu de prôner ses ouvrages. Il est à propos de parler ici avec détail de l'espece d'école qu'avoit formée ce poëte; elle n'eut que trop d'influence sur les travaux de M. Imbert. Dorat affectoit une philosophie nonchalante et épicurienne très convenable pour l'époque à laquelle il écrivoit; l'indifférence qu'il montroit pour la gloire, indifférence qui cachoit un amour-propre très vif, écartoit de lui l'envie qui s'attache à ceux qui réussissent dans la société ou dans les lettres. Une gaieté forcée, mais

qui se démentoit rarement; une fatuité sans conséquence, puisqu'on n'avoit aucune foi aux indiscrétions du personnage; une prétention continuelle au persifflage, qui lui faisoit peu d'ennemis, parcequ'il n'avoit ni beaucoup de finesse, ni beaucoup de méchanceté, mais qui lui concilioit un grand nombre d'admirateurs parmi les femmes et les jeunes gens; un jargon que l'on prenoit alors pour le bon ton, et qui consistoit à se mettre au-dessus de toutes les convenances, à ne jamais raisonner avec méthode, à employer jusqu'à la satiété de certains mots auxquels on s'étoit accordé pour donner un sens détourné: tous ces travers qui, dans un autre tems, auroient été regardés comme d'énormes défauts, assurerent les triomphes de Dorat à une époque où tout ce qui étoit sérieux et sensé fatiguoit, et où l'on ne trouvoit de distraction que dans ces jeux d'esprit qui ne demandent aucune attention, et qui ne paroissent destinés qu'à flatter une fausse délicatesse.

De cet état de langueur où la société et la littérature étoient plongées, il semble au premier coup-d'œil qu'il devoit y avoir loin à l'état de

fermentation que l'on remarqua presque à la même époque. Pour un observateur ordinaire ce contraste sera inexplicable ; mais il perdra toute son invraisemblance aux yeux d'un observateur exercé. En effet ce goût dégradé qui étoit né de l'abandon des grandes idées du siecle précédent, pouvoit et devoit se diriger aussi vers tout ce qui étoit capable de le tirer de sa léthargie. Il importoit peu qu'un ouvrage fût bon ; s'il étoit extraordinaire, s'il réveilloit quelque sensation forte, il réussissoit. L'homme blasé recherche également et les voluptés qui lui semblent les plus délicates, et les plaisirs les plus grossiers. C'est ce qui explique la réunion, en apparence si singuliere, des rêveries philosophiques et politiques qui parurent à la fin du dix-huitieme siecle, avec les productions frivoles dont nous venons de parler; c'est ce qui explique en même tems le succès d'une multitude de pieces où les défauts de Dorat étoient surpassés, s'il est possible, à l'époque la plus terrible de la révolution.

Il étoit très facile d'imiter Dorat. Dans son école on n'exigeoit ni l'instruction solide, si nécessaire aux gens de lettres, cela eût passé pour

de la pédanterie; ni la réserve qui prouve qu'un auteur respecte ceux qui le lisent, on eût regardé cela comme une maniere sévere et ennuyeuse; ni enfin ce naturel de pensées, cette franchise d'expressions qui distinguent les bons poëtes; cela auroit paru trop sérieux et trop classique: il suffisoit d'avoir l'air de ne douter de rien, de se croire tout permis, de faire des excursions dans tous les genres de littérature, et de protester dans ses préfaces que l'on n'avoit aucune prétention. Si l'on joignoit à cette méthode, dont le maître avoit donné l'exemple et le précepte, un peu d'esprit et beaucoup de fatuité, on étoit sûr de réussir. « L'auteur, disoit-on, est un homme du monde; on ne doit pas le juger comme un homme de lettres: les gens de lettres ont peut-être plus de régularité dans leurs ouvrages, mais ils ennuient; les gens du monde, au contraire, quand ils laissent courir leur plume au gré de leur brillante imagination, amusent même par leurs défauts ». Il ne faut pas s'étonner si beaucoup de jeunes gens trouverent plus commode d'imiter Dorat que de se livrer à des études profondes qui en dernier résultat

ne leur auroient procuré aucun avantage présent.

M. Imbert partagea cette erreur, excusable à l'époque où il débuta dans les lettres. Doué d'un esprit plus naturel que celui de Dorat, il eut le malheur de vouloir suivre un modele au-dessus duquel il eût été digne de s'élever. Livré au monde et au plaisir, il négligea les moyens de perfectionner son talent et d'étendre son instruction. Aussi ses ouvrages sont-ils presque tous tombés dans l'oubli; et quoiqu'il eût annoncé, au jugement des connoisseurs les plus séveres de son tems, un talent distingué dans son premier poëme, il ne reste plus de lui qu'une comédie dont le jeu des acteurs a seul perpétué le succès. Cependant dans ses ouvrages les moins connus aujourd'hui on remarque quelques morceaux que les amateurs éclairés doivent regretter. Nous avons extrait ces morceaux trop rares de la volumineuse collection de ses œuvres, et nous chercherons à les faire entrer dans cette notice, persuadés que d'un côté le lecteur nous saura gré de les lui avoir conservés, et que de l'autre ils pourront servir de leçon aux jeunes gens qui, avec des disposi-

tions heureuses, négligent l'étude et le travail qui seuls promettent des succès durables; ils verront qu'il ne faut pas se fier à de semblables dispositions, et que quelques morceaux estimables ne suffisent pas pour faire vivre un ouvrage d'ailleurs mal conçu et mal exécuté.

C'étoit sur-tout dans leurs préfaces que les imitateurs de Dorat déployoient l'esprit de son *école*. Ils prenoient avec le public un ton leste et cavalier; loin de justifier leurs défauts, ils affectoient d'en convenir; mais on distinguoit dans cette prétendue franchise un tout autre motif. Cette espece d'indifférence avoit pour objet de cacher leur dépit s'ils ne réussissoient pas, et leur vanité s'ils étoient plus heureux. M. Imbert imita trop souvent cette légèreté. Dans tout autre tems il auroit révolté les lecteurs qui exigent avec raison le respect de ceux qui invoquent leur attention et leurs suffrages; mais alors tout étoit permis, pourvu que l'on fût court et piquant. Nous donnerons quelques exemples de cette suffisance que jamais les auteurs n'ont eue qu'à cette époque; ils serviront plus que tout ce que nous pourrions dire à faire connoître l'esprit du tems. « Il m'a

« pris envie, dit M. Imbert, de publier des contes « philosophiques en prose. Je n'en donne que « quatre aujourd'hui, pour sonder, comme on le « dit, le goût du public ; il est bon de savoir si on « se convient. Les succès littéraires sont une espece « de loterie : j'en dois espérer davantage ; j'aurai « pris quatre billets pour un ». On a peine à se figurer qu'un auteur ait pu employer un pareil ton avec ses juges : qu'importe au public que M. Imbert *ait eu envie* de faire des contes philosohiques ? Les relations qu'un écrivain doit avoir avec ses lecteurs peuvent-elles se comparer aux liaisons de société ? Il ne s'agit pas de savoir si le public conviendra à l'auteur, mais si l'auteur pourra mériter les suffrages du public. La comparaison avec les billets de loterie montre le mépris que M. Imbert affectoit pour ses lecteurs ; le hasard seul lui paroît décider du sort des ouvrages d'esprit : singuliere époque que celle où l'on pouvoit sans danger s'égayer ainsi aux dépens de ses juges !

M. Imbert indique ensuite le signe auquel il reconnoîtra si ses contes ont réussi ou non : « Je « me croirai sûr de leur disgrace, non pas si l'on

«en dit du mal, mais si l'on n'en dit rien. En «littérature il ne faut pas s'alarmer du bruit «que fait le public, mais de son silence». Cette derniere idée est vraie, dans le fond; mais devoit-elle être exprimée de cette maniere? Ce n'est pas le public qui fait du bruit quand l'ouvrage est bon; ce sont les mauvais critiques, dont les censures tombent bientôt dans l'oubli. L'auteur ne doit jamais défier ces critiques, à moins qu'il ne soit sûr, ce qui est impossible, qu'il a fait un ouvrage parfait.

Jusqu'à présent M. Imbert a affiché la plus grande indifférence pour la gloire: mais bientôt ses prétentions se développent; il les exprime avec ce ton de fatuité qui lui étoit ordinaire: «Je ne refuserai point, dit-il, si la porte m'en «est ouverte, d'aller m'asseoir au temple de mé-«moire; mais il me faut si peu de place, si peu, «qu'en vérité je ne devrois ni gêner ni alarmer «mes voisins». N'est-on pas étonné de cette douce résignation avec laquelle l'auteur ira s'asseoir au temple de mémoire? mais il n'y veut gêner personne; il ne demande qu'une petite

place: peut-on être plus aimable et plus modeste?

La figure favorite de M. Imbert dans ses écrits en prose c'est la comparaison: il ne l'emploie pas toujours à propos; mais elle est piquante, cela suffit. « Un auteur, dit-il dans une « autre préface, un auteur a beau *protester d'in-* « *souciance* en matiere de succès, il ne trouve que « des incrédules: on croit entendre une coquette « qui, le matin, tandis qu'on épuise sur elle toute « la magie de la toilette, assure en minaudant « qu'elle n'a nul dessein de plaire. Quiconque se « fait imprimer cherche des lecteurs, comme tout « prédicateur veut un auditoire ». Ce rapprochement d'une coquette et d'un prédicateur n'est-il pas bien heureux? On auroit pu reprocher à l'auteur de l'avoir tiré d'un peu loin; mais il avoit le mérite de la nouveauté; et l'on vouloit du *nouveau* à quelque prix que ce fût.

Malgré tous ces défauts, M. Imbert avoit, comme nous l'avons observé, de la justesse dans l'esprit. Quelquefois il pense très raisonnablement; mais l'expression et la tournure portent

toujours le caractere du tems. Il croyoit avec raison que ses contemporains étoient très inférieurs aux écrivains du grand siecle : il leur reproche d'affecter une originalité qui ne donne lieu qu'à des conceptions absurdes. « On demande, « dit-il, pourquoi nous prétendons si fastueuse-« ment au génie ; c'est que nous n'avons que de « l'esprit. L'homme de génie *ne s'en doute point:* « il n'a pas besoin, si je puis m'exprimer ainsi, « d'agiter ses ailes pour s'enlever ; il se trouve « porté où il doit aller : il ne dit point, Faisons « un ouvrage de génie ; il travaille comme il sent ; « et l'ouvrage *c'est du génie.* Nous croyons au-« jourd'hui mériter ce *titre* en nous éloignant du « ton de nos prédécesseurs : il semble que nous « craignons de leur ressembler. Eh ! messieurs, « ne nous tourmentons point ; la postérité ne « nous confondra pas avec eux : nous voulons « être originaux, nous le sommes ; et je crois que « c'est tant pis pour nous ». Indépendamment du ton beaucoup trop leste de ce jugement, on doit y remarquer des fautes de langue tout-à-fait inexcusables. *L'homme de génie ne s'en doute point*

ne veut pas dire, *l'homme de génie ne se doute point qu'il a du génie;* on n'a jamais dû dire d'un ouvrage, *c'est du génie;* et l'on n'a sur-tout jamais dû ajouter que l'on mérite *ce titre.* Ces ellipses étoient alors très à la mode: il y avoit dans le langage une impropriété et une négligence d'expressions que l'on prenoit pour du naturel.

Nous avons dit que le début de M. Imbert donna des espérances qu'il n'eut pas le bonheur de justifier. Son premier ouvrage fut le poëme du Jugement de Pâris, où l'on trouve une imagination agréable, des fictions heureuses, et de jolis vers. Le sujet est très connu: nous donnerons une idée du plan. Pâris n'est pas un berger tel que la fable nous le représente; il a été élevé à la cour de son pere, et s'est distingué par tous les talens agréables que peut avoir un jeune homme: choisi pour décerner la pomme à l'une des trois déesses, il est d'abord ébloui de leur beauté. Le poëte profite de cette occasion pour faire la description des charmes différens de ces trois immortelles: l'idée est heureuse; mais peut-

être n'est-elle pas rendue d'une maniere assez poétique. Nous citerons ce morceau. Cependant Pâris suspend son jugement jusqu'à ce que les déesses se soient offertes à ses regards dépouillées d'une parure qui peut le tromper : telle est la matiere du premier chant. Le second offre les réflexions de Pâris lorsqu'il est retiré dans son palais : pensant au bonheur d'Adonis, et oubliant les suites funestes de ce bonheur, il se résoud à ne donner le prix qu'à celle des déesses qui opposera le moins de résistance à ses desirs ; on lui raconte une aventure de Diane qui ne sert qu'à confirmer son espérance : l'épisode est bien amené, et remplit le vuide de ce chant. Dans le troisieme le poëte revient à son sujet : les trois déesses paroissent alternativement devant son héros ; Junon lui offre la puissance, Minerve la sagesse et la valeur, Vénus le plaisir : un jeune homme du caractere de Pâris ne balance point. Il y a dans ce chant un épisode qui mérite d'être remarqué : lorsque Pâris a exprimé à Junon ses vœux téméraires, la déesse lui répond en annonçant tous les malheurs qui menacent Troie s'il cede à l'amour : ce morceau, presque héroïque,

trouvera sa place dans les citations. Enfin le quatrieme chant présente les amours de Vénus et de Pâris: le jeune homme lui donne le prix; et les deux autres déesses se retirent furieuses. Le poëte auroit pu réserver pour ce moment les prédictions de Junon; mais il a très bien senti qu'un ouvrage de ce genre ne devoit pas finir d'une maniere triste.

On voit qu'il n'y a que très peu de reproches à faire à la conception et à la marche de ce poëme. On auroit pu desirer que l'auteur se fût conformé à la fable qui offre Pâris comme un berger; il semble que les transports de ce jeune homme en voyant les trois déesses dont il est le juge auroient été plus vifs et plus naturels. Nous avons promis la description que fait le poëte de ces beautés différentes:

Junon paroît: fastueuse beauté
Qui s'embellit d'une grace nouvelle;
Le diamant, dans l'or pur incrusté,
Mêle ses feux à la pourpre immortelle:
Sa noble écharpe, à replis onduleux,
Ceint la déesse, et retombe avec grace;
Divin tissu dont la splendeur efface

Le coloris de cet arc lumineux
Qui peint la nue et les airs qu'il embrasse:
Reine superbe, elle a le front paré
D'un diadême où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré,
Et dans ses mains brille un sceptre d'opale.
Pallas, ornée avec simplicité,
N'est pas moins belle avec moins d'opulence;
Dans ses regards une douce fierté,
Dans sa parure une sage élégance
Balancent bien, Junon, ta majesté:
Un voile blanc, monument de sa gloire,
Sert ses attraits en marquant sa pudeur;
Voile charmant où d'un doigt créateur
De son triomphe elle marqua l'histoire:
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre avec un long murmure,
Et l'olivier qui jaillit de son sein
Agite encor sa bruyante verdure.
A son oreille on suspendit en nœuds
Des boucles d'or errantes et captives;
Et des brillans d'un verd foible et douteux
Ceignent son front, façonnés en olives.

Il y a dans cette description plusieurs détails ou peu exacts ou trop minutieux. D'abord il eût été beaucoup plus naturel de chercher à peindre

le genre de beauté de chaque déesse que de s'appesantir sur leur parure: cette peinture auroit donné une idée de leurs caracteres, et auroit mieux rempli le but du poëte qui étoit de bien faire connoître les trois déesses rivales. Pourquoi Junon s'embellit-elle *d'une grace nouvelle?* c'est probablement par le desir de plaire au jeune prince: le poëte auroit dû le dire. On ne comprend pas bien ce que c'est que *l'éclat* d'un *or pâle* qui ranime *un fond tendrement azuré.* Quand cette peinture auroit quelque justesse, elle seroit beaucoup trop minutieuse. Le commencement du portrait de Minerve ne laisse rien à desirer; mais on doit blâmer la scrupuleuse exactitude du poëte à exprimer ensuite tous les attributs de la déesse. L'olivier qui *jaillit du sein* de la terre et qui *agite sa verdure bruyante* ne présente pas une image agréable; la couronne de brillans *façonnés en olives* n'est pas plus heureusement imaginée. Le tableau de Vénus est beaucoup mieux fait:

Sous ses habits avec art négligés,
Vénus paroît dédaigner l'artifice;

Les fleurs, le myrte ornent l'humble édifice
De ses cheveux en boucles partagés:
L'une des sœurs qui veillent auprès d'elle,
(C'est Aglaé) d'abord après le bain,
Sous le tissu d'une gaze infidele
Avoit caché les trésors de son sein:
Mais des odeurs l'essence la plus pure
Avoit déja parfumé ses atours,
Quand on plaça la divine ceinture
Qui sert d'asyle et de trône aux Amours:
Parmi les plis de ce magique ouvrage
Erre toujours un essaim de plaisirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux, et les agaceries,
Pieges adroits qui surprennent les sens,
Et livrent l'ame aux douces rêveries.

Cette description de la ceinture de Vénus, imitée d'Homere, est très bien placée. On ne pourroit critiquer dans ce morceau que le mauvais effet de l'épithete *feint* avec *courroux*, et *l'humble édifice des cheveux* de Vénus. Nous avons indiqué les principaux défauts du style de M. Imbert; nous serons à l'avenir moins scrupuleux à les faire remarquer.

La prédiction de Junon à Pâris offre des beautés d'un genre plus relevé; la déesse menace Pâris au moment où elle sollicite son suffrage: cette conception est juste et conforme à l'idée que l'on a du caractere de Junon:

Songe du moins que tu vas mériter
Toute ma haine, ou ma reconnoissance;
Oui, mon orgueil, que tu dois respecter,
Près du salaire a placé ma vengeance:
Au fier Hector le trône doit échoir;
Dis un seul mot, et, malgré sa naissance,
Je l'en écarte et je t'y fais asseoir.

Junon ensuite montre à Pâris le sort qui le menace s'il ne lui décerne pas la pomme:

Mais si par toi je me vois dédaignée,
Vois par quel coup je saurai te punir:
Jeune mortel, apprends ta destinée,
Sois avec moi témoin de l'avenir.
Sujet oisif sous la loi paternelle,
Bientôt errant de climats en climats,
Tu vas montrer tes frivoles appas,
Et promener ton hommage infidele.
Un prince ami t'accueille avec bonté,

T'ouvre à-la-fois ses trésors et son ame;
Trompant les dieux que ta bouche réclame,
La foi, l'hymen, et l'hospitalité,
Vil séducteur, tu lui ravis sa femme.
Crains le courroux que tu viens d'allumer.
Neptune en vain, pour toi prompt à s'armer,
Pousse ta nef triomphante et légere:
Tu cours à Troie, et ta flamme adultere
Est le flambeau qui doit la consumer.
Vingt rois ligués que la vengeance anime
Cherchent Pergame avec mille vaisseaux;
Le sang troyen doit expier ton crime,
Le sang troyen déja coule à grand flots:
Je vois le Xanthe entraînant dans sa course
Des chars brisés, des coursiers écumans,
Le Simoïs refoulé vers sa source
Par des monceaux de cadavres fumans.

Le poëte peint la mort d'Hector; ensuite les menaces de Junon s'adressent à Pâris:

Mais c'en est fait; Pyrrhus en t'immolant
Venge à-la-fois ta patrie et la Grece:
Et ne crois pas que ton corps tout sanglant
Soit arrosé des pleurs de ta maîtresse;
Dans les enfers ton ame en s'envolant
N'emportera que des cris d'alégresse.

On croit déja que les dieux outragés
Par ton trépas annoncent leur clémence;
Ton pere même, épuisé, sans défense,
Pleurant ses fils par toi seul égorgés,
Bénit ta mort et maudit ta naissance.
Tout est vengé; mais Junon ne l'est pas:
Tu ne vis plus, ton crime vit encore;
Priam enfin n'attend que le trépas
Dans son palais que la flamme dévore;
Du sang d'un fils encore ensanglanté
Bientôt le sien rejaillit sur sa fille;
Priam n'est plus, et sa triste famille
Traîne ses jours dans la captivité.

Cette prophétie est fort bien amenée; mais on desireroit qu'elle fût moins positive; il doit toujours y avoir dans ces sortes de prédictions quelque chose de vague et de mystérieux qui laisse de l'incertitude à celui qui écoute: Junon, en parlant aussi clairement à Pâris, ne doit-elle pas l'effrayer au point qu'il n'osera pas donner la pomme à Vénus?

Ce poëme est un des ouvrages les plus achevés de M. Imbert: il lui valut une réputation précoce, toujours dangereuse pour les jeunes gens.

Enivré de son succès, il crut pouvoir s'élever au-dessus des critiques, et négliger les moyens de se perfectionner. Nous aurons lieu d'observer combien il dut se repentir de cette confiance aveugle.

Avant de passer à ses autres ouvrages, nous nous arrêterons un moment sur un poëme qui lui fit moins d'honneur, mais où l'on reconnoît les traces du talent qu'il avoit d'abord annoncé. Nous croyons devoir ici intervertir l'ordre des tems pour ne pas séparer deux ouvrages du même genre.

L'ancien fabliau de Griselidis est très connu; l'intérêt que le fonds de cette histoire touchante avoit inspiré décida plusieurs auteurs modernes à l'imiter. Perrault en fit un petit poëme dans le tems de Louis XIV; mais cet auteur n'avoit pas la grace et la délicatesse que la fable exigeoit. Les imitateurs en prose étoient oubliés; le sujet pouvoit donc être regardé comme neuf par un poëte qui sauroit en tirer parti. M. Imbert se borna sagement à quatre chants: voici comment il arrangea sa fable. Un marquis de Saluce cede aux prieres de ses barons qui l'engagent à se marier:

près de son château existe un villageois qui a une fille regardée avec raison comme un modele de douceur et de piété filiale; c'est Griselidis: le marquis la demande à son pere, et l'épouse. Par un caprice que l'on a peine à concevoir, il veut mettre à l'épreuve cette douceur qu'on lui a tant vantée. Griselidis lui donne une fille: il feint d'être irrité, l'enleve à sa mere, et lui fait croire qu'elle en est privée pour toujours. Elle supporte ce malheur avec résignation: bientôt après elle accouche d'un fils: elle croit qu'au moins cet enfant lui restera; vain espoir! son cruel époux en dispose comme de sa fille. Le tems des épreuves n'est pas encore fini; plusieurs années après le Marquis a l'air de se repentir d'avoir épousé une paysanne; il la répudie, et lui ordonne de préparer tout pour la réception d'une nouvelle épouse: Griselidis obéit, et ne se plaint pas; seulement elle dit au Marquis ces paroles touchantes:

> Mais, je vous prie, au nom de la tendresse
> Qu'en ce grand jour l'hymen va couronner,
> A celle-ci daignez, sire, épargner
> Tout ce que l'autre a souffert de détresse:

Plus délicate et peu faite à souffrir,
Son cœur sans doute, aussi tendre, aussi sage,
Contre ses maux auroit moins de courage;
Sans le vouloir vous la feriez mourir.

Ces vers renferment le sentiment le plus tendre et le plus délicat. Le marquis cede enfin à la douceur et à la vertu de Grisélidis; il met fin aux épreuves, et lui rend sa fille et son fils.

Les détails de ce poëme sont en général simples et naturels; c'est l'ouvrage de M. Imbert où l'on remarque le moins de traces des défauts que nous lui avons déja reprochés. Les noces de Griselidis sont peintes avec beaucoup de grace. Comment une paysanne pourra-t-elle paroître à la cour sans être ridicule? le poëte surmonte très heureusement cette difficulté:

Pour la parer, quand d'une main fidele
L'art s'est vingt fois autour d'elle exercé,
Il faut la voir, timide autant que belle,
Toute tremblante et songeant au passé:
Elle rougit de sa splendeur nouvelle
Comme on rougit de se voir éclipsé;
Et cependant vous croiriez voir en elle
De la surprise et non de l'embarras.

Cette parure à ses jeunes appas
Semble étrangere et pourtant naturelle...
On ne sauroit définir en ce jour
Quel nouveau charme embellit son visage;
De l'état vil enfin qu'elle a quitté
La candeur seule est tout ce qui lui reste:
Une autre eût pu sous son luxe emprunté
Etre plus humble; elle n'est que modeste.

D'après les citations que nous avons faites on peut juger du talent de M. Imbert pour les récits poétiques. Il s'y exerça moins heureusement en mettant en vers une grande quantité de vieux fabliaux recueillis par M. Legrand d'Aussy. La plupart de ces contes perdent beaucoup à être traités par un poëte moderne; la naïveté qui en fait le charme principal disparoît presque toujours sous la plume de M. Imbert; ses récits ne sont pas assez rapides, et le bel esprit joint à la peinture des anciennes mœurs ne peut faire qu'un effet désagréable. Ces contes en général sont fort libres; mais la gaieté qui regne dans les originaux en atténue en quelque sorte le danger: racontés d'une maniere plus sérieuse par M. Imbert, ils peuvent être considérés comme un recueil

que l'on doit éloigner des mains des jeunes gens. Cette raison nous empêchera d'en désigner aucun.

Les contes en prose de cet auteur sont beaucoup plus décens. M. Marmontel, avant de recueillir les siens, les avoit mis dans le Mercure, où ils avoient eu beaucoup de succès: M. Imbert suivit cet exemple; mais il n'avoit pas, comme son prédécesseur, le talent de varier ses narrations; son style n'étoit ni assez rapide, ni assez élégant, et la partie dramatique, si importante dans ce genre d'ouvrage, étoit absolument négligée. Les contes de Marmontel sont loin de retracer les mœurs du tems: l'auteur qui ne fréquentoit que la finance, n'avoit pas alors une idée juste de la haute société; il la peint presque toujours comme elle est présentée dans les romans de Crébillon fils, qui ne la connoissoit pas davantage; mais Marmontel s'étoit formé une maniere qui n'appartient qu'à lui; sans intéresser beaucoup ses lecteurs, il les amuse par des aventures variées; il passe avec adresse sur les détails ennuyeux, et s'arrête avec complaisance sur tout ce qui peut lui fournir des tableaux agréables. Sa

diction d'ailleurs est élégante et claire; c'est ce qui a valu tant de succès à son ouvrage dans les pays étrangers. M. Imbert, avec des défauts beaucoup plus considérables que ceux de Marmontel, étoit loin de les racheter, comme lui, par le style et l'art de la narration : aussi ses contes sont-ils absolument oubliés.

Ses fables ont eu le même sort; elles n'ont ni grace ni naïveté. L'auteur ne sait pas donner une importance comique aux animaux qu'il met en scene, ressort que La Fontaine a si heureusement employé, et dont il peut être regardé comme l'inventeur; M. Imbert se borne presque toujours à présenter de froides moralités. Une de ses fables les moins défectueuses est celle où il met en action la maxime attribuée à Charles IX de ne pas trop enrichir les gens de lettres. Elle est intitulée, *La Femme et ses Poules.*

La femme qu'ici tu verras,
Lecteur, quoiqu'avancée en âge,
Prenoit encor ses plaisirs ici bas,
Sans scandale pourtant; mais tout le voisinage
En a ri, dit-on, plus d'un jour.

Elle avoit dans sa basse-cour
Des poules, nombreuse famille
Qu'elle adoroit; c'étoit ses dernieres amours.
Aucun autre intérêt n'occupoit ses discours.
Lui parloit-on de marier sa fille?
Elle parloit de ses poules; toujours
Sur ce chapitre elle babille:
Elle n'aime, n'entend, et ne voit que cela;
Et mes poules par-ci, puis mes poules par-là.
Dans un fin tablier voiturant leur pitance,
Elle venoit dès le matin
Les appeler, faire pleuvoir le grain;
Plus d'une mangeoit dans sa main:
Aussi les œufs venoient en abondance.
Mais ce grain qu'à toute heure on alloit leur porter
Engraissa tant cette troupe si chere,
Qu'elle cessa de pondre, et ne fit que chanter.
De nos gens à talens, c'est le sort ordinaire;
Sans récompense ils ne sauroient rien faire,
Mais trop payés, ils cessent d'enfanter.

Cette fable, l'une des meilleures de M. Imbert, est inférieure même à celles de La Motte; le récit est sec et froid, et la moralité n'est pas amenée avec assez d'art.

L'auteur, aveuglé sur le mérite de ses contes,

crut que le défaut de développemens avoit nui à leur succès ; il résolut de faire un roman, genre d'ouvrage dans lequel il ouvriroit un champ plus vaste à son imagination. Les Égaremens de l'amour parurent bientôt, car M. Imbert avoit le malheur de travailler avec beaucoup de rapidité. La fable de ce roman n'a aucune vraisemblance, et le résultat moral qu'elle présente ne peut qu'être dangereux : on en jugera par l'idée que nous allons donner de cet ouvrage. Un jeune Anglais, appelé Milfort, a épousé depuis quelques années une femme dont il étoit fortement épris, et qui s'est brouillée avec sa famille pour s'unir à lui : il vit heureux avec elle, lorsqu'il apperçoit par hasard une Française dont il devient éperduement amoureux : il ne néglige aucun moyen de la séduire ; enfin il parvient à s'en faire aimer. Dans un rendez-vous qu'elle lui a donné il est prêt à triompher d'elle, lorsqu'il lui échappe ces mots : *Si je pouvois disposer de ma main!* la Française s'arrache à l'instant de ses bras, le traite de perfide, et lui interdit pour jamais sa vue. On a apperçu facilement l'absur-

dité de cette conception ; une demoiselle qui donne à son amant un rendez-vous nocturne, et qui jusqu'alors n'a exigé de lui aucun engagement, peut-elle espérer qu'il l'épousera ? est-ce dans le moment où un jeune homme va satisfaire une passion violente qu'il peut penser à un lien qui l'empêche de disposer de sa main ? Il y a là-dedans un mélange de dépravation et de fausse sensibilité qui étoit alors très à la mode. Cependant Milfort est désespéré d'avoir perdu par son indiscrétion une occasion qu'il ne retrouvera peut-être jamais. Il se venge sur sa femme dont il est aimé, et qui est vertueuse : il la relegue dans une campagne. Elle y habite depuis quelque tems, lorsqu'il apprend qu'elle est malade ; le bruit de sa mort a même couru ; alors Milfort conçoit une idée atroce et qui ne peut venir qu'à un scélérat consommé ; il se rend dans le château de sa femme, la menace de la faire périr et de se tuer ensuite si elle ne consent pas à confirmer le bruit de sa mort. La terreur la fait céder ; elle part la nuit dans un carrosse fermé, et se rend dans un château solitaire qui

passe pour appartenir à un autre qu'à Milfort. Son mari prend le deuil, renoue sa liaison avec sa maîtresse, et l'épouse bientôt. Quelque tems après les deux femmes se rencontrent ; Milfort meurt, presque entre leurs bras, du repentir d'avoir fait le malheur de l'une, et du chagrin de ne pouvoir plus posséder l'autre.

On a dû remarquer l'absurdité, l'invraisemblance et la dangereuse morale de ce roman. Milfort en est le héros ; il commet un crime qui dans tout état policé seroit puni d'une peine capitale : cependant l'auteur fait ses efforts pour fixer sur lui tout l'intérêt ; il cherche à pallier l'atrocité de sa conduite par un ton sentimental à l'abri duquel on étoit alors convenu de cacher les penchans les plus honteux et les vices les plus infâmes.

Le succès passager des Égaremens de l'amour engagea M. Imbert à s'exercer encore dans ce genre : il chercha à prendre la maniere de Voltaire dans deux contes auxquels il donna le titre de *Rêveries philosophiques :* c'étoient véritablement des rêveries ; il n'y avoit ni intérêt ni gaieté.

L'auteur en avoit promis la suite; le peu de succès qu'obtint le commencement l'empêcha de continuer.

Jusqu'alors M. Imbert n'avoit pas travaillé pour le théâtre : il entra dans cette nouvelle carriere en 1779, époque à laquelle la France avoit à se plaindre du gouvernement anglais. L'auteur fit une piece de circonstance qui fut représentée aux Italiens, et qui ne réussit pas : cependant on y remarqua quelques traits heureux et une facilité de dialogue qui pouvoient donner des espérances. Lorsque la comédie française ouvrit la nouvelle salle, M. Imbert fut chargé de la piece d'inauguration : cet ouvrage, aujourd'hui oublié, réussit dans la nouveauté : on y trouve une scene fort singuliere dont nous rapporterons quelques passages. L'auteur s'éleve contre le mauvais goût; et, ce qui doit paroître fort extraordinaire, il désigne clairement Dorat, avec lequel il étoit lié et dont il avoit partagé les préjugés littéraires. Un auteur comique est introduit devant Apollon; il s'exprime ainsi sur son art :

La salle me paroît un peu vaste pour moi.
Mes vers ont un je ne sais quoi,

Une harmonie et douce et tendre;
Sans les crier il faut les faire entendre.
Mon style aisé, plein de douceur,
Ne fatigue jamais (car c'est à quoi je veille)
Ni la poitrine de l'acteur,
Ni l'oreille du spectateur;
Mon vers... c'est du miel pour l'oreille.
Je viens donc voir si les décorateurs,
Si les peintres pourront assortir leurs couleurs
Aux tirades que je compose,
Imiter la fraîcheur qui distingue, je croi,
Mes madrigaux; il me faudroit à moi
Une salle couleur de rose.

Cette critique n'attaque pas seulement le poëte auquel nous l'avons appliquée, elle désigne aussi un grand nombre de comédies qui furent données dans le même tems, et qu'il est inutile de rappeler.

L'Amant Sylphe, représenté à une fête de Fontainebleau, suivit de près l'ouvrage dont nous venons de parler. Il y a de la délicatesse et de la grace, mais le fonds en est trop léger. Cette piece n'a jamais été reprise.

Le Jaloux sans amour, que l'auteur donna dans le même tems, n'eut d'abord aucun succès:

on reprocha à cette piece une marche trop lente, des nuances trop délicates, et une prétention au bon ton et à l'esprit qui y jette beaucoup de froideur. Cette comédie, corrigée par M. Imbert, fut reprise quatre ans après, et réussit au-delà de ses espérances. Il y a dans l'histoire du théâtre plusieurs exemples de cette trop grande sévérité du public qui rejette au premier abord des ouvrages auxquels il accorde ensuite son suffrage; mais on a toujours remarqué que son injustice ne dure pas long-tems, et qu'il revient de lui-même aux productions qui renferment des beautés réelles. Il y avoit, ainsi que nous l'avons indiqué, plusieurs motifs pour ne pas admettre le Jaloux sans amour; mais quelques traits de caractere bien saisis, une situation dramatique rendue parfaitement par un acteur célebre, ont en quelque sorte motivé l'indulgence peut-être excessive que l'on a eue depuis pour cet ouvrage.

Il paroît que ce succès détermina M. Imbert à se consacrer entièrement au théâtre. Dans l'espace de quatre ans il composa une comédie et une tragédie qui furent l'une et l'autre représentées en 1789, et qui n'obtinrent aucun succès.

Ces deux ouvrages, sur-tout le premier, ont des beautés supérieures à celles des autres ouvrages dramatiques de l'auteur : on ne peut attribuer leur chûte qu'aux circonstances qui donnoient alors au public beaucoup d'indifférence pour toutes les pieces nouvelles où il ne trouvoit pas des allusions. Il est juste de s'étendre sur ces deux derniers ouvrages de l'auteur qui sont actuellement peu connus.

Dans la Fausse Apparence ou le Jaloux malgré lui, M. Imbert voulut peindre un mari qui n'a aucun penchant à la jalousie, dont la femme est vertueuse, et qui cependant, par une combinaison de circonstances fort singuliere, conçoit des soupçons qui semblent fondés. Ce personnage a un côté comique ; ses efforts pour repousser toutes les apparences qui compromettent sa femme doivent produire de l'effet, et sont absolument neufs au théâtre. Quelques détails sur l'intrigue sont nécessaires pour faire connoître les ressorts que le poëte a employés.

Le marquis d'Herfleur est l'époux d'une femme aussi vertueuse que naïve ; elle n'a aucune idée du mal, et ne présume pas que l'on puisse avoir

les moindres soupçons sur des démarches innocentes, mais peut-être un peu légeres. La Marquise est très sensible aux maux des autres; il suffit d'intéresser sa pitié pour lui faire faire des imprudences: son caractere est peint avec grace dans les vers suivans:

Tu connois la Marquise; elle a le cœur si bon!
Incapable à-la-fois de feinte et de soupçon,
Fiere de rendre heureux tout ce qui l'environne,
Elle n'a de bonheur que celui qu'elle donne:
Tout être qu'elle a pu servir ou soulager
Lui peut être inconnu, mais jamais étranger;
C'est pour elle un besoin. Soit vertu, soit foiblesse,
L'ami de ses amis a droit à sa tendresse:
Pour peindre enfin son cœur qu'un seul mot attendrit,
Elle a tant de bonté qu'on la croit sans esprit.

Le Marquis a chez lui une sœur beaucoup plus adroite que sa femme; il l'a destinée en mariage à un vieux comte de Saint-Firmin auquel il a d'anciennes obligations. Dans la même maison le chevalier d'Omval, jeune homme qui se cache après un duel, est amoureux de la sœur du Marquis: celle-ci répond à son amour, et a toujours l'art de mettre en avant sa belle-sœur pour les

ruses dont elle se sert afin de rompre le projet qu'on a de la marier avec le comte de Saint-Firmin. La complaisance de la Marquise lui fait faire des démarches indiscretes qui inspirent des soupçons à son mari: il cherche continuellement à les repousser; et cette lutte, avec des apparences presque décisives, donne lieu à des situations comiques. On en peut juger par les réflexions suivantes que fait le Marquis:

Eh bien! demandez-moi si quelque noir génie
Ne vient pas me souffler exprès la jalousie!
C'est inimaginable, et l'on n'y conçoit rien.
Je veux être tranquille en voyant tout en bien;
On vient changer en mal le bien que je présume:
Je souffle le flambeau, le diable le rallume.
Tantôt avec ma femme un heureux entretien
Avoit mis en repos son esprit et le mien;
Un entretien nouveau me rend à ma sottise.
Allons, soumettons-nous au sort qui nous maîtrise;
Et puisque mon destin veut que je sois jaloux...
Mais le suis-je en effet? suis-je au nombre des fous?
Au surplus, qui voudra m'explique ce mystere.
Mais si je suis jaloux, en tout cas, je n'ai guere
Avec les sentimens l'esprit de mon état:
Livrant à l'apparence un éternel combat,

Vers la conviction le vrai jaloux s'empresse;
Moi, je la fuis toujours, et la trouve sans cesse.

Enfin l'on s'explique; le Marquis est débarrassé des soupçons qui lui pesent; il donne sa sœur au Chevalier, et tous les personnages se retirent contens. On voit que cette piece ne méritoit pas le sort qu'elle éprouva: on peut y blâmer, comme dans le Jaloux sans amour, des sentimens alambiqués, des nuances si délicates qu'elles disparoissent au théâtre; mais la marche en est rapide, l'intrigue assez bien tissue, et l'on y trouve des traits comiques.

La tragédie de Marie de Brabant a le mérite d'offrir quelques situations neuves: voici le trait historique sur lequel elle est fondée. Le roi de France, Philippe le Hardi, avoit épousé en secondes noces Marie de Brabant; cette princesse lui avoit déja donné un fils, lorsque Louis, que le roi avoit eu de son premier mariage, mourut empoisonné. Pierre de la Brosse, autrefois barbier de S. Louis et depuis favori de Philippe, qui n'étoit pas aimé de la jeune reine, voulut se servir de cette occasion pour la perdre. Il ne craignoit que la trop

grande affection du roi pour son épouse. Afin de ne pas se compromettre il suscita un accusateur qui déclara que Marie avoit fait mourir le prince. Le duc de Brabant, frere de la reine, envoya un chevalier à son secours : selon l'usage de ce tems-là, le chevalier défia l'accusateur ; et celui-ci n'ayant pas osé combattre fut condamné à mort : quelque tems après la perfidie de la Brosse fut découverte au roi par une religieuse flamande, et il fut pendu.

M. Imbert a fort bien peint les situations pathétiques que présente ce sujet. On voit un prince vertueux, plein d'amour pour sa femme, forcé à la croire coupable par une multitude d'indices qui semblent la condamner. La reine est douce et résignée ; on n'auroit aucun espoir pour elle si le duc de Brabant ne prenoit hautement sa défense : La Brosse est un scélérat consommé ; contre la vérité historique l'auteur ennoblit ce personnage en lui supposant un courage qu'il n'avoit pas.

La scene la plus touchante de cette tragédie est celle dans laquelle Philippe, qui croit la reine coupable, mais qui ne lui a pas encore montré

ses soupçons, cherche à lui persuader qu'elle doit fuir. Le roi parle du coupable:

On le désigne au moins... et malgré ma colere,
A ma justice encor puisse-t-il se soustraire!
Mais la fuite peut seule en détourner les coups;
Seule, trompant les vœux d'un trop juste courroux,
Elle peut l'arracher au plus honteux supplice.
Un remords seul du ciel désarme la justice;
Mais la justice humaine est sourde au repentir.

MARIE.

Même au coupable, hélas! vous daignez compatir!

LE ROI.

Oui, qu'il quitte ces lieux où la loi vengeresse
Va changer son trépas en publique alégresse:
C'est moi qu'il a comblé d'un éternel ennui,
Et c'est moi qui prétends le sauver aujourd'hui.
Du plus ardent courroux je me croyois capable,
Je me croyois certain de haïr le coupable;
Mais pour mon foible cœur son juste châtiment,
Loin d'adoucir mes maux, est un nouveau tourment.
Si je venge mon fils j'ai la triste assurance
De pleurer à-la-fois sa mort et sa vengeance.
Que l'auteur de mes maux dont je deviens l'appui
Ait pour moi la pitié que mon cœur sent pour lui;
Qu'il fuie... et j'oublierai que Dieu dans sa colere
M'a fait roi... j'oublierai même que je suis pere.

Le grand défaut de cette piece se trouve dans une intrigue secondaire du neveu de La Brosse avec une femme de la cour de Marie; c'est par eux que la conjuration se découvre : la prépara-tion de ce moyen force l'auteur à faire plusieurs scenes qui semblent d'abord trop séparées du sujet. Ce défaut joint à celui du style qui est en général sec et froid empêchera cette tragédie de reparoître au théâtre.

On a pu, d'après les détails dans lesquels nous sommes entrés sur les ouvrages de M. Imbert, juger de son talent littéraire, et remarquer qu'il se seroit élevé beaucoup plus haut s'il eût vécu à une époque où les succès se fussent achetés avec plus de travail. Son principal défaut étoit une indolence qu'il ne pouvoit surmonter; cette indolence étoit si grande qu'elle l'avoit empêché d'acquérir les connoissances, non seulement indispensables aux gens de lettres, mais nécessaires aux gens du monde. Son ignorance se fait remarquer dans presque tous ses ouvrages; on voit qu'il n'avoit aucun fonds, et qu'il se laissoit entraîner par une imagination vive, mais souvent désordonnée.

Il avoit une facilité extraordinaire pour faire des vers ; les improvisateurs italiens peuvent seuls en donner une idée : aussi sa poésie est-elle en général lâche et sans couleur ; l'impropriété des termes s'y fait souvent remarquer ; les mots parasites y abondent ; et les épithetes qui n'ajoutent rien à la force de la pensée y sont prodiguées. Il n'est pas donné aux hommes de faire sans peine de bons ouvrages ; c'est à force de travail qu'ils approchent de la perfection : une inspiration subite peut leur fournir, il est vrai, quelques beaux traits ; mais ces momens heureux sont rares : quel que soit le talent naturel dont on soit doué, si l'on s'abandonne trop à ces sortes d'inspirations, on se méprendra bientôt sur leur nature, et, croyant obéir à l'impulsion du génie, on se livrera à un délire qui ne produira qu'une abondance absolument stérile. M. Imbert a souvent prouvé la vérité de cette observation.

Il portoit dans ses affaires la même nonchalance que dans ses travaux : son défaut d'ordre, joint à un goût très vif pour les plaisirs, le mit souvent dans des situations fort malheureuses.

Il étoit libéral et prodigue lorsqu'il avoit eu des succès lucratifs, alors ses amis pouvoient puiser dans sa bourse ; tout ce qu'il possédoit étoit à eux. Il eut souvent le malheur de voir qu'il n'auroit pas dû compter sur la reconnoissance de ceux qu'il avoit obligés : cette épreuve souvent renouvelée ne le corrigea pas. Il mourut, en 1790, dans un état peu éloigné de la misere.

PRÉFACE.

De tous les genres dramatiques la comédie est sans doute le plus ingrat. D'illustres exemples pourroient justifier cette assertion. Plus d'une fois nos meilleurs auteurs comiques ont vu leurs chefs-d'œuvre d'abord dédaignés, et n'ont obtenu les honneurs d'un triomphe tardif qu'après l'avoir acheté par le chagrin d'une disgrace. Comme eux, avant d'être heureux, j'ai subi un rigoureux arrêt; et j'avouerai que ce n'est point par là que j'aurois voulu leur ressembler.

Mais je suis trop satisfait du présent pour vouloir le perdre à me plaindre du passé. Des circonstances plus favorables, quelques changemens faits à mon ouvrage, changemens moins considérables qu'heureux, lui ont valu l'accueil le plus indulgent. Sans doute le public, convaincu enfin de l'extrême difficulté de faire une grande comédie de caractere, a cru devoir encourager les efforts qu'on fait pour y réussir; il a senti qu'il devoit quelquefois payer d'un peu d'indulgence l'espoir d'applaudir un jour avec plus de justice.

Voilà ce que mon amour-propre n'a pu se déguiser. Mais je me dissimule encore moins ce que je dois au talent des acteurs qui ont joué ma comédie. Quel nouvel intérêt le jeu savant et vrai de mademoiselle Contat n'a-t-il pas ajouté à la situation de la Comtesse? malgré les divers succès que cette charmante actrice a mérités jusqu'ici, je vois qu'on s'accorde à dire qu'elle a montré dans ce rôle des ressources qu'on ne lui connoissoit pas encore: c'est là qu'on l'a vu rire et pleurer en même tems, sans devoir à ses graces ni à sa figure un seul des applaudissemens qu'elle a reçus.

M. Molé m'a montré mon personnage du Jaloux tel que je l'avois tracé, avec les graces nouvelles qu'a su lui prêter la magie de son talent. Mais ce n'est là que le bien qu'il a coutume de faire à tous les rôles qu'on lui confie: ce que je lui dois de particulier c'est qu'il a été le premier à prétendre que ma comédie n'avoit pas eu le sort qu'elle méritoit, et qu'il m'a souvent exhorté à appeler de ce premier jugement.

M. Vanhove, en l'absence de M. Desessarts, a bien voulu s'essayer pour moi dans un genre qui lui étoit peu familier, mais qu'il a prouvé ne lui être nullement étranger. Le succès qu'il a obtenu dans le rôle assez difficile du vieux Marquis a

dû lui inspirer un nouveau courage, et donner de nouvelles espérances au public.

Les nuances du caractere du Chevalier ont été parfaitement saisies et développées par M. Fleury, qui a su faire contraster si habilement la sensibilité d'un cœur honnête, et le ton encore léger d'un homme qui a donné autrefois dans quelques écarts; il n'a pas laissé perdre de vue ce qu'expriment ces deux vers:

> J'ai bien changé mes mœurs; mais, ma foi, jusqu'ici
> Je n'ai pas eu le tems de changer mon langage.

Enfin je dois un tribut d'éloges à mademoiselle Olivier, jeune actrice qui justifie si bien de jour en jour l'adoption flatteuse que le public a faite de son talent; à M. Dazincourt qui s'est distingué dans des rôles bien plus importans et plus difficiles; et à mademoiselle Joly qui a joué le petit rôle de soubrette avec toute la finesse dont il étoit susceptible.

On me pardonnera sans doute de m'arrêter à des éloges que le public ne sauroit désavouer. L'accueil favorable qu'il vient de faire à ma comédie est une sorte de résurrection: j'en parle avec complaisance comme un convalescent parle de la santé.

Si l'on me pardonne cet épanchement, je re-

connoîtrai du moins cette indulgence en renonçant au privilege qu'on nous accorde dans nos préfaces de répondre aux critiques, c'est-à-dire de faire l'éloge de nos ouvrages. Je garderai le silence, persuadé qu'il est beaucoup plus sage d'employer à faire mieux le tems qu'on perdroit à se défendre.

A MONSIEUR LE COMTE

DE VAUDREUIL,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, MARÉCHAL DE SES CAMPS ET ARMÉES, GRAND FAUCONNIER DE FRANCE.

MONSIEUR,

Mon Jaloux *avoit été assez heureux pour obtenir votre suffrage avant de briguer celui du public. Malheureux par un premier arrêt, c'est votre suffrage encore qui lui avoit inspiré le desir d'en appeler: heureux enfin, il lui reste un devoir à remplir; il vous a dû son courage, souffrez qu'il vous fasse l'hommage de son bonheur.*

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

IMBERT.

ACTEURS.

LE COMTE D'ORSON.
LA COMTESSE D'ORSON.
LE MARQUIS DE RINVILLE.
LE CHEVALIER D'ELCOUR.
MADEMOISELLE D'ORSON.
LISETTE.
FRONTIN.
DUMON.

La scene est à Paris, chez le comte d'Orson.



Sorlier, Sculp.

LE JALOUX SANS AMOUR.

Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour une autre il a de l'amour.

Acte III, scene IX. Tome XV.

LE JALOUX
SANS AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Un serviteur fidele et sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainsi donc tu vas me laisser
Sans me dire un seul mot ?

FRONTIN.

Si fait, ma chere femme;
Je te dis... bon jour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux:
Tous tes bons jours sont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant sonner.*

Et moi, j'entends madame.
(*elle sort.*)

SCENE II.

FRONTIN.

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,
Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord aller parler au joaillier Martin;
Venir de mon message aussitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin;
Puis... Voilà tout, je crois. Monsieur le Comte
Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré:
Courir après Sophie, et garder la Comtesse;
Avoir l'œil sur la femme, et servir la maîtresse:
Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?

Comme nous il a deux emplois
Assez embarrassans ; être tout à la fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre,
C'est employer son tems, je crois.
Voici le Chevalier ; tâchons de disparoître.
Je crains son entretien. Quoiqu'ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.
(*il fait semblant de ranger dans l'appartement pour tâcher de s'esquiver.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à part.*
Frontin, ce confident si discret, si fidele,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.
(*haut.*)
Bon jour, monsieur Frontin.

FRONTIN.
Monsieur le Chevalier !

LE CHEVALIER.
Venez, des bons valets rare et parfait modele.

FRONTIN.
Monsieur le Chevalier !

LE CHEVALIER.

Vous savez allier
L'amour et le respect, la prudence et le zele.

FRONTIN.

Ah! monsieur!...

LE CHEVALIER.

Approchez; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange!
Quand on mérite la louange
Il ne faut pas en avoir peur.

FRONTIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non! point du tout; c'est justice:
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi
Le Comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, monsieur, en ami!
Monsieur le Chevalier veut plaisanter sans doute.
Oh! monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet et lui.

Non, il se rend justice, et je sais me la rendre:
Comme il connoît ses droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi, monter jusqu'à lui, lui, jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste; un fidele valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.
Le Comte est juste: il vous connoît discret;
Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN.

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;
(*à part.*)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN.

Ah! monsieur, il n'est plus ce tems passé trop vîte,
Où les maîtres, moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins:
Dans leurs plus graves entreprises
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises!

Pour le conseil on nous a cassés tous :
Hors les momens où l'on nous gronde,
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.
Le service, autrefois de tant d'honneur suivi,
Est bien tombé ! c'est à n'y rien connoître.
Quelle pitié ! maintenant chaque maître
Ne prend des serviteurs que pour être servi !
Des valets confidens ? on n'en voit plus paroître ;
Il ne s'en fait plus ici bas.

LE CHEVALIER.

Oh ! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.
(*à part.*)
Il s'avance.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)
Il recule. Oh ! çà, mon cher, écoute :
Entre nous, comment va son cœur ?

FRONTIN.

De qui, monsieur ?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute
Il la voit souvent ?

FRONTIN.

Qui, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Parbleu, cette aimable personne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point; monsieur en connoît tant!...

LE CHEVALIER, *d'un air mystérieux.*

Sa maîtresse. Hem! cela s'entend?

FRONTIN.

Ah! monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne!
Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O ciel! que me dites-vous là?
Comment! monsieur pourroit vivre en mari coupable,
Possédant une épouse honnête, douce, affable,
Qui n'a nul défaut, nul travers;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable?
Non, monsieur, non, cela n'est pas croyable;
Et si la chose étoit réellement,
Sans un chagrin mortel je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne sais rien, soit. Dis-moi seulement,
Ton maître... à ton insu, va-t-il assiduement?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre:
Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.

Être gai, je le sais, est votre affaire unique:
Mais j'en ai d'autres, moi; si je les différois
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domestique:
Je veux le conserver. Pardon, monsieur, pardon.

SCENE IV.

LE CHEVALIER.

Le coquin est impénétrable.
Et cependant la Comtesse d'Orson
Se désole, est inconsolable!
Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain.
Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
Cesser de plaire étoit trop peu pour elle;
Il faut que son injuste époux
Joigne à l'affront d'être infidele
Le travers d'être encor jaloux.
Cet assemblage-là n'est que trop en usage:
Plus d'un époux, en promenant ses vœux,
Au dehors est amant volage,
Au dedans mari soupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître:
Il est de faux jaloux, j'en trouve chaque jour;
Et l'amour-propre fait peut-être

Autant de tyrans que l'amour.
La Comtesse, quoiqu'un peu fiere...
La voici.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous dînez avec nous?

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté sur vous:
Je vous retiens pour la journée entiere.
Vous êtes gai; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai besoin de gaieté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjouement, dont on fait tant de cas,
De pouvoir égaler votre philosophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,
Des amours de d'Orson vous avez connoissance;
Vous feignez, par votre silence,
D'ignorer sa légèreté;
Et votre amoureuse prudence
Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité,
Comme vous cacheriez votre propre inconstance.

Par exemple, sa fête arrive; c'est demain:
A son insu, d'Erbon fait exprès une piece
Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse
On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? la plainte, en pareille infortune,
Est toujours inutile... et souvent importune.
Tout inconstant qu'il est, Chevalier, entre nous,
Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter sa colere.
Si je suis triste auprès de lui,
Il me fuira pour éviter l'ennui.
Quoi! si même en l'aimant j'ai cessé de lui plaire,
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront?
Dois-je espérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire?
Contre moi ce seroit l'armer:
Exhaler son dépit contre un mari coupable,
C'est, en voulant se faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avouerai-je? Il me semble aussi que dès ce jour,
Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,
Je facilite son retour
S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déja qu'on m'a dit ses secrets,
Une fausse pudeur mêlée à ses regrets
Peut rendre vain un remords véritable;

Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh! pour le coup, c'est là, je le confesse,
Mettre d'accord l'amour et la raison.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson;
Attendons que le tems me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, Chevalier, (pour changer l'entretien
Qui, grave en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tristesse)
Votre ami dès long-tems, d'Orson veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il desire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je? entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air... peu sage, un ton d'insouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orson vous destine pour femme
Sa jeune sœur?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, madame.
Vous craignez... des écarts. Oh! ce n'est plus cela.
Bon! je me suis rangé; mais là, réforme entiere.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,
Mille exploits ont marqué ma brillante carriere.
Peu touchés de ma gloire, un jour

Mes chers parens, je le confesse,
Furent près d'obtenir un ordre de la cour
Pour m'enfermer par défaut de sagesse.
Peut-être ils disoient vrai ; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'est par-là que je brille :
Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr ; et ma foi
Aujourd'hui ce seroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout-à-fait ?

LE CHEVALIER.

Oh ! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah ! soyez raisonnable aussi :
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style ;
Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,
Elle est nouvelle encor ; c'est un apprentissage :
J'ai bien changé mes mœurs ; mais, ma foi, jusqu'ici
Je n'ai pas eu le tems de changer mon langage.
Agir vaut après tout mieux que parler, dit-on.
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduisent en fous et qui parlent raison !
Pour moi, j'agis en sage et je parle folie.
Voyez un peu le grand malheur !

Madame, pour mon style ayez quelque indulgence:
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur.
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois pere de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours son arriere-saison.
On n'est pas bon marin si l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher on marche en sûreté:
Il faut enfin pour être vraiment sage
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.

Mais notre jeune sœur? çà, que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop. Ma foi...

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaise à l'effroi
Que vous donne mon caractere,
Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout; elle sait plaire.
De son couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous est étrangere:
Malgré sa précoce raison,
Son esprit toujours gai conserve encor le ton
Et presque les goûts de l'enfance;
C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense,
Elle est bien jeune! elle n'aime encor rien!
Elle a mon cœur, et moi j'attends le sien!
Sous les lois de l'hymen sans peine elle se range;
Mon enjouement lui plaît; je la vois chaque jour;
Mais il est clair qu'on me donne en échange
De l'amitié pour de l'amour.
C'est perdre gros!

LA COMTESSE.

Un peu de patience:

L'amour viendra ; peut-être est-il déja venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien !

LA COMTESSE.

Non, je trouve... j'ai vu
Dans ses regards un air de complaisance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi, je voi
Qu'avec plaisir elle cause avec moi :
Ma gaieté lui plaît ? elle en use.
Je lui parle d'amour ? après,
Demandez-lui si je lui plais ;
Elle répond que je l'amuse :
Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.
D'avance je vous suis garant de sa tendresse.
Mais à notre vieux oncle attachez-vous sur-tout ;
Vous connoissez son crédit, sa richesse ;
Il aime sa petite niece...
Comme il vous aimera, j'en ferois le serment.
Du fond de son château, le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile ;
Sur un mot quelquefois le Marquis brusquement
De l'extrême douceur passe à l'emportement :
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire ;

Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend:
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;
Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,
Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite;
Je sais aussi comme il aime d'Orson:
Mais, le plaisant, c'est que sur sa conduite
Il n'ait pas le moindre soupçon.
Il croit voir en vous deux Astrée et Céladon;
Et son erreur ne doit pas nous surprendre.
Chez la femme, l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidele est caché sous les traits du jaloux:
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'est encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous;
J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile
De se débarrasser du marquis de Rinville.
(*à la Comtesse.*)
Monsieur le Chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux aussi revient; je vous l'amene.
Cela vous fait bien de la peine?
Vous m'en voulez?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, je le croi.
Que vous vous haïssez!... Savez-vous qu'il m'étonne?
Comment! il raffole de vous.
C'est un amant, et non pas un époux.
Oh! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidele.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidele est bien vu!

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu;
Mais j'ai vu ce travers, et je le lui pardonne.
(*confidemment.*)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoissant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux aussi tendre?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits soins,
Une fois la noce passée?

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Hem? vous voir aimer si constamment!
A la folie! éperduement!
Comme un enfant gâté sans cesse caressée!

LA COMTESSE.

De grace, brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *avec chaleur.*

Eh bien! quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient de sortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, sans doute,
Et ce n'est rien de tout cela;
Mais je crois que ces discours-là
Amusent peu monsieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît? moi, je croi
Que ceci l'intéresse ainsi que vous et moi.
Oui, monsieur, vous avez mon estime; et j'espere
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout, monsieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractere;
Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai distingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaieté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don? pour moi, je le confesse,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un seul homme gai sait bannir la tristesse!
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être aussi malgré la vieillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement

L'âge a, monsieur, pris sur votre enjouement;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il est plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cele point.
Le code entier de ma philosophie
Se renferme dans ce seul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'août le manchon, la fourrure,
Parcequ'il doit geler au milieu de janvier?
Au gré du tems, je m'amuse ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends. Quand la goutte me tient,
Je ne fais pas le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma santé revient.
Mais peut-être, ma niece, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'est-ce pas? mes amis,
C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,
Nulle sagesse, à mon avis,

Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, je vous quitte un instant.
D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend;
Elle a quelque chose à m'apprendre:
Et les secrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson; j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le Chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bon-jour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh! oui, ces pauvres enfans-là,
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître!

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite niece,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la Comtesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploierai tous mes soins...

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà! bon! serment d'amoureux!
Qui promet trop, tient peu: laissez ce style;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh non!

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur; je vous assure...
Mon cœur me dit...

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là
De quoi l'aimer...

LE MARQUIS.

Eh! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je sens bien plus...

LE MARQUIS.

Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis...

LE MARQUIS.

Eh, monsieur!

LE CHEVALIER.

Mon cœur...

LE MARQUIS, *le prenant par-dessous le bras et l'entraînant.*

Ah! quelle rage!
Ma niece ne veut pas qu'on l'aime davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'ORSON, à ce que j'apperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter sur la nôtre;
Et nous boudons toujours! souvent, Dieu sait pourquoi!
Nous ne pouvons, le Comte et moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre:
Ce qui, par exemple, est pour nous
La cause d'un débat toujours prêt à renaître,
C'est son caractere jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être:
Car la Comtesse enfin doit à peine endurer

Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh ! non, non ; les amans, j'ose vous l'assurer,
Se plaignent de la jalousie,
Et sont ravis de l'inspirer.
Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confesse,
Du privilege il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous suivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah ! la bonne folie !
Ma niece alloit écrire un mot à son amie ;
J'oserois gager hardiment
Qu'il est parti sans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous apperçu presqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage
Sans doute dans son cœur a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me semble, un peu d'humeur.
Qui peut t'avoir donné, Comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure
D'hier?

LE MARQUIS.

Une aventure? et peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir est arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vîte
Demandé madame d'Orson,
A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers son appartement,

L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc assez vîte et sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon ! ceci sent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, sur-le-champ la Comtesse
Se leve, accourt, s'avance à travers une piece
Eclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE COMTE.

Oh ! c'est ici... que commence la scene...
Elle couroit... l'on ne voyoit qu'à peine...
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle se jette...
Vous voilà mon ami, dit-elle tendrement !...
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répete...

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Oh ! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai pas fait semblant
De voir...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, *riant aussi fort.*

Unique.

(*le Comte lui jette encore un coup d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi !

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Vous devez avoir bien ri tous trois.

LE COMTE, *avec colere.*

Oui, nous avons bien ri, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oh ! je le vois.

LE MARQUIS, *bas.*

Tenez, Chevalier, je parie
Qu'il en est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, *bas.*

Quel amour !

LE CHEVALIER, *bas.*

Quelle jalousie !

LE MARQUIS.

Après ce transport amoureux,

Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma niece avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... Ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, *d'un air rêveur.*

Savez-vous
Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...
N'amusât pas tout-à-fait... un jaloux?
Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*haut.*)
Bon! la sienne est déja troublée. Eh! mais pourquoi?

LE COMTE.

Mais vous ne sauriez croire, et je ne puis vous rendre
Toute l'impression... Non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,
Comme un gage de sa tendresse:
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi;
Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi :
Quand plus loin la Comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Ecoute ; une faveur surprise
Pourroit-elle éveiller un amoureux souci?
Où le cœur est, les faveurs sont aussi.
Tu peux m'en croire un peu; j'eus aussi mon jeune âge;
Nous avons à l'amour donné quelques momens,
Et quelques uns même au libertinage.
Mais de mon tems, oh! le premier hommage
Etoit au cœur: sans le cœur, point d'amans.
Dans ce siecle, l'amour vit d'une autre maniere.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des médecins du bon Moliere;
Nous l'avons déplacé depuis, une autre fois.
Par un procédé fort honnête,
Quittant sa place, alors il fut mis près delà:
Aujourd'hui nous changeons cela;
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner; avec vous je m'oublie.
Adieu; pardonnez, s'il vous plaît,
Mes longs discours et ma folie;
Car je suis un peu fou.

LE COMTE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'Orson,
Oh çà! parlons avec franchise;
Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puisqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah! je suis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais qu'es-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton ame est alarmée;
Sur un mot équivoque, et dit innocemment,
Voilà ta fievre rallumée:

Qu'on ajoute un souris, c'est un redoublement.
Et cela sans aimer ! Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.

LE COMTE.

Non, je veux qu'elle n'aime personne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor si ton honneur s'alarmoit, (cet effroi
Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne)
Je te plaindrois sincèrement :
Mais non, ce n'est, sur ma parole,
Ni préjugé, ni faux raisonnement;
C'est une passion aussi triste que folle.

LE COMTE.

Point; c'est un sentiment par la raison dicté;
C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.
(*plus gaiement, mais plus bas.*)
Mais il me vient une pensée; écoute :
Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute?
Et sans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument
Que monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement,
J'admire de ton cœur les vastes fantaisies:
Il est, ma foi, partout. Comment!
Mener de front deux jalousies!
C'est n'être pas oisif vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Ecoute, Chevalier, parlons sans nous déplaire:
Endoctriner le frere en épousant la sœur,
C'est trop d'affaire aussi; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain sois mon frere;
Mais ne sois pas mon précepteur.

SCENE IV.

LE CHEVALIER.

Hom ! mon frere se fâche ; il avoit l'air sévere.
Mais je suis fait à sa prompte fureur ;
L'appaiser n'est pas une affaire :
Il est sensible, il a bon cœur...
Mais cette jalousie, à quoi donc lui sert-elle ?
Est-ce une volupté qu'un éternel courroux ?
Je conçois les plaisirs d'un époux infidele ;
Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.
Voici sa jeune sœur. Ses graces, son langage
M'amusent fort ; mais tout ce badinage
Pour moi bientôt n'est plus un jeu :
Quand je vois sa gaieté, la mienne baisse un peu ;
De jour en jour je sens que je m'engage.

SCENE V.

LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE CHEVALIER, *à part.*
J'aime et je hais son enjouement.
(*haut.*)
Mademoiselle, ah ! de grace, un moment !
Vous me fuyez !

MADEMOISELLE D'ORSON.

Moi? non : je fuis un tête à tête;
Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne; et ces libertés-là
Deviennent un plaisir honnête,
Et très permis, au terme où nous voilà.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous causent-ils de la tristesse?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.
(*haut.*)
Mais est-ce sans regret que votre cœur s'engage?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant
Si j'aimerai le mariage;
Mais je sais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*à part.*)
Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;
Du couvent ainsi la laideur

Embellit souvent l'hyménée.
(*haut.*)
Mais n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle?
Le mariage en soi n'est rien, mademoiselle;
C'est l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît:
Quand on hait le mari, le mariage est laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Il le faut bien, puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien, est galant tout-à-fait.
(*haut.*)
Mais c'est par goût, non par obéissance,
Qu'on doit aimer.

MADEMOISELLE D'ORSON.

J'aime par goût aussi;
Car depuis que je suis ici
Vous me voyez toujours chercher votre présence;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuse! Avec ces discours-là
Ensemble elle me charme et me met en colere.
(*haut.*)
C'est que si j'allois vous déplaire
Ma maison deviendroit pour moi

Un vrai couvent; et le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous ne me plaît guere.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oh! du mien votre cœur sera toujours content;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjouement, nous donner l'air boudeur;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! bon, je la ferai rire.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui; c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a, ma foi, raison; je ris moins qu'elle.
(*haut.*)
Ne craignez rien; pour vous nous rirons tous:
Vous ne vieillirez pas pour moi, mademoiselle;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, et j'observe tout bas

Ce que fait monsieur ou madame.
Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.
C'est ainsi qu'avec la Comtesse
Mon frere même en use tous les jours:
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh bien! avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais:
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

J'amene le Comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après je voudrois bien aussi
Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le Comte et sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient; laissez-nous.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Avant que le Marquis revienne,
Monsieur le Comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui je n'ai, qu'il me souvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison;
C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh! mais d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déja trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espere
Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon
D'un transport si peu volontaire;
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette course imprévue et subite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu du moins courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai; je reçois si peu votre visite,
Que le plaisir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vîte.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, et non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire...

LA COMTESSE.

Eh bien! après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut dans ses récits être gai... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon sincere;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi
Qu'en racontant, même de bonne foi,

Assez souvent on exagere.

LA COMTESSE.

Soit: mais c'est un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde est plein d'échos; tout se répete;
Tout s'envenime; on interprete
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement est presque sans bougie,
Est à peine éclairée? Oh! vous avez des gens
Si paresseux, si négligens!

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi; j'ai dû les étonner:
On ne devine pas...

LE COMTE.

Il falloit deviner.
On ne peut pas être plus mal servie;
C'est à faire pitié, madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet
Qui, me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre étourdiment
A couru vîte vous l'apprendre?

LA COMTESSE.

Oh! c'est excès de zele; il a cru bonnement...

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre!
Vous ne voyez donc pas où cela va? Comment!

Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre
Et si je l'étois, moi, jaloux?

LA COMTESSE.

Il est certain
Que c'est tout mettre au pis aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin
Il en est des jaloux. Or vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux
Ne vînt un beau jour vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin!

LE COMTE.

Vraiment,
C'est que pour vous cela me pique:
Même je vous prierai quelque jour instamment
De faire maison nette impitoyablement,
Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, ordonnez librement,
Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.
Mais venons à l'objet dont au moins ce jour
Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour;
Souffrez que mon ame à son tour
Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi! madame, auriez-vous blâmé?...

LA COMTESSE.

Non, monsieur, non.
Chez mademoiselle d'Orson
Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore:
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de son époux,
Le sonder...

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous
Cent et cent fois; d'Elcour est incapable
De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui; mais peut-on lui supposer
Un amour tant soit peu durable?

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez, je crois,
Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois:
Peut-être sa gaieté garde encor le langage,
L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment;
Mais il est généreux, bon ami, bon amant;
Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.
Pardon : vous connoissez mon cœur ;
Vous le savez, pour votre jeune sœur
J'ai la tendresse d'une mere.
Voyez encor d'Elcour. Ah ! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frere,
D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle ;
Elle l'aimera quelque jour :
S'il alloit trahir son amour ?
S'il n'étoit plus qu'un époux infidele ?
Ah ! j'en suis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté peut-être elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle ;
Peut-être même aux yeux de son époux,
Pour ne pas l'affliger, et par délicatesse,
Dans son cœur, en secret jaloux,
Elle renfermeroit ses ennuis, sa tristesse ;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh ! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi ?
Pourquoi... du Chevalier soupçonner la tendresse ?

LA COMTESSE.

Vous ne connoissez pas les supplices affreux
D'une épouse qui cache un amour malheureux ;
Qui de ses pleurs, la nuit, baigne sa triste couche,

Et fait mentir, le jour, ses regards et sa voix;
Qui toujours se condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, et le rire à la bouche!
Si vous saviez tout ce qu'on souffre, hélas!
A n'être plus aimée alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de secrets ennuis! de douloureux combats!...
Qu'à jamais s'il se peut votre sœur les ignore!...
(*se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;
Mon amitié...

LE COMTE.

(*à part.*)
Madame!... Oh! non, jamais sa voix
(*haut.*)
Ne m'a si fort troublé! Ma surprise est extrême!
Sur un ton si chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *avec douceur.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé
Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie;
Non, je suis votre épouse, et la suis avec joie;
Avec ma main mon cœur est engagé:
Du couvent à l'autel par mon pere amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content:
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée,

Vous seriez choisi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre;
Mais par ce long discours qui peut vous étonner,
Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner?
Vous ne m'en voulez point? et je n'ai pas à craindre...

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE,
MADEMOISELLE D'ORSON.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mon frere, on a servi; mon oncle est prêt; et moi,
De sa part je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi! je respire.

LA COMTESSE.

(*à part.*) (*haut.*)
Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur.
(*au Comte, en lui tendant la main.*)
Donnez-moi donc la main, monsieur le Comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur?
(*après que le Comte lui a donné la main comme un homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.*
Voilà la paix faite; et j'y compte.

SCENE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Elle rit, mais en même tems
On voit qu'elle déguise une douleur secrete.
Ai-je donc tort quand je répete
Que les époux ne sont pas tous contens?
Mais que faire? S'il faut qu'on choisisse à mon âge
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage:
Ce doit être un dur esclavage
S'il fait regretter le couvent!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER.

Oh! me voilà pris à mon tour!
Que de charmes divers un seul objet rassemble!
Tant de candeur et d'esprit tout ensemble!
Que de graces!... Mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle:
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidele
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle
Qui fait du Comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots, mon projet est en train.
Si le Comte est aveugle, il est tems qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie; et j'en fais mon affaire.
Je sais sur votre cœur comme on acquiert des droits:
Si je vous rends dupe une fois,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître: Oui, ce ton préviendra...

Vos charmes... elle y croit... mon cœur... elle y croira.
Eh! pas mal! comme ici le sentiment pétille!
Ah! séducteur! fort bien; et puis, par apostille,
Des diamans! quel style! Oh! ma lettre prendra;
J'en suis sûr, on m'écoutera.
Germon!
(*il donne à son laquais une lettre et un écrin.*)
Partez, et faites diligence;
Mais sur-tout point de confidence.
(*seul.*)
Tout, ses biens, son honneur, lui-même est en danger.
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;
Mais ce moyen qui peut le dégager,
Je risque tout à le mettre en usage.
Il peut m'ôter sa jeune sœur.
N'importe, l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la Comtesse?
Mais non; pourquoi réveiller sa tristesse?
Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,
Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom!
Epargnons sa délicatesse.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Je vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non; je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui ; mais songez qu'on vous attend.

SCENE III.

LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LA COMTESSE.

Vous savez si pour vous mon ame s'intéresse,
Ma sœur ! pour prix de ma tendresse,
Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais comme amie ; ouvrez-moi votre cœur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quoi ! m'avez-vous surprise à n'être pas sincere?

LA COMTESSE.

Non ; mais ici sur-tout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frere
Desire cet hymen sans vous y condamner.
Si quelque autre...

MADEMOISELLE D'ORSON.

A présent c'est une affaire faite;
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi!
Vous ne pourriez?...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Le Chevalier et moi
Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon!

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, je le répete,
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi:
Puis il m'a promis... Il me semble
Que l'hymen quelquefois donne un air triste?

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble,
Quand l'un est ici, l'autre est là.

LA COMTESSE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Nous changeons tout cela,
Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE.

Oui, sans doute, oui l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur quand on se fait l'image,
On doit craindre, si l'on est sage,
D'exagérer son espoir et ses vœux:
Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme est affoibli!)
Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.
Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste et souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin qu'user de complaisance
Est le bonheur et le devoir de tous;
Et que souvent pour deux époux
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais si le Chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien! un cœur jaloux et tendre
Peut faire encor notre bonheur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur!
Car mon frere est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je suis heureuse aussi.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.
Le nom d'épouse, en comblant nos desirs,
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frere en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frere! et sur quoi peut-on le soupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuser ou m'en plaindre?
La paix et l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons sa fête;
Pour lui, sans l'avertir, un spectacle s'apprête,
Et j'ai pris dans la piece un rôle, ainsi que vous:

Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous m'assurez donc bien que vous êtes contente,
Heureuse?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

MADEMOISELLE D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur!
Ainsi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le sort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma sœur.
(*à part.*)
Je souffre à lui parler, et ne sais que lui dire;
A chaque mot mon ame se déchire.
(*haut.*)
Allez, ma sœur... d'Elcour nous attend au jardin...
J'ai quelque ordre à donner... je vous rejoins soudain.
(*elle sort.*)

MADEMOISELLE D'ORSON, *seule.*

Bon! ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle dissimule en vain!
Quand elle dit qu'elle est contente
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là : ma sœur aura beau dire;

De quelque ennui secret son cœur est dévoré ;
Chaque fois que je la vois rire
Je m'apperçois qu'elle a pleuré.

SCENE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Quoi ! ma petite niece ici, seule ?
(*s'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.*)
Il nous quitte ;
Mais je le crois encore au jardin. Vîte ! eh ! vîte !
(*il la pousse vers la coulisse ; mademoiselle d'Orson s'en va, et le Marquis rit de plaisir en la regardant.*)

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Avant de m'en aller, d'Orson, causons un peu ;
Rien ne nous presse. Mon neveu,
C'est moi qui fis ton mariage,
Et je suis, grace au ciel, content de mon ouvrage;

De ta conduite enfin je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce...

LE MARQUIS.

Point de modestie.
Aussi pour toi mon amitié,
Comme tu vas le voir, ne s'est pas ralentie.
Je viens solliciter, d'Orson; sais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réussisse,
Le succès te fera plaisir autant qu'à moi;
J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; et c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grace qu'on souhaite,
Il faut courir après si l'on veut l'attraper.
La faveur est comme une belle,
Aux modestes amans toujours fiere et cruelle:
Fatiguez à grands cris par ceux qui doit couler

De ses dons la source infidele ;
Avant d'avoir réponse il faut long-tems parler :
Enfin ces bienfaiteurs que partout on renomme,
Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à servir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les sentimens que je t'expose ici :
Ont-ils le sens commun ? je n'oserois le dire ;
Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment ! de ce discours, aussi vrai qu'énergique,
Chaque mot devroit être écrit ;
C'est parler en homme d'esprit,
Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun ?

LE COMTE.

Vous ! vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aise. Allons, tu sais combien je t'aime ;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah ! tiens, voilà Frontin.

SCENE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE COMTE, *à Frontin.*

Approchez. Et ma lettre?

(*au Marquis.*)

Vous permettez?

FRONTIN.

Je viens de la remettre;

Et l'on a répondu, J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie?

FRONTIN.

Oh! personne;

On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré?

FRONTIN.

Oui, monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne...

N'as-tu rien observé? N'as-tu?...

FRONTIN.

Pardonnez-moi,

J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit ! *on* parloit ! *on* m'a vu !... Quel langage !
Mon neveu, ce garçon méconnoit-il l'usage
De nommer les gens par leur nom ?
Ne sait-il donc jamais s'exprimer que par *on ?*

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singuliere ;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton ;
Même en l'interrogeant je savois la maniere
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi, qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse ;
Plus à son aise *on* pourra te parler.

SCENE VII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Ce soir au bal elle veut donc aller ?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot qui bannit la tristesse,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'alégresse.

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins ?

FRONTIN.

Non, monsieur ; il faut tant de soins !
Mais quand il sera plus facile

De prévoir le moment auquel on sera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en secret,
Ou bien à moi, si monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messager habile?

FRONTIN.

Oh! de vos soins on sait que le plus important
C'est le secret; que par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la Comtesse.
Que vous êtes humain! et qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous!
Monsieur, votre prudence est telle
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle?...

FRONTIN.

Oui, monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit?...

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, monsieur, absolument
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette au moins vous n'allez pas conter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrois-je résister
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas-à-pas;
Et mon premier forfait, monsieur, ne seroit pas
Une malice aussi profonde.
A ma femme! qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là
Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter
Un laquais qui tantôt viendra se présenter.
J'attends madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire,
(*il sort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Faut-il être attristé, madame, ou réjoui
De ce qu'on vient de vous écrire?

Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oubliois de vous le dire:
C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;
Il arrive à Paris, et son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, monsieur; et si j'en ai parlé,
C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur;
A votre jugement je le soumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore, et durant mon absence
Il précede, accompagne, ou suit partout vos pas...
Comme moi ne craignez-vous pas?...

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous savez comme on donne
Un ridicule?

LA COMTESSE, *à part.*

Bien! ceci fait des progrès;
Ses soupçons, grace au ciel, n'ont épargné personne.

(*haut.*)
D'Elcour est votre ami.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ! après?
Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Partout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne suis là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire ;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très bien ;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

LE COMTE.

Oh ! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour de tout cet entretien
Vous ne ferez, j'espere, aucune confidence?
Vous le verriez bientôt (oh ! je connois d'Elcour)
Me prêter des motifs... et peut-être à vous-même ;
Vous taxer envers moi d'un véritable amour ;
Me croire aimé par vous... là... comme on aime.
Ce seroit, n'est-ce pas, vous... calomnier?

LA COMTESSE.

Moi?...
Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,

Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile;
Cela doit être, et je ne prétends pas
Etre exigeant, cruel... Mais, à propos, madame,
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour?

LA COMTESSE.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Le marquis d'Herté contre sa femme
Vient d'obtenir un ordre de la cour:
Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah dieu! quelle triste nouvelle!
Que je la plains!

LE COMTE.

Mais avec elle
Vous n'aviez, ce me semble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand, monsieur, que la pitié
Doit...

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle!
Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La Marquise, dit-on, avant d'être infidele
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuser ses erreurs:
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame:
Imiter un ingrat c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, madame;
Oh! oui... Mais il disoit qu'un mari vigilant,
Même à l'excès, devient utile;
Qu'à sa femme en la surveillant
Il rend la vertu plus facile;
Qu'il fait doubler les forces de son cœur
Par sa jalousie importune;
Et, qu'à tout prendre enfin, pour garder son honneur,
Deux sagesses valent mieux qu'une.
Il avoit de l'esprit.

LA COMTESSE.

D'accord.

Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

LE COMTE.

Il avoit tort.
Mais il disoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,
Triste ou gai, plaît également.
Assez bien par fois il raisonne.

LA COMTESSE.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment
Il falloit qu'enfermée en son appartement
La Marquise ne vît personne.

LE COMTE.

Il avoit tort assurément.
Mais voici son raisonnement:
Du sexe, disoit-il, moi, je suis idolâtre;
Je crois qu'il se défend par sa seule vertu;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'est de n'avoir pas à combattre.
Puis il l'aimoit...

LA COMTESSE.

Ah! bon, insistez sur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point,
Je suis historien.

LA COMTESSE.

Quoi! d'un époux aimable
Elle avoit la tendresse! est-il un sort plus doux?

Quoi! pouvant être heureuse au sein de son époux,
Elle aima mieux être coupable!
On l'aimoit, et son cœur a formé d'autres vœux!
Elle a détruit son bonheur elle-même!
Qu'importe que l'objet qu'on aime
Soit jaloux, s'il est amoureux?
Ses soupçons outrageans, même ses violences,
Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour;
Ses peines sont des récompenses,
Et pour lui le cœur chaque jour
De ses privations se fait des jouissances.
Oui, que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les supplices
Que puisse inventer un jaloux,
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh! pourquoi, si l'on peut vous aimer sans cela?...

LA COMTESSE.

(*à part, mettant la main sur son cœur.*)

Oui, vous avez raison... Mon mal est toujours là.
Oh! je le vois, j'aurois beau faire,
Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien
Sans me trahir.

LE COMTE, *à part.*

Ah! j'avois bien affaire
De demander cet entretien!

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voilà tous deux! Je vien
Vous faire un récit qui, j'espere,
Va vous amuser.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA COMTESSE, *à part.*

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien?
Nous voilà prêts, mon oncle.

LE MARQUIS.

Ecoute.
En te quittant il te souvient sans doute
Que chez le commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intarissables,
Du bulletin du jour couriers infatigables...
Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusque là...

LE MARQUIS.

Un moment, et nous y voilà.

J'écoutois peu sa harangue indiscrete;
Même ennuyé déja j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom?

LE MARQUIS.

Oui, ce monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur assurément.
Mais qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.
Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long et l'esprit et le cœur
Et la beauté de la Comtesse;
(*en riant.*)
Puis d'un ton presque douloureux
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ses qualités, ses charmes, et son âge
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux! quel est ce langage?
Mais je suis très heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la Comtesse

Le monde faisoit tant de cas,
Qu'avec chagrin tous les gens délicats
T'avoient vu prendre une maîtresse.
(*en riant de toutes ses forces.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem! que dis-tu du personnage?
Conter tout cela, moi présent!
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne...

LE COMTE.

(*à part.*)
Oh! très plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien:
En effet pour nous faire rire
Mon oncle s'y prend assez bien!

LE MARQUIS.

J'écoutois d'abord sans rien dire;
Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,
J'ai fait des questions: il répondoit à tout;
Et toujours pour un mot une harangue entiere.

Cet homme-là sait tout absolument;
Comme toi-même il connoît ta bergere.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat toujours impunément
D'un seul mot dénigre, diffame...

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, madame,
Que vous êtes heureuse; ainsi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit; mais le connoissez-vous?

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle;
Mais il tient ces détails de l'un de ses amis:
Il a fait plus, il m'a promis...

LE COMTE.

Il a promis...

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle?
Et vous avez dit non?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi!

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot et bien vîte.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh! pourquoi vous mêler?...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc; il mérite
Que je le pousse à bout. Oh! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non:
Ne vous commettez point; c'est moi seul qu'on offense;
J'irai moi-même, et j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point: je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense,
Si vous me demandez mon avis sur cela,
Qu'il faut répondre à tous ces propos-là
Par le mépris et le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien? quel air dolent avez-vous là tous deux?
Quel diable de maintien!

LE COMTE.

Ah! c'est qu'il est fâcheux...

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh! très fâcheux, je le confesse.
Ah! fort bien, petit scélérat!...
Prenez bien garde à vous, ma niece:
Vous avez pour époux un perfide, un ingrat;

LE JALOUX SANS AMOUR.



Perin del.

Gault de St Germain direx.

Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour une autre il a de l'amour.

Acte III. Sc. IX.

Sirtier, sculp.

On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie;
Il n'en est rien, c'est un détour:
Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour un autre il a de l'amour.
(*il rit encore plus fort.*)

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis!...

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce?
Encor de l'humeur, du courroux?
Toujours effarouchée? En vérité, ma niece,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persifflage
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus? parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'histoire, dis-moi, de ta belle? entre nous,
En abrégé penses-tu qu'il l'ait faite?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite!
Monsieur le Comte, vous pensez
L'avoir séduite, être aimé d'elle?
Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous est pleinement infidele.

LE COMTE, *vivement et avec un rire forcé.*

Comment?... car en effet ceci devient plaisant.

Oui, mon oncle a raison, madame;
Il faut en rire. On dit donc à présent
Que ma belle a trahi ma flamme?
Ah! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon!
C'est un malheur. Et pour qui? le dit-on?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage!

LE MARQUIS.

Ah! vous vous avisez, vous, monsieur le volage,
D'être à-la-fois dupe et frippon!
Sûr du cœur de votre maîtresse,
Sûr de votre secret, donnant un libre essor...
Mais chut! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la Comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle; c'est moi qui crains de vous troubler.
Je ne me sens pas bien; souffrez que je vous quitte.
(*elle sort.*)

LE MARQUIS, *au Comte.*

Que t'ai-je dit? Va-t'en bien vîte;
Va, cours la consoler; vas, vas.

(*il le pousse en riant vers la Comtesse. Le Comte, qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte sans que le Marquis s'en apperçoive.*)

SCENE X.

LE MARQUIS.

Oh! les amans,
Je l'avouerai, sont de drôles de gens!
Quand j'y songe pourtant, mon récit trop sincere
De ma niece après tout pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire
Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.
Allons, je me prépare une triple alégresse:
Humilier d'un fat le babil scandaleux,
De mon neveu d'Orson justifier les feux,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma niece.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quoi ! vous partez si vîte?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir de ce pas
L'histoire, là, de ma maîtresse?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh ! non; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...
Mais il est mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui. N'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire.
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une aussi triste fable:
Car dans le fond rien n'est plus misérable.
Et si j'étois de vous...

LE MARQUIS.

Eh! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Hier tu t'étonnois, d'Orson,

De me voir éveillé plutôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire;
Et dans ce pays-là, mon neveu, sois certain
Que, fût-on éveillé long-tems avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire...
Convenez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, absurde. J'ose croire...

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

Là, de la ridicule histoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'est si plaisant.
Mais il s'agit d'autre chose à présent.
Je n'ai fait jusqu'ici parler que mes services;
Mais si de jour en jour, après m'avoir promis,
Le ministre me fait essuyer des caprices,
Je saurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au ministre? es-tu fou, d'Orson?
Pour le succès, cela feroit merveilles!
C'est fort bien solliciter!

LE COMTE.

Non;
Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colere.*

Oh! ce propos, d'Orson,
Me lasse enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon:
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colere.*

C'est bien le moins, je croi,
Lorsque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'ose espérer, est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'est pour toi.
Auprès du roi, ce que je sollicite,
C'est, entre nous, son agrément
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement.
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle; eh! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi! vous venez exprès?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,
Mon neveu, sont embarrassans;
Tu ne m'attendois pas; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle? O ciel! ni le tems, ni le lieu...

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au Marquis.*

Monsieur, votre notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire:
(*au Comte.*)
On attend. Sors-tu, toi?

LE COMTE.

Non; je m'en vais écrire,

En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, sans adieu.
(*le Comte et le Marquis sortent.*)

SCENE III.

FRONTIN.

Monsieur s'est ennuyé d'être un mari fidele;
De mon mieux je me prête à ce goût passager.
A-t-il bien ou mal fait?... Quant à moi, je me mêle
D'obéir à mon maître, et non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévere,
Le chicaner un peu sur cette humeur légere:
Mais suis-je fait pour le changer?
Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paye assez bien; il faut noter ce point:
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paieroit point.
J'use de son argent, et lui de mon adresse;
Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence:
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCENE IV.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Mais un moment, Frontin, un moment!

FRONTIN.

Eh bien! quoi?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi, sans cesse tu déclames.
Çà, voyons; dépêchons: j'ai hâte.

LISETTE.

Oh! je le croi.
Quand je te parle, je te voi
Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes
Vous ne l'êtes jamais, sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?
Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi, ta femme, et tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier soir et matin,

Tu ne me conteras jamais de bonne grace
Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu sais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je sais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;
Tu tiens même en ce moment-ci
Une réponse; et tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici?
Inhumain! comme tu me traites!
N'est-il pas de regle, en tout tems,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amans;
Mais, moi, je suis époux. Ecoute:
Il fut un tems où l'amour m'eût sans doute
Fait babiller; car tu n'ignores pas
Qu'au tems passé, comme au siecle où nous sommes,
L'amour a fait faire ici-bas
Des sottises aux plus grands hommes.
J'en aurois fait aussi pour toi;
Je voyois au babil ma langue disposée;

J'ai senti le danger, je t'ai vîte épousée.
Depuis ce jour je suis maître de moi,
Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage!
J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux; ah! grace aux cieux,
Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir;
Oh! maintenant la nuit je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
Le mariage aussi corrige bien un homme!

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.
Ta conscience enfin peut-elle être en repos?
Quand de te dire tout j'eus toujours la foiblesse!
Tu le sais... Viens, ingrat, m'interroger ici

Sur les défauts de ma maîtresse.

FRONTIN.

Je ne suis pas curieux, dieu merci;
Et c'est encor graces au mariage.

LISETTE.

Tu me pousses à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage?

FRONTIN.

Ma chere enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire, et qui vaut de l'or
Pour les maris: la patience.

LISETTE.

Hom, le dénaturé! Mais, quoi,
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur!

SCENE V.

LISETTE.

Adieu, monstre! Quelle foiblesse
De n'oser châtier, ainsi que je le dois...
Le frippon conduit tout, à ce que j'apperçois.
Eh! mais, ce Chevalier, se pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouser ici mademoiselle!

Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grace au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui,
S'il n'existoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour,
Madame va savoir votre innocent amour;
Il faudra que tout s'éclaircisse.
Les deux amis sont dignes de courroux;
Et, sans miséricorde, on doit faire justice
Des volages amans et des maris jaloux.
Allons, courons, l'affaire presse.

SCENE VI.

MADEMOISELLE D'ORSON, LISETTE.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Lisette, avez-vous vu le Chevalier?

LISETTE.

Moi? non,
Mademoiselle... mais pardon...
Je vais parler à ma maîtresse.

SCENE VII.

MADEMOISELLE D'ORSON.

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Partout un air de mystere, d'effroi!
L'un pleure! l'autre est triste! un autre gronde! et moi,
Je ne sais rien!

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE CHEVALIER, *à part.*

On est prêt à se rendre;
On a promis réponse à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,
Je ne me défends point d'une frayeur extrême;
Car peut-être ce soir je perds tout ce que j'aime.
C'est jouer trop gros jeu; risquer tout en un jour!

MADEMOISELLE D'ORSON, *à part.*

Ah, bon! voici le chevalier d'Elcour.
Il cause avec ma sœur; il peut avoir su d'elle...
(*haut.*)
Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frere a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi!
Çà, monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,
Si vous saurez quelque chose!

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

MADEMOISELLE D'ORSON.

Oui, vous. Ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous si tendre et si fidele.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Notre devoir souvent inexorable...
Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui;
Je peux quoiqu'innocent vous paroître coupable...
Croyez plutôt mon cœur que les discours d'autrui...

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh! parlez-moi donc... Il soupire!...

(*le Chevalier sort.*)

SCENE IX.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Eh bien! donc, à présent il s'en va sans rien dire?
Oh! non, je n'entends rien à tout ce que je voi;

Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce Chevalier qui s'éloigne de moi!...
Qui me regarde!... et d'un air!... Eh bien! quoi?
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, sans savoir pourquoi.
S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle,
Il devroit bien...

SCENE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE COMTE, *brusquement.*

Rentrez, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Quel son de voix! quoi, mon frere, il se peut
Que contre moi?... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

MADEMOISELLE D'ORSON.

Moi, qui jamais n'ai rien fait à personne,
Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.
(*elle sort.*)

SCENE XI.

LE COMTE, *et peu après* FRONTIN.

A merveille ! Lisette est dans sa confidence !
J'ai bien fait d'épier leur secret entretien.
Ah ! c'est d'Erbon ! ce soir en mon absence
On l'attend donc ici ! Fort bien !
Frontin !... je souffre le martyre !
Dieu !... Frontin !

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi ! tu sais quelque chose aussi ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur, vous aviez dit sans doute
Que vous ne restiez pas à souper ?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas
J'ai vu madame à part s'entretenir tout bas
Avec le Chevalier. Je m'approche, j'écoute...

Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir
D'Erbon...

LE COMTE.

(*à part.*)

Eh ! je le sais. Traîtres ! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle
N'est pas le seul danger pressant.

LE COMTE.

Comment?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien ! seroit-elle infidele?

FRONTIN, *à part.*

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Monsieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui tantôt avoient quelque soupçon
Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem !

FRONTIN.

Ma frayeur est extrême.
Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu? Ciel! Frontin, tandis que je demeure,
Va, cours chez Sophie, et sur l'heure...
Mais non, j'irai moi-même; il faut
Dans ces cas-là parler en face;
Un tiers peut aisément se trouver en défaut:
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace;
Il n'entend que ce qu'on lui dit,
Ne voit que ce qu'on montre; il juge la surface,
Et jamais dans l'ame il ne lit.
Mais tandis que je sors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble est peint sur son visage!

LE COMTE.

Puis-je?...

FRONTIN.

Irez-vous, monsieur?

LE COMTE.

Tais-toi.
Oui, je dois me venger; oui, j'y vole; et j'espere
Qu'à mon retour...

FRONTIN.

Au fond c'est fort bien fait;
Car ce que madame peut faire,

Tous ses rendez-vous en effet
Auprès d'un tel chagrin ne vous importent guere.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guere ! Comment !
Tu veux que je souffre en silence ?...
Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence ?...

FRONTIN.

Eh ! non, monsieur... restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas sortir.

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.
Va, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Non, reste là.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien ! te voilà,

Avec tes bras pendans, et ton morne visage
Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras !
Tu me verrois périr sans me tendre les bras ;
Digne et trop ressemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets
Qu'on achete sans cesse, et qu'on n'acquiert jamais !

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique !

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espere qu'en toi ;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi :
Ne m'abandonne pas ; sois l'ami de ton maître.
Va, malgré mon courroux, je dois me contenir ;
Ici j'épierai tout, et je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable avant de le punir.

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais quel air d'embarras!
Vous paroissez troublée.

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc ne le serois-je pas?
(*à part.*)
Que veut-elle dire? ce style...

LA COMTESSE.

Pour la derniere fois il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le dessein
De donner votre sœur pour femme
Au Chevalier?

LE COMTE.

Et vous, madame,
Aurez-vous donc sur lui toujours quelque soupçon?
Pourquoi, sur sa gaieté prenant un faux ombrage,
D'après son ton léger croire son cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger; pardon.
Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême...

LE COMTE.

Comment! expliquez-vous?

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCENE XIII.

LE COMTE, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quand pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse,
Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs
Fussent un voile heureux, une perfide adresse
Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déja dit, madame,
Que votre amitié pour ma sœur
A d'injustes soupçons avoit ouvert votre ame.
D'Elcour est mon ami ; je réponds de son cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc? je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui?
Et sérieusement faudra-t-il se défendre?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidens discrets,
Monsieur le Chevalier ; on a dit vos secrets.
C'est à monsieur de voir s'il veut, ami fidele,
Donner pour époux à sa sœur

Un homme qui, tout près d'en être possesseur,
Arrange une intrigue nouvelle,
Et qui, prétendant tour-à-tour
De devoirs, de plaisirs remplir sa destinée,
Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Osez les réfuter, si c'est une imposture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrin?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écrin?...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendresse
Votre sœur est l'unique objet,
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?

(*à part.*)

Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux ?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage !
Que je vous laisse faire ?

LE COMTE.

Eh bien ! cet embarras...

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle ;
Et j'ai même su de la belle
Jusques au nom que je ne cherchois pas :
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel !

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot est lâché !

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle ?
Veut-elle me confondre ? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival ?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle :
Osez me démentir ; la connoissez-vous ?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidele.

LE COMTE, *en colere.*

Monsieur !

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.
Il n'est plus tems de rire, et l'aventure est telle...

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux !
Un cœur ne sauroit, entre nous,
Pousser plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur;
Et d'un... frere alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Ah ! mon ami, l'objet de sa foiblesse
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur:
Autant que ses attraits on vante son adresse.
Mais, à juger par cet effroi
Dont votre ame à ce nom paroît encore émue,
Cette beauté vous est connue,
Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.

Ah ! l'on m'a dit vrai, je le voi.
D'Elcour, votre silence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci :
Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accusé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien?...

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous sur un pareil sujet,
Madame : seul à seul j'éclaircirai l'affaire;
Et si je réussis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je saurai tous deux vous satisfaire.
Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité peut-être à mon retour
L'estime de la sœur et l'amitié du frere.

(*Il sort; et par un jeu muet que la Comtesse ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCENE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'ai prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets
Si j'avois gardé le silence.

(elle sort.)

LE COMTE, *seul.*

Les voilà donc, ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un, ingrat et parjure,
En veut à mes plaisirs, et l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont poussé l'injure,
De l'amitié comme eux oubliant tous les droits,
Prévenons, ou vengeons deux affronts à la fois.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Tu viens de chez Sophie? Eh bien?

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le Chevalier:
Mais j'ai posé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira: fiez-vous à mon zele.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui.
Peut-être elle enverra le nouveau domestique:
Il ne m'a jamais vu; je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique:

Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on.
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette;
Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.
Oh! quelque agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds. Diable! elle est sage et discrete.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira
L'interroger sur moi?

FRONTIN.

Personne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment; faites bien sentinelle.

SCENE II.

FRONTIN.

Hon! tout ceci va mal. Ma foi,
Partout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques momens, je ne sais, j'apperçoi
Des nuages autour de moi
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà sur mer, voguons; force de bras,
Force de rame, et du courage!
Laissons faire aux vents. En tout cas
J'ai fait un peu ma main; et pour braver l'orage,

Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas,
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCENE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Le Comte reparoît. Oh ! oh ! quel air chagrin !

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit ! qu'on a fermé soudain
En me voyant !

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse !

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la Comtesse
Qui tenoit son rôle à la main ;
Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme !
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *à part.*

O trahison !

LISETTE, *à part.*

Il m'attend au passage.
Dieu sait les questions ! j'enrage !
C'est un triste service ; il m'ennuie à la fin.
(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.*)

SCENE IV.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusque vers la fin de la scene.*

Mademoiselle, un mot: je vous trouve sans cesse
L'air très occupé.

LISETTE.

Mais... je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à la fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse...

LISETTE.

(*bas.*)
C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare:
Tenons-nous bien; point de grace au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La Comtesse, de vous, doit faire aussi grand cas,
Son amitié doit payer votre zele.

LISETTE.

Il est vrai; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cede de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah! monsieur, cet article là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie, à moi! je sais les convenances,
Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE.

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret; allons: vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous savez arracher le masque du visage;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE.

Oh! moi,

J'ai le coup-d'œil juste.

LISETTE, *à part.*

Il enrage!

LE COMTE.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'on peut à la Comtesse offrir un tendre hommage;
Rien n'est si naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe!

LE COMTE.

Et ces vers, enfans du sentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui; madame
A la mémoire heureuse.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame!

LISETTE, *à part.*

Il expire!

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura

Une réponse?

LISETTE.

Oh ! oui, je crois qu'on répondra
Car...

LE COMTE, *furieux*.

Taisez-vous, mademoiselle.

LISETTE, *à part*.

Quel courroux ! Il est tems, ma foi,
(*haut.*)
De l'arrêter. Ecoutez-moi,
Monsieur le Comte : il faut...

LE COMTE.

Sortez de ma présence.

LISETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle fureur ! Je dois en confidence
Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE.

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

LE COMTE, *seul.*

J'avois tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre sans soupçon!

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *serrant un papier dans sa poche.*

J'ai cru ne point finir. C'est un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orson.

LE COMTE.

Je sens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*très vivement.*)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par ses procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Vous êtes juste et sage.

LE MARQUIS.

Me déshonoroit, moi? je l'en défierois bien,
Elle, et tout son sexe avec elle.

LE COMTE.

Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long-tems une flamme infidele?
Si, jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à soi?

LE MARQUIS.

Eh bien! ma femme alors seroit déshonorée.
(*en colere.*)
Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, sans m'abuser,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illustra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma noblesse vient d'eux, mais ma gloire est à moi.
Or, tous les miens, par leur sottise,
N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grace, dites-moi,
Que feriez-vous en pareille occurrence?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos! Ma foi,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance.
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi?

LE COMTE.

Moi? je ne serois pas, mon oncle, si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guere.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas supprimons un discours inutile.
Mon notaire venoit, sur un point important...
(*Le Comte s'éloigne sans rien dire.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS.

Bon! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre!
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh! je veux m'éclaircir; il le faut; le tems presse.
(*il appelle.*)
Frontin!

SCENE VII.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la Comtesse:
Tu lui diras qu'*on* attend; va.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, DUMON.

LE MARQUIS, *se croyant seul.*

Je ne sais; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire il est toujours certain;
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *toujours se croyant seul.*

A mes yeux son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un frippon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS.

Avec son style:
On étoit! *on* parloit! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.
Mais avec quatre mots il me sera facile

De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *appercevant Dumon.*

Quelle est cette face nouvelle?

DUMON, *mystérieusement.*

Monsieur, à neuf heures ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi? Hem? qui m'attend?

DUMON.

Eh!... elle.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Elle? Que diable est tout ceci?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! monsieur, pourquoi,
Quand je me fais connoître, affecter du mystère?

Pourquoi vous déguiser? Je suis du secret, moi.
Oh! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'est guere.
Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage:
Bien qu'à ses yeux on vous ait, entre nous,
Representé comme un petit volage.

LE MARQUIS.

Moi! petit volage?

DUMON.

Oui, comme un petit frippon,
Qui de tems en tems fait des siennes.
Mais comme elle vous aime, et qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je présumois...

LE MARQUIS.

Bon. Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh! mais,
Je vous l'ai déjà dit; c'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle ! Elle ! Elle toujours ! Que le ciel te foudroie !
Mais qui donc se nomme elle ?

SCENE IX.

LE MARQUIS, FRONTIN, DUMON.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Eh ! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable ?

FRONTIN, *bas.*

Que la peste t'étouffe ! ah ! sorcier détestable !
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*au Marquis.*)
Ah ! ah ! je sais, monsieur ; un quiproquo, je gage.
C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah ! bon.
L'un vous dit toujours *elle*, et l'autre toujours *on*.

FRONTIN, *à Dumon.*

(*bas.*)
Venez donc me parler. Viens donc, maudit visage !
(*au Marquis.*)
Monsieur, on vous attend.

(*Frontin et Dumon sortent.*)

SCENE X.

LE MARQUIS.

Mais quelle déraison !
M'appeller, moi, petit volage !...
Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois roder d'Orson...
Quel train ! mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur ;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être historien fidele.

SCENE XI.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le Marquis.*
Il s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître ;
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour peut-être.
Va, je sors en effet, mais pour rentrer soudain.
J'ai pris une clef du jardin :
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous ;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCENE XII.

FRONTIN.

Rien n'est plus singulier, au fond. Monsieur le Comte
Craint... ce qu'on craint; j'en juge par mes yeux:
Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet, que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, FRONTIN.

Votre maître
Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain:
Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon. Laissez-moi.

SCENE XIV.

LA COMTESSE.

D'Elcour vient de m'instruire
Du projet que pour moi son cœur avoit conçu:
Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire
Ce dessein pris à mon insu;
Et c'est malgré moi qu'il persiste.
Il part pour l'achever... Ah! c'est avec regret
Que j'ai promis de garder son secret...
Mais éloignons un tableau qui m'attriste.
Ecrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCENE XV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

(*elle s'approche d'une table pour écrire; le Comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vu s'ouvrir, et il écoute ce qui suit.*)

Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême
A refusé de combler mes desirs,
Songeons au moins à ce que j'aime.
Hélas! veiller sur ses plaisirs

Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien!
Par ses tendres discours on peut juger son style.

LA COMTESSE.

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.
(*après s'être levée, et en serrant sa lettre.*)
On vient.

LE COMTE, *à part.*

Poussons à bout son extrême arrogance.
Elle paroît surprise!

LA COMTESSE, *à part.*

Il me semble troublé!
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé?
Qu'il m'a pour son projet mis dans la confidence?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous semblez attristé?

LE COMTE, *avec une colere contrainte, et en considérant le visage de la Comtesse.*

Oui, je plaignois la marquise d'Herté...
Elle écrit au Marquis une lettre fort tendre;
S'accuse d'imprudence et de légèreté;
Mais le Marquis est toujours irrité.

LE COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi! son cœur refuse de se rendre!

Oui, je l'avoue, assurément
L'amant le plus coupable est l'infidele amant.
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'esprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur soit son complice?
Un remords doit suffire... et suffit à l'amour.
(*regardant le Comte avec la plus grande expression.*)
Que dis-je? je voudrois, à lui plaire empressée,
D'aveux et de pardons éloigner la pensée.
Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,
De mon courroux prendroit bientôt la place;
Ma bouche, au lieu de l'accuser,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je? voudroit-elle implorer son pardon?
(*haut.*)
Madame, vous avez raison;
Mais l'honneur a crié vengeance.
Que voulez-vous? on croit se cacher jusqu'au bout...
Tout se découvre enfin lorsque moins on y pense.
Le tems voile et dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévere,
Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, *à part.*

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colere.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Dieu ! quel front ! loin de mourir de honte!...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte,
Qu'avez-vous donc ? vous semblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je sais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous savez tout ?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Déja ?

LE COMTE.

Déja !... Comment ! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré
Ce doux lien, ce tour infâme ?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir...

LE COMTE.

Ah ! plaisante maniere
De se justifier, ma foi !

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entiere,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah ! dès ce jour, daignez m'en croire,
Oubliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi ! vous pourriez me pardonner enfin ?...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami ; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez ?... Oh ! rien n'est plus certain,
Le trouble et la frayeur ont dérangé sa tête.
Oh ! çà, finissons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Montrez, de grace, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh quoi ! c'est pour ce billet-là
Que vous...

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame !

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, instruit de l'aventure;
Je sais à qui, madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là...

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien; après ceci,
Me voilà, grace au ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure!

LE COMTE.

Encore? Oh! mais, pour celui-ci,
Ce seroit se moquer...

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du théâtre, et les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre?...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.

Mon malheur est certain ; je n'ai pu le prévoir ;
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez?

LA COMTESSE.

Fort bien, monsieur le Comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle ! ô ciel ! quelle imprudence !
C'est lui ; s'il a tout entendu,
Ah ! malheureux ! je suis perdu ;
De ma honte partout il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je suis mort.
(*haut.*)
Tout Paris va savoir... Rien... vous venez d'entendre?...

LE MARQUIS.

A-peu-près ; ce billet, si j'ai bien su comprendre,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalousie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier si fort:
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

N'est-ce pas? il est pour...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit,
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au Marquis.*

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Mais si l'on vous a dit...

LE COMTE, *au Marquis, en interrompant vivement la Comtesse.*

Tenez.
(*il lit le billet.*)
« Je vous attends ce soir. »

LE MARQUIS.

Ce soir, et que veut-elle dire?
Tu ne rentres donc pas tous les soirs?

LE COMTE.

Oh! si fait.
Ce soir, c'est-à-dire...

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Plutôt qu'à l'ordinaire.
« Nous serons seuls enfin ; et je sens que j'en ai « besoin : il le faut pour l'exécution du projet que « mon cœur m'a suggéré. »

LE MARQUIS.

Le projet?

LE COMTE.

Oui... c'est... un projet.
« Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper, pour « ne pas croire avoir perdu mes momens. »

LE MARQUIS.

De qui?

LE COMTE.

De moi.
« Hâtez-vous ; vous vous retirerez le plutôt pos- « sible, pour n'être pas apperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystere?
N'être pas apperçu chez toi?

LE COMTE.

Je sais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous; c'est pour d'Erbon:
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh! oh!

LE COMTE, *à part.*

(*haut.*)

Quel supplice! Mais, non.

(*au Marquis.*) (*à la Comtesse.*)

Croyez... Défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

De grace, dissipez un si cruel soupçon;
On vous croiroit; partout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *au Marquis.*

Ainsi qu'à moi, la Comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait autant; et je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser, vous devez la défendre.
On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagerée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE.

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au Marquis, bien tendrement.*

Oui, monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire,
Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien;
Et de ce cruel entretien
N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCENE XVII.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, MADEMOISELLE D'ORSON.

LE MARQUIS.

Monsieur le Chevalier, de grace;
C'est à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, si vous pouvez,
Une énigme qui m'embarrasse.
J'écoutois tout-à-l'heure ici, sans être vu,
Le Comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle;
Tout seul il la traitoit en épouse infidelle;
Et moi présent, il vante sa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre;

Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,

J'accuse la Comtesse, et je vais la défendre.

(*à part.*)

Voici l'instant de ne rien ménager.

(*haut.*)

La lettre est pour d'Erbon; on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystere.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je! qu'ai-je fait? Eh quoi!
Quand je forme contre elle un soupçon téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh! oui; je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)

Frappons les derniers coups. Ce billet si pressant
T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable;

(*lui donnant une lettre.*)
Connois encor celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *avec transport, mais d'une voix étouffée.*
Sophie! un rendez-vous! et pour toi!
(*Le Comte demeure comme accablé.*)

LE MARQUIS.
Justement.
J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*
Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.
Ah! ah! libertin, effronté!
Ah! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité?

LE CHEVALIER.
Pardonnez; le remords le presse.

LE MARQUIS.
M'avoir par un beau masque abusé si long-tems!
Me voir sa dupe à soixante ans!
Me faire aller partout exalter sa sagesse!

LE CHEVALIER, *au Marquis.*
Ah! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à mademoiselle d'Orson.*
Voilà d'Elcour, ma sœur;
Voulez-vous l'épouser?

MADEMOISELLE D'ORSON.
Quand vous voudrez, mon frere.

LE COMTE, *au Chevalier, en lui prenant la main.*
C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.

(*à la Comtesse.*)
Je dois être pour vous un objet de colere;
Mais le remords vous venge et punit mon forfait.
Quel cœur j'osai trahir! ciel! et pour quel objet!
Pour chasser de mon ame un odieux caprice,
D'Elcour démasque un cœur faux sous d'heureux dehors;
Le vôtre généreux, tendre, sans artifice,
A bien plus fait que ses efforts;
Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
Mon cœur est moins changé par la haine du vice,
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous sentez capable...

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner! hélas!
Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux! vous daignez oublier
Une trop coupable foiblesse!
Je dois m'en souvenir long-tems pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
Qui donc me répondra, d'Orson,
Que je puis...

LA COMTESSE, *avec un sourire touchant.*

Moi. Je suis sa caution.

LE MARQUIS.

Allons, je la reçois, ma niece.
(*au Comte.*)
Je te fais gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi! chaque jour votre main bienfaisante?...

LE MARQUIS, *montrant mademoiselle d'Orson.*

Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, et vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non, c'est bien moins que je ne veux:
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux;
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle!...

LE COMTE.

O ciel! quand vous comblez nos vœux!...

LE MARQUIS.

Mais dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice?
Ta jalousie étoit donc un détour,

Une feinte, un...

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh! quant à ce mal-là, monsieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Eh bien! si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

FIN DU JALOUX SANS AMOUR.

EXAMEN

DU JALOUX SANS AMOUR.

Cette comédie, qui fut jouée peu d'années avant la révolution, nous offre une occasion naturelle de présenter quelques réflexions sur les mœurs qui régnoient à cette époque : ceux qui croient que la morale publique n'a pas une grande influence sur le sort des états, auront peine à séparer les désordres politiques qui nous ont tous entraînés, des désordres qui avoient entièrement anéanti l'esprit de famille.

Il est remarquable que la piece de M. Imbert roule presque entièrement sur une fille entretenue : la Comtesse est obligée de s'occuper de cette courtisane, le Comte en est amoureux, le Chevalier veut l'acheter pour détromper son ami, le Marquis plaisante son neveu des bruits qui courent sur lui à cet égard, et c'est devant une épouse, une femme titrée, qu'il se permet de pareilles plaisanteries ; c'est dans l'intérieur d'un ménage qu'on parle continuellement de ces femmes qui vendent le plaisir et la trahison, et qui affichent l'infamie avec l'éclat le plus scandaleux. Rien ne prouve davantage la corruption des mœurs ; mais M. Imbert n'a rien exagéré : nous disons plus, il n'a pas cru que sa comédie seroit particulièrement remarquable par cette observation. Le public n'y a fait

aucune attention non plus, tant étoit bien établie l'importance que les courtisanes avoient à cette époque : elles régnoient dans Paris, et donnoient pour ainsi dire le ton à l'Europe.

La postérité aura peine à le croire, mais il est certain que la mode, plus encore que le libertinage, engageoit un homme marié à afficher ses profusions pour une fille déja célebre, ou qu'il prétendoit mettre en réputation : on la regardoit comme un luxe dont on tiroit vanité. Plusieurs de ces courtisanes prirent le nom de leurs amans, et le conserverent même en tombant dans la misere ; de sorte qu'on vit prostituer à la canaille les noms les plus glorieux de notre histoire. Les princes céderent à la contagion, et en y cédant ils l'augmenterent. Connoître à qui telle courtisane appartenoit, combien elle faisoit de dupes, les scenes qui se passoient chez elle, ses querelles avec ses camarades, les traits de son insolence, ses bons mots, ses fautes, et ses succès; adopter les modes qu'elle inventoit, courir chez les ouvriers qu'elle employoit, établir enfin avec des créatures effrontées une rivalité de coquetterie, telle fut l'occupation des femmes de la plus haute société : il étoit difficile du moins qu'elles ne cédassent point au desir de connoître des courtisanes auxquelles leurs époux, leurs fils, leurs gendres, leurs parens, consacroient une grande partie de leur tems et presque toute leur fortune. Si le respect que l'on doit au malheur ne nous interdisoit pas toute citation directe, nous dirions, et on ne l'apprendroit pas sans étonnement, jusqu'à quel rang

s'étoit étendue la curiosité de connoître ces détails scandaleux : mais il suffit de parcourir les mémoires du tems et les correspondances secretes pour ne point ignorer que les plus illustres étrangers, après avoir encensé à Paris les idoles à la mode, ne trouvoient pas contre leur dignité qu'on fît entrer l'histoire des courtisanes dans les nouvelles dont on les entretenoit. Cette dégradation fut appuyée systématiquement par de grands philosophes ; et des livres qui exciterent l'admiration de l'Europe établirent les avantages commerciaux qui résultent de la dépravation générale. Telles étoient nos mœurs pendant le déclin de la monarchie ; elles ont été plus mauvaises encore pendant la *révolution*, car les lois s'amuserent alors à tenter l'inconstance naturelle du cœur humain ; et, pour tout dire en peu de mots, si avant nos troubles politiques on étoit assez fou pour s'attacher à des femmes mercenaires, du moins on ne les épousoit pas. Mais il est tems de revenir à la comédie de M. Imbert : il nous a suffi d'expliquer pour la postérité comment cet auteur n'a causé aucune surprise au public en jetant les intérêts d'une courtisane à travers des scenes de famille.

On chercheroit en vain dans cette piece les grandes vues morales, le naturel de pensée, et la vérité comique qui distinguent nos chefs-d'œuvre. Tout est petit et mesquin ; les caracteres ne sont qu'esquissés, et le dialogue ne roule que sur ces délicatesses de société qui ne peuvent avoir aucun effet au théâtre. Nous avons dit que M. Imbert avoit un talent plus vrai

que celui de Dorat ; sa comédie ne présente pas cette afféterie d'expression, et ce vague d'idée que l'on reproche à l'auteur de la Feinte par amour : mais on voit avec peine que le poëte n'a travaillé que pour certains acteurs, qu'il n'a voulu plaire qu'à certaine société, et qu'il a sacrifié à quelques ornemens recherchés les beautés réelles que son sujet pouvoit lui présenter.

La contexture de la piece en doit être regardée comme la partie la plus estimable. L'auteur a puisé ses combinaisons dans deux comédies restées au théâtre, et il a su tirer de ce fonds épuisé en apparence des situations neuves et dramatiques. Le Jaloux désabusé, de Campistron, que l'on regarde avec raison comme une de nos meilleures comédies du troisieme ordre, présente un mari qui rougit d'aimer sa femme, et qui fait de vains efforts pour cacher sa jalousie ; dans le Préjugé à la mode, on voit un grand seigneur qui croiroit se donner un ridicule s'il rendoit des soins à sa femme, qui a une maîtresse par vanité, et qui est entraîné presque malgré lui à rentrer dans les liens de celle dont il a souvent trahi l'amour.

M. Imbert suivit plutôt la marche de La Chaussée que celle de Campistron ; le goût de son siecle, dirigé vers un comique froid et sérieux sous prétexte d'être noble, le porta à imiter celui de ses modeles qui s'en rapprochoit le plus. Les personnages du Jaloux sans amour sont presque les mêmes que ceux du Préjugé à la mode ; mais M. Imbert imagina deux ressorts qui donnerent à son ouvrage une physionomie nouvelle :

le mari jaloux n'a pour sa femme que de l'estime; très délicat sur le point d'honneur, il la surveille avec soin, et les moindres apparences lui inspirent les soupçons les plus violens : l'absurdité de ses inquiétudes, la contrainte qu'il s'impose pour les cacher, donnent lieu à des situations comiques. Ce qui redouble l'effet de ces situations, c'est qu'il a une maîtresse dont il est amoureux, et par conséquent jaloux. Ces deux jalousies, l'une excitée par la vanité, l'autre par l'amour, se combattent sans cesse, mettent le personnage dans de grandes perplexités, et jettent de l'action et du mouvement dans la piece. On doit attribuer à cette combinaison neuve et théâtrale le succès qu'a obtenu le Jaloux sans amour.

Les caracteres, ainsi que nous l'avons observé, ne sont qu'esquissés. Le Comte a une réserve et une prétention au bon ton qui nuisent au développement de ses passions; la Comtesse est une héroïne de roman; elle souffre avec une patience rare les injustices d'un époux qu'elle aime, elle ne leur oppose qu'une résignation peu naturelle, et sa douceur a quelque chose d'affecté qui ne convient pas au théâtre. Le Chevalier n'a pas le jargon du Marquis de la Coquette corrigée, et du Fat de la Feinte par amour; mais son amabilité est trop recherchée, ses entretiens avec la Comtesse et mademoiselle d'Orson sont plutôt consacrés à faire paroître son esprit qu'à développer son caractere, et concourir à la marche de l'action. Le Marquis de Rinville pouvoit être comique: la franchise d'un vieux seigneur de château, opposée

aux raffinemens du Comte et du Chevalier, devoit produire des contrastes piquans: pour décider si ce caractere est bien tracé, il suffit de se rappeler la maniere dont le poëte l'annonce:

Du fond de son château le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile;
Sur un mot quelquefois le Marquis brusquement
De l'extrême douceur passe à l'emportement:
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend:
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime;
Il met à les servir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,
Même d'esprit.

Au premier coup-d'œil on voit que ce portrait n'offre que des nuances légeres: sont-elles bien d'accord entre elles? c'est ce qu'il reste à examiner. Il ne falloit pas dire que le Marquis est *doux* et *facile*, lorsqu'on ajoute aussitôt qu'il est brusque et emporté; il ne sauroit être *aimable*, s'il veut qu'on l'*admire* toutes les fois qu'il *parle*. Tel qu'on le représente, le Marquis n'est qu'une espece de fou, *allant*, *venant*, ne cédant qu'à ses caprices: pourquoi le poëte dit-il en même tems qu'il est plein de *raison*, même d'*esprit?* ces couleurs disparates ne laissent aucune idée juste du

personnage; elles n'ont servi qu'à fournir au poëte quelques vers à prétention.

Le rôle de mademoiselle d'Orson est le meilleur de la piece. Il est très naturel qu'une demoiselle sortant du couvent ne voie dans le mariage qu'un moyen d'amusement, et n'exige dans son époux que de la gaieté. La naïveté de cette jeune personne déconcerte le Chevalier, quoiqu'il se flatte de bien connoître les femmes, et donne lieu à des scenes agréables. Les rôles de Frontin et de Lisette sont une imitation de Sosie et de Cléanthis; l'intention qu'a eue l'auteur d'en faire des valets de bonne compagnie nuit à la gaieté qu'ils auroient pu déployer.

Cette piece, malgré ses défauts, restera au théâtre tant qu'elle sera jouée avec l'ensemble qui lui a valu son premier succès. Elle devra cet avantage sur les autres pieces du même genre aux deux combinaisons dont nous avons parlé, combinaisons dont l'effet est toujours sûr, et qui font excuser la nullité des principaux caracteres, la froideur du style, et la langueur de l'action.

FIN DE L'EXAMEN DU JALOUX SANS AMOUR.

LE
PHILINTE DE MOLIERE,
OU
LA SUITE DU MISANTHROPE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE FABRE D'ÉGLANTINE,

Représentée pour la premiere fois
le 22 février 1790.

. . . Miseris succurrere disco.
VIRG., Aeneid., l. 1.

NOTICE

SUR FABRE D'ÉGLANTINE.

FABRE naquit en 1755: il se donna le surnom d'Églantine d'un prix qu'il remporta aux jeux floraux de Toulouse, prix qui se payoit en une églantine d'argent. Nous ignorons en quelle partie de la France il est né et à quelle famille il appartenoit. Il est permis de présumer que son éducation fut négligée, ou bien il faut convenir qu'il répondit mal aux soins donnés à sa jeunesse, puisqu'avec des dispositions naturelles il resta presque toujours au-dessous du médiocre. Nous ne connoissons de sa vie que ce qui est public, et c'est une tâche bien pénible que d'être obligé de le répéter. Il fut comédien en province, comédien détestable, à ce qu'on assure; aussi renonça-t-il promptement à paroître sur le théâtre.

Nous l'avons entendu parler; il avoit l'organe sonore, la prononciation libre: sa taille étoit bien proportionnée, et sa figure devoit être pas-

sable sur la scene; on ne peut lui refuser l'intelligence nécessaire pour jouer la comédie, puisqu'il étoit auteur dramatique : avec cela comment n'est-on qu'un mauvais comédien? Il est rare qu'une femme destinée à monter sur le théâtre ait reçu une éducation soignée, et cependant le talent des actrices l'emporte presque toujours sur celui des acteurs; sans connoître les regles du poëme dramatique, elles débitent des chefs-d'œuvre dont elles font très bien sentir le mérite; sans avoir jamais étudié les regles de la versification, elles parviennent facilement à en connoître toutes les finesses. Ne doit-on pas conclure de ces observations qu'un art dans lequel les femmes surpassent les hommes, dans lequel on obtient de grands succès avec un esprit médiocre et sans avoir reçu d'instruction, tandis qu'avec les qualités contraires on peut en l'exerçant devenir la risée du public; ne doit-on pas conclure, disons-nous, qu'un pareil art ne sauroit jamais être mis sur la même ligne que ceux qui illustrent les nations? Du tems de Moliere on l'appeloit tout bonnement un métier : de nos

jours, l'engouement a été si loin qu'on a fait entrer les comédiens comme sociétaires dans l'unique corps littéraire que la révolution avoit composé des débris de tous les autres: heureusement cette manie ridicule est passée de mode; et l'on peut espérer de nouveaux talens dans tous les genres depuis qu'on n'accorde plus à chacun que la portion d'estime qu'il mérite.

Fabre d'Églantine, en renonçant au métier d'acteur, chercha toutes ses ressources dans son esprit; aussi fut-il long-tems maltraité par la fortune: il fallut que la France fût bouleversée de fond en comble pour qu'il devînt quelque chose, et qu'il jouît d'une existence assurée. Il fut nommé membre de la Convention par la ville de Paris, avec Danton, Marat, Robespierre, et plusieurs autres personnages de ce genre, qui ne se diviserent jamais dans la maniere de voter sur les questions qui intéressoient la justice, l'humanité, la morale, la France, et l'Europe entiere. Au reste nous devons rappeler, pour l'honneur de la ville de Paris, que le choix de ses députés fut fait après les massacres de septembre, et dans

un moment où les hommes estimables fuyoient la proscription, ou cachoient dans l'intérieur de leurs maisons une douleur dont le plus léger témoignage public eût été un arrêt de mort. Fabre d'Églantine, las de participer à des crimes sans trouver de jouissances personnelles, exécuta le projet le plus extravagant qu'on pût concevoir à cette époque : au milieu des proscriptions, des spoliations, de la barbarie dans tous les genres, il voulut rassembler autour de lui ce que le luxe offre de plus voluptueux. Ce luxe n'entraînoit peut-être pas des dépenses bien considérables ; mais il choqua les membres de la Convention qui se plaisoient à imiter les goûts, les manieres de la populace, et qui montroient pour les richesses un mépris qui n'étoit pas bien sincere, ainsi que plusieurs l'ont prouvé aussitôt qu'ils ont pu étaler sans crainte les produits de leur influence. Que le luxe de Fabre d'Eglantine fût dispendieux ou non, il servit de texte pour l'accuser de corruption ; on prétendit qu'il étoit payé par les nations ennemies ; on assura ensuite que tous ses discours sur les finances, et parti-

culièrement sur la compagnie des Indes, avoient pour but un agiotage dont il faisoit son profit; il fut envoyé par ses camarades au tribunal révolutionnaire, qui le condamna comme il condamna ensuite ceux qui l'avoient institué, et comme les prétendus juges qui le composoient se condamnerent bientôt après entre eux. Ainsi des crimes que peut avoir commis Fabre d'Eglantine le moins prouvé est celui qui causa sa mort.

Ceux qui ignorent tout ce qu'il y a de faux dans la philosophie du dix-huitieme siecle trouveront singulier que cet homme, partisan idolâtre de J.-J. Rousseau, ait manqué de la sensibilité tant prônée par ce sophiste, au point de pouvoir se livrer aux arts, à toute la mollesse du luxe, pendant que la France nageoit dans le sang. En effet les malheureux que l'ignorance et la fievre de l'indépendance entraînoient dans les excès les plus inouis avoient une excuse dans leur délire même; et capables de fanatisme, ils n'en étoient que plus souples aux volontés de celui qu'ils regardoient comme leur chef; mais un homme qui pouvoit être démagogue à la tribune, bel

esprit à son bureau, sybarite dans son boudoir, un homme qui calculoit au jour le jour ce qu'il pouvoit tirer de jouissances personnelles des désastres publics, un pareil homme annonçoit trop de sang-froid pour ne point paroître dangereux à Robespierre. Ce fut là, nous n'en doutons point, la véritable cause de la perte de Fabre d'Eglantine, et de plusieurs autres révolutionnaires qui n'étoient pas assez constamment fous pour que leur maître pût fermer les yeux sur leurs inconséquences.

Nous avons dit que Fabre étoit un des plus grands partisans de J.-J. Rousseau; et nous ne voulons pas qu'on l'oublie, afin qu'on sache une fois avec preuves à quels excès peut entraîner la doctrine d'un écrivain qui a exalté l'orgueil, attaqué toutes les institutions sociales, et prêché l'indépendance des sauvages à des peuples livrés aux excès de la civilisation. Fabre d'Eglantine se croyoit de bonne foi un homme extraordinaire. Et quel est celui auquel la nature a donné une ame irascible, quelques talens, et qui, se voyant relégué dans les dernieres classes de la société,

ne soit pas disposé à crier à l'injustice? Combien cette disposition doit augmenter quand l'orgueilleux qui gémit voit une nation entiere exalter la mémoire d'un étranger qui lui-même a longtems été le rebut de la société, et qui, en demandant des statues à l'Europe, avoue qu'il ne connoît pas de plus honnête homme que lui! Il est si facile d'être honnête homme comme J.-J. Rousseau qui changea deux fois de religion, fut fils ingrat, mauvais pere, domestique infidele, précepteur ridicule; qui mit tous ses torts en amitié sur ceux qu'il vouloit abandonner; qui n'exerça jamais aucune fonction, ne remplit jamais aucune place! Toujours dans l'obscurité, il put n'avoir d'autre juge que lui, et se faire de cette obscurité même un droit pour hasarder les aveux les plus humilians, et s'élever au-dessus de tous les hommes. Quelle école pour Fabre d'Eglantine et tant d'autres! se comparant à ceux que la fortune et la naissance avoient accablés de dons, ils pouvoient se demander pourquoi, *avec une ame brûlante, l'amour de réformer l'humanité, et des talens,* ils gémissoient dans

l'oubli et dans la misere. Combien de jeunes gens, avec cette espece d'éducation prodiguée aujourd'hui, las de leur sort, incapables de cette persévérance qui décide les succès, se livrant à leurs passions sans croire manquer à la morale, esperent aussi que l'Europe leur devra un jour des statues, et ne sont pourtant pas aussi ridicules que le siecle et les grands du siecle qui ont tout fait pour exciter de pareilles prétentions!

Fabre d'Eglantine adopta les opinions de J.-J. Rousseau, parceque la situation de ce philosophe avoit eu long-tems beaucoup de rapports avec les humiliations qu'il éprouvoit: il en faut moins souvent pour entraîner notre jugement et décider de nos affections. Il prit, dans la lettre du citoyen de Geneve sur les spectacles, l'idée du Philinte de Moliere, et dans Emile l'idée des Précepteurs. M. de La Harpe, et un autre grand critique que nous nommerions si nous ne nous étions pas interdit de parler des auteurs vivans, ont assuré que, dans sa comédie des Précepteurs, Fabre d'Eglantine avoit prouvé qu'il n'entendoit pas la doctrine de J.-J. Rousseau : ce seroit une grande preuve en faveur de son bon sens s'il n'avoit pas cru

l'entendre. En dégageant les sophismes du style harmonieux qui les déguise, on trouvera que l'auteur d'Emile n'a rien dit sur l'éducation que de très connu dans ce qui est possible, rien que de très incompréhensible dans ce qui n'étoit pas en usage avant son livre. Mais enfin si Fabre d'Eglantine, qui certainement n'étoit pas un homme sans esprit, s'est trompé sur les intentions de J.-J. Rousseau instituteur, qui ne se trompera? Le reproche adressé à l'auteur des Précepteurs ne doit-il pas faire trembler pour le sort d'une nation où les sots de toutes les especes et de tous les sexes ont pris pour guide de l'éducation de leurs enfans un ouvrage qu'un homme de lettres n'a pas compris, quoiqu'il fût idolâtre de l'auteur? Il n'y a véritablement dans Emile qu'une critique très adroite de l'éducation efféminée que recevoient les fils de grands seigneurs dans la maison paternelle, et la prétention d'obtenir par une éducation privée, et à des conditions impossibles à remplir, des résultats toujours assurés dans l'éducation publique, lorsqu'un pere est assez éclairé pour bien choisir ceux à qui il remet ses enfans.

Quoique les travaux littéraires de Fabre d'Eglantine soient en grande partie oubliés aujourd'hui, nous les passerons en revue pour nous conformer aux regles que nous nous sommes prescrites dans les autres notices. M. de La Harpe a si sérieusement attaqué les pieces de cet auteur qui ont eu un succès usurpé, que nous ne pourrions rien dire de plus, et notre intention n'est pas d'en dire autant. On reproche souvent à M. de La Harpe d'avoir consacré tant de place à l'analyse et à la critique de mauvais ouvrages; mais, ainsi que nous l'avons remarqué dans la notice placée devant Warwick, M. de La Harpe combattoit contre une réputation prônée par un parti puissant, et c'est parceque ses articles ont produit leur effet qu'on les regarde maintenant comme inutiles. Nous n'aurions pas la même excuse à objecter en notre faveur; aussi serons-nous brefs.

Fabre débuta dans la carriere dramatique par une comédie intitulée les Gens de Lettres, ou le Bureau d'Esprit, dans laquelle il attaquoit tous les auteurs de son tems; c'étoit annoncer de grandes dispositions à imiter J.-J. Rousseau qui ne crioit

jamais plus fort contre les philosophes que lorsqu'il entroit en rivalité avec eux. Il donna une tragédie d'Augusta qui eut jusqu'à deux représentations. Le sujet rouloit sur l'amour d'une Vestale aimée d'un Grec, éleve de Socrate : le jeune homme pénétroit dans le temple pendant la nuit. Les amans sont si volontiers occupés d'eux-mêmes qu'ils oublient tout ce qui les entoure; le feu sacré s'éteignoit, et la Vestale et le Grec faisoient de vains efforts pour le rallumer. Il est facile de deviner le dénouement d'une pareille tragédie, et tout ce qu'elle fournissoit de déclamations contre les vœux monastiques. On ne s'est jamais avisé de demander aux philosophes si, une fois qu'on a prononcé un serment, il suffit d'en avoir du regret pour être autorisé à le violer. Si telle est leur morale, ainsi qu'il est permis de le croire d'après leurs ouvrages et l'expérience de la révolution, il faudroit poser en principe que les hommes ne doivent jamais promettre qu'avec une restriction mentale : les mêmes raisons données pour rompre des vœux religieux peuvent servir pour rompre tel engagement que ce soit; car il

n'y a qu'une morale, et personne n'est juge des obligations qu'impose la société. Rome pouvoit avoir tort d'attacher une grande importance à la conservation du feu sacré ; mais celle qui étoit chargée de l'entretenir avoit-elle le droit de condamner les siecles et son pays parce qu'elle étoit devenue coupable ? Cette manie de soumettre les usages de l'antiquité à notre raison, et de prêter à des Grecs et à des Romains les argumens d'un philosophe françois, est une des marques les plus positives de la décadence de notre littérature pendant le dix-huitieme siecle.

Une comédie en cinq actes, intitulée le Présomptueux, ne put soutenir la concurrence avec les Châteaux en Espagne, de M. Colin d'Harleville : c'étoit absolument le même sujet. Fabre prit en aversion un auteur qui réussissoit mieux que lui, et il l'attaqua par tous les moyens possibles : M. Collin d'Harleville, qui joint beaucoup de douceur à beaucoup de talent, eut le bon esprit de ne point accepter une rivalité personnelle dans laquelle il y avoit bien des risques à courir, et nul honneur à espérer.

Les nouveaux législateurs de la république des lettres avoient cent fois prédit que l'art dramatique gagneroit par la multiplicité des spectacles, et les théâtres s'étoient multipliés; car il n'y a pas une seule idée mise en crédit par des esprits faux qui n'ait été réalisée avant ou depuis la révolution : il n'y a que leurs prédictions qui ne se soient jamais accomplies. Fabre d'Eglantine fit jouer dans un spectacle de nouvelle création l'Amour et l'Intérêt, comédie en trois actes : l'idée n'étoit pas neuve, puisque la plupart de nos comédies offrent un combat continuel entre cette premiere passion des jeunes gens et cette derniere passion des vieillards ; Moliere a même rendu son Avare amoureux, contraste qui produit des situations si gaies. La piece de Fabre eut un petit succès sur un théâtre subalterne; mais elle est triste, sans mouvement, et d'un style qui lui interdit tout espoir de paroître sur la scene françoise.

Au commencement de la révolution il fit jouer au théâtre appelé italien, mais consacré à l'opéra-comique et à des comédies françoises, une piece

de circonstances, ayant pour titre le Convalescent de qualité; elle eut beaucoup de succès, et l'on ne doit pas en être étonné. Sous le nom d'Epiménide, qui passe pour avoir dormi bien des années, on représente volontiers l'étonnement qu'éprouveroient les morts s'ils revenoient après un demi-siecle chercher leur place dans un monde dont ils ne reconnoîtroient plus l'esprit, le goût, les lois, et les mœurs. Fabre d'Eglantine fit un tour de force bien plus grand ; et il faut avouer qu'il étoit bien secondé par les évènemens : il suppose un homme de qualité malade, et que par ordre du médecin on tient six semaines dans l'ignorance de tout ce qui se passe; lorsque cet homme entre en convalescence, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il veut, toutes les questions qu'il fait ne sont plus en rapport avec ce qui existoit quand il tomba malade. En six semaines ne pas se reconnoître dans son propre pays, dans sa maison, dans sa famille! et ce qu'il y a de singulier, c'est que l'auteur n'avoit rien exagéré. Les spectateurs rioient aux larmes. En effet y a-t-il rien au monde de plus risible qu'une nation philosophique qui se régénere aussi lestement? On trouve dans cette

piece quelques vers qui tiennent de la bonne comédie; et c'est la seule de l'auteur qui mérite cet éloge.

Enfin il donna au théâtre françois le Philinte de Moliere, premier ouvrage qui révéla le secret de ses forces, et fit regretter à tous les amis des lettres que l'auteur n'eût pas un style digne de recommander une si belle conception à la postérité. Nous renvoyons le jugement sur cette comédie à l'examen qui doit la suivre.

L'Intrigue épistolaire, comédie en cinq actes, du même auteur, est encore en possession du théâtre : une jolie actrice qui trompe un vieillard ridicule, obtient volontiers grace pour l'absurdité des moyens qu'elle emploie; mais à la lecture de cette piece on sent combien les situations sont fausses et les ruses mal concertées. Le style ne rachete point ces défauts : le vague des intentions et des expressions est tel que M. de La Harpe a cru pouvoir affirmer que Fabre avoit voulu faire un véritable enthousiaste d'un peintre, dont le rôle ne réussit au théâtre que parcequ'il est joué en caricature.

Depuis la mort de l'auteur on a donné avec

un succès fou sa comédie des Précepteurs; il est vrai qu'à cette époque il n'y avoit aucun principe littéraire reconnu, et qu'on pouvoit d'autant plus facilement faire applaudir des conceptions bizarres, que les hommes en état d'éclairer le jugement du public étoient ou proscrits, ou peu disposés à lutter contre le parti actif et puissant qui soutenoit l'ouvrage. Pendant cinq actes tout roule sur une fausse opposition entre l'ancien systême d'éducation et les nouveaux principes mis en crédit, sans pouvoir jamais les établir. L'auteur auroit été bien embarrassé de trouver un enfant élevé comme celui qu'il couvre de ridicules; pour celui qu'il expose à l'admiration, il y a peu de vagabonds de treize à quatorze ans qui n'ait pu lui en fournir le modele: un pere qui auroit un fils pareil mourroit de désespoir; et cependant tous les peres alloient applaudir. A quoi tient cette inconséquence si ce n'est à l'habitude de lire de mauvais ouvrages sur l'éducation, à la grande magie du mot *nature* qui a tourné les têtes du dix-huitieme siecle, et particulièrement de la vieille bourgeoisie de Paris, qui veut de la nature aux spectacles,

dans l'éducation, dans les lois, dans le mariage, dans la religion, en un mot partout où la nature est le contraire du possible? On ne concevroit pas comment des citadins, qui périroient d'ennui s'ils étoient condamnés à passer une année à la campagne, ont pu se prendre d'une si grande passion pour la nature, si l'on oublioit que dans l'acception moderne ce mot signifie indépendance de tout frein, de toute morale, de toute institution sociale: mais enfin ceux qui l'entendent ainsi ne devroient pas vouloir l'appliquer à l'éducation, puisqu'il suffit de n'en donner aucune à ses enfans pour les voir grandir bien nourris des principes de l'indépendance et de ses résultats. Ceux qui ont cru pouvoir remplacer l'autorité par le raisonnement ne connoissent ni l'enfance, ni l'humanité.

Il est remarquable que Fabre d'Eglantine, auquel la nature avoit refusé le talent de la poésie, a écrit toutes ses comédies en vers: il a fait aussi des poëmes dont nous ne savons plus le titre, et des opéra-comiques pour des petits théâtres. Depuis sa mort on a imprimé un recueil de poé-

sies légeres, que nous ne citerons pas, et une correspondance amoureuse dont le fonds, les détails et l'objet étoient autant de sujets de scandale, puisqu'il n'étoit question de rien moins que de perdre de réputation une femme mariée que son état exposoit aux regards du public : au reste cette correspondance fit son effet, puisqu'on prétend qu'elle avança les jours de l'infortunée qui voyoit ses secrets livrés à l'impression. Les baisers âcres de la Nouvelle Héloïse ne sont rien en comparaison des baisers détaillés dans ces lettres ; il y a de quoi soulever le cœur. Au reste, si l'auteur avoit eu le tems de rédiger ses Confessions, il est probable que tout cela se seroit arrangé sous sa plume de maniere à obtenir, sinon une statue, du moins une place auprès des grands écrivains philosophes : malheureusement pour lui il périt sur l'échafaud au mois d'avril 1794 ; et l'on sait qu'à cette époque la mort arrivoit si rapidement qu'elle ne laissoit le tems ni de rédiger ni de faire des confessions.

De notre opinion sur Fabre d'Eglantine et ses ouvrages on peut conclure que ses torts comme

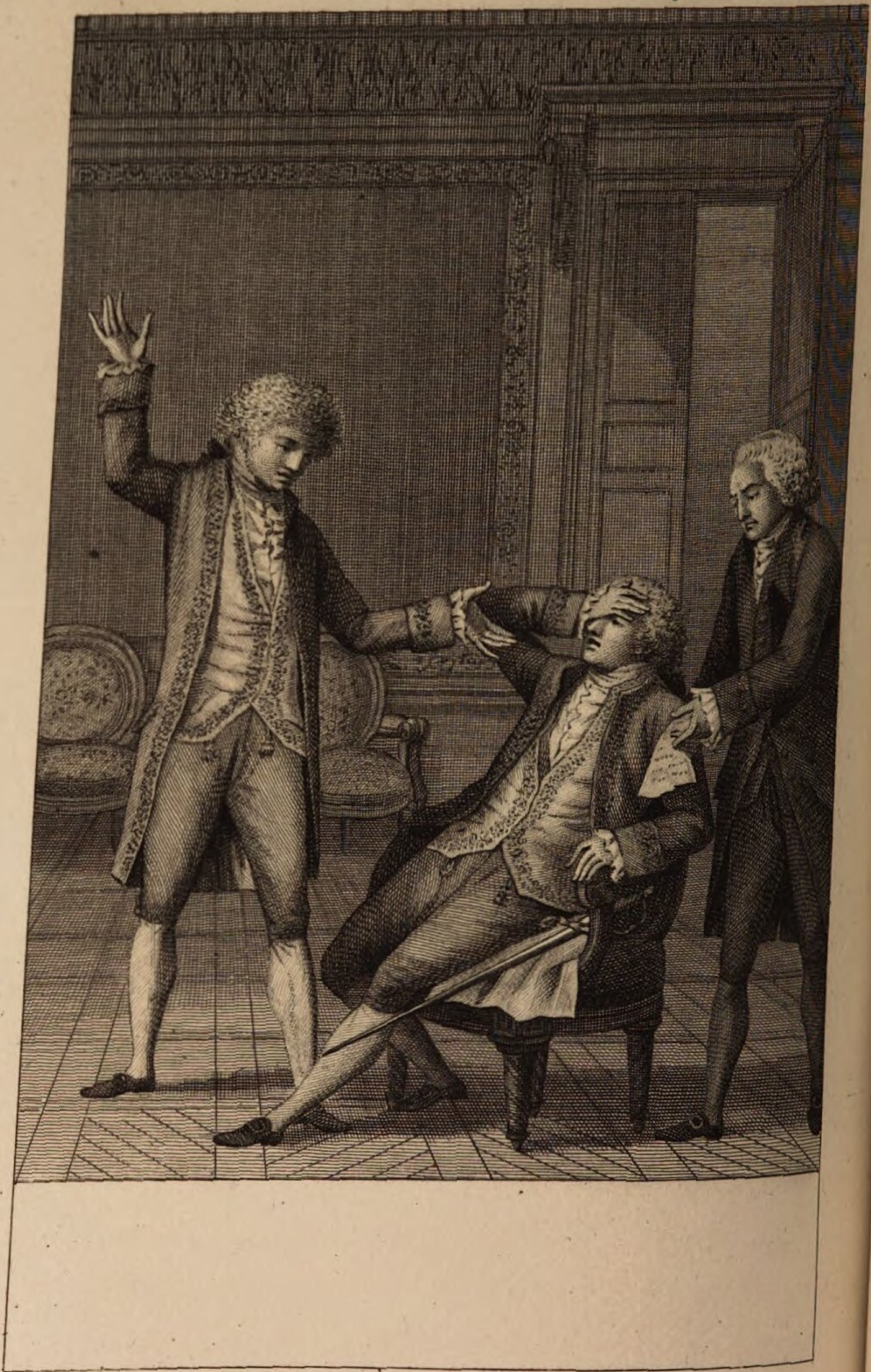
homme, et ses fautes comme auteur, ne doivent pas tellement lui être attribués que le siecle dans lequel il est né paroisse exempt de reproches; en effet cet écrivain n'a jamais inventé une idée fausse, il n'a fait qu'adopter les erreurs qu'il a vues en possession d'assurer la réputation et la fortune de ceux qui les professoient; ses actions furent une conséquence nécessaire des opinions qu'il avoit adoptées : il fut philosophe actif, et voilà tout.

ACTEURS.

PHILINTE, ami d'Alceste.
ALCESTE, ami de Philinte.
ÉLIANTE, femme de Philinte.
DUBOIS, valet-de-chambre d'Alceste.
UN AVOCAT.
UN PROCUREUR.
UN COMMISSAIRE de police.
UN HUISSIER.

UN GARDE DU COMMERCE. LAQUAIS. RECORS.	personnages muets.

La scene est à Paris, dans un hôtel garni, et se passe dans une piece commune aux appartemens de l'hôtel.



LE PHILINTE DE MOLIERE.

O céleste justice!
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice.

Acte III, scene VIII. Tome XV.

LE PHILINTE
DE MOLIERE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE, *avec humeur.*

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font.*
Eliante, on fait mal pour vouloir trop bien faire;
Un défaut peut servir, et ce qui nuit peut plaire.
Mais il vous faut, madame, un empire absolu:
Ce qu'une femme veut, ce qu'elle a résolu,

* Ces deux vers sont de Moliere, et c'est Philinte, dans le Misanthrope, qui les prononce.

Ne peut souffrir d'obstacle; et quand la circonstance
Lui fournit les moyens d'établir sa puissance,
Il ne faut pas douter de sa précaution
A dominer partout avec prétention.
Qu'importe le succès? L'erreur n'est jamais grande:
Tout va bien, après tout, pourvu qu'elle commande.

ÉLIANTE.

Pourquoi donc cette humeur? Philinte, y pensez-vous?
D'où vient cette colere? Et quand...

PHILINTE.

Moi, du courroux?
Non, madame; je sais que si je fus le maître
Dans ma maison, c'est vous, oui, vous, qui devez l'être
Maintenant.

ÉLIANTE.

Maintenant?

PHILINTE.

Votre tour est venu.
Au ministere enfin votre oncle parvenu,
A votre volonté donne un relief étrange,
Et sur ce grand crédit il faut que je m'arrange.

ÉLIANTE.

Oh! que cette querelle est bien d'un vrai mari!

PHILINTE.

Mais point. Je sens très bien tout ce qu'un favori,
Un oncle tout-puissant depuis quelques semaines
Doit donner à nous deux d'influence ou de peines.
Un peu d'ambition m'a gagné, je le sais.

Me voilà par vos soins comte de Valancés ;
Mais Philinte toujours d'humilité profonde :
Comte de Valancés pour briller dans le monde,
Mais Philinte céans, autant qu'il se pourra,
Pour n'y faire en un mot que ce qu'il vous plaira.

ÉLIANTE, *riant.*

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit ?

PHILINTE.

Oui.

ÉLIANTE.

Voyons : de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raison ?
Raison juste ou plausible.

PHILINTE.

Eh bien ! quelle maison,
Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite
Depuis six jours ?

ÉLIANTE.

C'est un hôtel garni.

PHILINTE.

Quel gîte !
Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'éclat,
Que tour-à-tour chez moi les plus grands de l'état
Vont venir à la file, il vous a plu de faire
De l'hôtel de Poitou ma demeure ordinaire.

ÉLIANTE.

Sur de nouveaux projets notre hôtel s'établit ;

Et quand du haut en bas on arrange, on bâtit,
Falloit-il, pour trois mois d'intervalle peut-être,
Se meubler autre part? Vous en êtes le maître:
Mais qui s'en chargera? sera-ce vous, ou moi?
Cette espece de soin veut de la bonne foi.
Qu'à quelque entrepreneur la charge en soit donnée,
Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE.

C'est fort bien dit, madame; et vous ne pourriez pas
M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras,
Si, comme j'ai déja commencé de le dire,
Vous n'aviez par avance usé de votre empire
Pour me faire chasser Robert mon intendant.

ÉLIANTE.

C'est un frippon.

PHILINTE.

Robert étoit adroit, prudent,
Actif, officieux.

ÉLIANTE.

C'est un frippon, vous dis-je;
Oui, monsieur, et croyez, lorsqu'un valet m'oblige
A le faire chasser sans nul ménagement,
Qu'il le mérite bien.

PHILINTE.

Madame, assurément
Je n'ai pas balancé: soit raison, soit caprice,
Ce Robert en un mot n'est plus à mon service.
Que voulez-vous de plus? Mais d'un vol controuvé

Je pense qu'on l'accuse, et rien n'est moins prouvé.

ÉLIANTE.

Et moi j'en suis certaine; et, sans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis nécessaire?
Sans zele pour les bons, foible pour les méchans,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchans.

PHILINTE.

Je suis comme il faut être; et tout me dit, me prouve...

SCENE II.

PHILINTE, ELIANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur, graces au ciel, à la fin je vous trouve.
J'ai cru...

PHILINTE.

C'est vous, Dubois! Que faites-vous ici?

DUBOIS.

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE.

Que veut dire ceci?
Comment...

ÉLIANTE.

N'êtes-vous plus au service d'Alceste?

DUBOIS.

J'y suis jusqu'à la mort; mais un tracas funeste...

ÉLIANTE.

Eprouve-t-il encor des revers aujourd'hui
Dans sa retraite?

DUBOIS.

Encor? Le diable est après lui.
Ils vont chanter victoire à présent, les infâmes;
Et s'il tombe un malheur c'est sur les bonnes ames.

PHILINTE.

Vous verrez qu'au milieu des rochers et des bois,
Sévere défenseur de la vertu, des lois,
Il se sera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat dont il n'avoit que faire.

DUBOIS.

Monsieur l'a deviné. C'est son cœur excellent...

PHILINTE.

Oh! voilà mon censeur austere et violent...

DUBOIS.

Tout ceci vient d'un champ, près d'une métairie,
Qui depuis fort long-tems est dans sa seigneurie:
Et pour le conserver... mon maître a tant de mal!...
Le champ n'est pas à lui... non vraiment... c'est égal;
Tout comme le sien propre il cherche à le défendre.
Les enragés, voyant qu'ils ne pouvoient le prendre,
L'ont voulu saisir, lui... Douze ou quinze sergens
Sont venus l'arrêter...

ÉLIANTE, *alarmée.*

Votre maître!...

DUBOIS.

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille;
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit pour aller loin dévorer son souci;
Et pour vous embrasser il passe par ici.

ÉLIANTE.

Et quand arrive-t-il?

DUBOIS.

Mais de la nuit derniere
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singuliere,
Vous y logez aussi. L'on m'a dit: Demandez...
Car vous avez deux noms à présent; attendez...
On vous nomme monsieur... monsieur... D'abord j'oublie
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse, fort jolie,
Qui me voyoit courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit...

ÉLIANTE.

Heureux destin!
Ton maître est dans l'hôtel?

DUBOIS.

Oui, vraiment.

PHILINTE.

Viens; je vole...

DUBOIS.

Attendez. N'allons pas ici faire une école:
Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups

Les affaires là-bas sont sens dessus dessous.
Il m'a bien dit: «Dubois, ne laisse entrer personne...
« Parceque...» Peste! il faut faire ce qu'on m'ordonne.
Attendez, s'il vous plaît, que j'aille un peu savoir...
Si vous... Oh! qu'il aura de plaisir à vous voir!
(*il sort.*)

SCENE III.

PHILINTE, ELIANTE.

PHILINTE.
Cet homme, je le vois, sera toujours le même.

ÉLIANTE.
Monsieur, plaignons Alceste.

PHILINTE.
Ou plutôt son systême.

ÉLIANTE.
Que nous devons bénir la fortune aujourd'hui
Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui!
Mon oncle avec succès, sur notre vive instance,
Emploiera son crédit, son zele, sa puissance,
Et sur-tout sa justice à servir notre ami.

PHILINTE.
Je promets de ne pas m'employer à demi
Pour finir une affaire assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée.
Mais encore, madame, il est prudent, je crois,

De connoître avant tout sa conduite, ses droits;
Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras auroit pu le conduire,
Qu'il seroit messéant et même dangereux
De s'avouer bien haut sottement généreux.
Mais je le vois.

SCENE IV.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE.

PHILINTE, *se jetant au cou d'Alceste.*
Alceste, embrassons-nous! Que j'aime
Ce souvenir touchant! qu'en un malheur extrême
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler!

ÉLIANTE.
Rassurez-vous, Alceste, et croyez qu'Eliante
Ne voit pas vos malheurs d'une ame indifférente.

ALCESTE, *serrant de droite et de gauche les mains de ses amis.*
« Je cherchois sur la terre un endroit écarté
« Où d'être homme d'honneur on eût la liberté »*:
Je ne le trouve point. Eh! quel endroit sauvage
Que le vice insolent ne parcoure et ravage!

* Ces deux vers sont de Moliere, et les derniers que prononce Alceste dans le Misanthrope.

Ainsi, de proche en proche, et de chaque cité
File au loin le poison de la perversité.
Dans la corruption le luxe prend racine;
Du luxe l'intérêt tire son origine;
De l'intérêt provient la dureté du cœur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur;
Il étouffe pitié, pudeur, lois, et justice.
D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siecle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée;
Tandis qu'une morale, en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant
Et des frippons adroits pour frapper l'innocent.

PHILINTE.

Croyez qu'il est encor des ames vertueuses
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE.

Est-il permis
Que parmi tant de gens, présens à ma mémoire,
Je n'en sache pas un que je voulusse croire
Assez franc et sincere, ici comme autre part,
Pour mériter de moi la faveur d'un regard?
Et que, dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux soyez les seuls que mon ame attendrie
Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois

Sans vous revoir au moins pour la derniere fois?

ÉLIANTE.

J'espere un meilleur sort. Vous changerez d'idée.
L'espérance en mon cœur en est juste et fondée.
Vous ne nous quittez pas?

ALCESTE.

Je ne vous quitte pas!
Je porterai si loin ma franchise et mes pas,
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asyle.
Morbleu! grace au destin qui de ces lieux m'exile,
Je veux voir une fois si ce vaste univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers,
Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE, *souriant.*

Allons... appaisez-vous. Vous n'êtes pas changé;
Et si je puis ici former un préjugé
Sur un dessein si prompt et sur votre colere,
Nous pourrons aisément arranger votre affaire.
On la diroit terrible à voir votre courroux;
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE.

C'est un amas d'horreurs dans l'effet, dans la cause.
Et vous déja, monsieur, qui me désespérez,
Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,
Voyez s'il fut jamais une action plus noire
Que le trait... Attendez; avant que cette histoire

Qui sera pour notre âge un éternel affront,
Vous fasse ici dresser les cheveux sur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre assez pressant et de grande importance.
Dubois!

SCENE V.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur.

ALCESTE.

Va-t'en chercher un avocat
Pour tenir mes papiers et mes biens en état.
Je ne veux plus du mien. Cours.

DUBOIS.

Monsieur!...

ALCESTE.

Va, te dis-je.

DUBOIS.

Où donc?

ALCESTE.

Où je te dis.

DUBOIS.

Je ne sais...

ALCESTE.

Quel vertige!
N'entends-tu pas?

DUBOIS.

J'entends.

ALCESTE.

Va donc.

DUBOIS.

En quel endroit?

ALCESTE.

Où tu voudras.

DUBOIS.

Monsieur; mais encor...

ALCESTE.

Mal-adroit,
Je te dis de m'aller chercher, et tout-à-l'heure,
Un avocat.

DUBOIS.

Fort bien...

ALCESTE.

Pars donc.

DUBOIS.

Mais sa demeure.

ALCESTE.

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours; ne t'informe pas
Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme;
Va: du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS.

Allons.

(il sort.)

SCENE VI.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE.

PHILINTE.

Y pensez-vous? Peut-on de bonne foi
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE.

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Comme si tous ceux que je pourrois choisir
Ne se prétendroient pas formés à mon desir?
Et que le plus frippon ne soit, par son adresse,
Réputé le héros de la délicatesse?

PHILINTE.

Mais il faudroit encor, pour livrer votre bien,
De votre préposé connoître d'abord...

ALCESTE.

Bien.
Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte;
Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte,
Même en sortant ici de l'usage commun;
Et c'est un coup du ciel s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE.

Cependant...

ALCESTE.

Vos discours sont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuse aventure?

PHILINTE.

Voyons donc.

ALCESTE.

Quand l'hymen vous unit tous les deux
J'allai m'ensevelir dans un désert affreux...
Affreux, pour le méchant; pour la vertu, superbe!
L'homme avoit en ces lieux pour trésor une gerbe;
Pour faste, la santé; le travail, pour plaisirs;
Et la paix de ses jours pour uniques desirs.
Grace au ciel! dans ce lieu sauvage et solitaire,
Parmi de bons vassaux je trouvois ma chimere;
Douce pitié, candeur, raison, franche gaieté,
L'ignorance des maux et l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu cette charmante vie!
En un jour la discorde et le luxe et l'envie,
Les desirs corrupteurs et l'avide intérêt,
Et les besoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent personnage,
Vinrent en s'y logeant troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion?
Le bonheur déserta... Je tais les brigandages
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.

Je veux dans le principe, effrayé de ces maux,
Maintenir à la fois la paix et mes vassaux;
Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,
Que j'oppose en courroux au front de l'oppresseur
Le front terrible et fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui de ce bien modique
Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre et mon village. Enfin
Il veut avoir ce champ. On ne veut pas le vendre;
Et voilà cent détours inventés pour le prendre:
Titres insidieux, procès, ruses, incidens,
Créanciers suscités, persécuteurs ardens,
Bruit, menaces, terreur et domestique guerre...
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre.
Et moi, lâche témoin de ce crime inoui,
Je l'aurois enduré! Je me suis réjoui
De braver les frippons et d'en avoir vengeance;
Et faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le foible, et le foible vainqueur
A conservé son bien. Alors, la rage au cœur,
Les traîtres ont tourné contre moi leurs machines;
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,
Tant controuvé de faits avec dextérité,
Que, je ne sais comment, je me vois décrété.

(*il montre un porte-feuille.*)

J'ai cent preuves ici de leur lâche conduite,

Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchans son approbation,
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ÉLIANTE.

Oui, sans doute elle est bonne, Alceste; je la loue:
Et des lois c'est en vain que le méchant se joue;
Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'état est ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre d'avance
Que vos vils ennemis...

ALCESTE.

Qui, moi? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnoissant:
Mais la seule vertu doit garder l'innocent;
Et j'aurois à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la justice.

PHILINTE.

Mais il peut arriver...

ALCESTE.

Tout ce que l'on voudra:
Des juges ou de moi voyons qui rougira.

PHILINTE.

Enfin...

ALCESTE.

Et devant eux j'accuserois en face
Quiconque en ma faveur iroit demander grace.

PHILINTE.

C'est tenir un discours dépourvu de raison.

Et si, par un effet de quelque trahison,
Des calomniateurs d'une voix clandestine
Ont suscité l'arrêt, comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A se laver du fait qui vous est imputé.
La faveur est utile alors, et j'ose croire...

ALCESTE.

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire,
Que ce jeu ténébreux et ces perfides soins
Par lesquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juste, et sans qu'il le soupçonne,
On peut à tout moment arrêter la personne?
A la perversité dès-lors tout est permis,
Et tout homme est coupable ayant des ennemis.
Ah! c'est trop écouter ces avis politiques:
La vérité répugne à ces lâches pratiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu!
Je fais tête à l'orage; et nous verrons un peu
Si l'on refusera de me faire justice.
Justice? c'est trop peu; je veux qu'on m'applaudisse.
Non que ma vanité s'abaisse à recevoir
De l'encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir;
Mais enfin, dans un siecle égoïste et barbare,
Où le crime est d'usage et la vertu si rare,
Je prétends qu'un arrêt en termes solennels
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE, *riant.*

La méthode, en effet, seroit toute nouvelle.

ALCESTE.

En seroit-elle donc et moins juste et moins belle?

PHILINTE.

Mais comment voulez-vous, obligé de partir?...

ALCESTE.

Mon bien reste; et, plutôt que de me démentir,
J'en emploierai la rente et le fonds, je vous jure,
À sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un avocat, et je vais l'en charger.
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connois beaucoup, j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis,
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis,
De souiller par vos soins la beauté de ma cause:
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,
Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits
Que ne peut protéger la foiblesse des lois.

SCENE VII.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Te voilà? tu viens seul?

DUBOIS.

Ah! monsieur, quel message!

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Si vous saviez...

ALCESTE.

Parle sans verbiage.

DUBOIS.

Je n'aurois jamais cru, puisqu'il faut achever,
Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE.

En vient-il un enfin?

DUBOIS.

Donnez-vous patience.

ALCESTE.

Morbleu!...

DUBOIS.

Je viens, monsieur...

ALCESTE.

Et d'où?

DUBOIS.

De l'audience.

ALCESTE.

Eh bien?

DUBOIS.

Vous m'avouerez qu'en un semblable cas
C'étoit un bon moyen d'avoir des avocats?

ALCESTE.

Finis, bavard.

DUBOIS.

J'arrive en une grande salle:
J'entre modestement, et sans bruit, sans scandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs, doucement
J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avoit un grand air, une attitude à peindre :
Il m'a bien écouté; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE.

Abrege, impertinent.

DUBOIS.

Là, sans faire le sot,
Ce que vous m'avez dit je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, monsieur?...

ALCESTE.

Parle.

DUBOIS.

Il s'est mis à rire ;
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire.
A tous ses compagnons d'un et d'autre côté
Il m'a conduit lui-même avec civilité ;
Et dans moins d'un instant, autour de moi sans peine,
Au lieu d'un avocat j'en avois la centaine.
A trente questions j'ai fort bien répondu ;
Et de rire toujours. Du reste tems perdu,
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE.

Comment, maraud!...

DUBOIS.

De grace,
Attendez un moment. Alors, d'une voix basse,
L'un des rieurs m'a dit: « Mon ami, voyez-vous
« Cet homme seul, là-bas, qui lit? c'est, entre nous,
« L'homme qui vous convient: abordez-le». J'y vole:
C'est un homme assez mal vêtu; mais la parole
Il la possede bien, si je peux en juger.
Bref, nous sommes d'accord; et pour vous obliger
Il va venir ici: j'ai dit votre demeure;
Et vous allez le voir, monsieur, dans un quart-d'heure.

SCENE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE.

PHILINTE.

Je vois, à son discours bien circonstancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE.

Qu'importe?

PHILINTE.

Un ignorant, et quelque pauvre here...

ALCESTE.

Que mon opinion de la vôtre differe!
Car il me plaît déja.

PHILINTE, *riant.*

Je n'en suis pas surpris.

ALCESTE.

Eh ! mon dieu, laissez donc vos sarcasmes, vos ris.
Rentrons. Je suis à vous, madame, à l'instant même.
(*Eliante sort.*)
Et vous, monsieur, malgré la répugnance extrême
Que pour un homme pauvre ici vous faites voir,
Sachez que, dans un tems si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'AVOCAT, DUBOIS.

DUBOIS.

Mon maître est sur mes pas; bientôt vous l'allez voir.
Mais, monsieur l'Avocat, voulez-vous vous asseoir?

L'AVOCAT.

Non; car je suis pressé. Retournez, je vous prie:
Comme dans ce moment le tems me contrarie,
Dites à votre maître, en grace, de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS.

Oui, je vais l'exciter
A venir...

(il va et revient.)

Voyez-vous, certain tracas l'assomme...
Mais vous serez content; car c'est un honnête homme.

(il sort.)

SCENE II.

L'AVOCAT.

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici j'ai rendez-vous ; j'y cours ;
Et si l'on me procure une prompte audience,
Mon frippon n'aura pas tout le succès qu'il pense.
Rien n'est tel qu'un frippon pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme ; et quelque grand effort
Que j'aie à son aspect pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême.
Sa lettre me le prouve : il est aisé de voir
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.
(*il lit la lettre d'une maniere lente, bien articulée et réfléchie.*)

« Après tout ce que je vous ai dit hier, monsieur « l'Avocat, je ne vois pas pourquoi vous n'avez « pas déja fait choix d'un procureur qui com- « prenne et hâte comme il faut notre affaire. « J'arriverai demain au soir (aujourd'hui) de Ver- « sailles à Paris. Si dans la journée vous n'avez « pourvu à cela, pour contraindre sans retard le « comte de Valancés au paiement de son billet, « et d'une maniere convenable à bien lier ce comte

« de Valancés, il faudra chercher d'autres moyens.
« Je suis votre serviteur. ROBERT. »

(*il ploie la lettre et la serre.*)

Ah! fourbe dangereux! Robert, monsieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un expert.
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me seconde.
On vient... Çà, pour remplir l'espoir où je me fonde,
Dépêchons...

SCENE III.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

ALCESTE.

Eh! Dubois!... sors, et fais qu'un moment
On me laisse tranquille en cet appartement.

(*Dubois sort.*)

SCENE IV.

ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Aux périls du hasard, monsieur, sans vous connoître,
Je vous fais appeler; et j'ai bien fait peut-être,
Car si tout votre aspect est un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe:
De telles questions sont toujours pour la forme;
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer
Que je verrai de vous ce qu'il faut augurer.

L'AVOCAT.

N'attendez pas non plus, monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise:
Dès le premier abord deux hommes ont le droit
De se juger entre eux sur ce que chacun croit;
C'est l'usage au surplus. Je sais ce que je pense;
Et je n'arrache pas, monsieur, la confiance.

ALCESTE.

Vous me plaisez ainsi. Venons au fait. Exprès...

L'AVOCAT.

Avant de me mêler, monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut sans délai ni remise
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise.

ALCESTE.

Dans ce jour, tout-à-l'heure, à l'instant.

L'AVOCAT.

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE.

Savez-vous en quel état je suis,
Monsieur? et pouvez-vous dans une telle affaire,

Sans trahir les devoirs de votre ministere,
Me refuser les soins que j'implore de vous?
C'est une iniquité.

L'AVOCAT.

Calmez votre courroux.
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle
J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zele;
Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprends je les remplis. Aussi
Quand l'esprit d'une affaire ou mon tems m'en éloignent,
Il n'est point de motif ni de lois qui m'enjoignent
De me charger sans choix de soins embarrassans
Pour négliger alors les plus intéressans.

ALCESTE.

L'affaire qui me touche est pressée, importante.
Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut être dangereuse.

L'AVOCAT.

Une même raison
Dans deux heures au plus m'appelle en ma maison.

ALCESTE.

Ah! monsieur, est-ce donc la chaleur noble et forte
Qui devroit animer les gens de votre sorte?

L'AVOCAT.

Mais, monsieur...

ALCESTE.

On devroit par une expresse loi
Défendre à l'avocat de disposer de soi.

L'AVOCAT.

Je suis flatté, vraiment, de cette préférence
Qui vous fait...

ALCESTE.

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'est en abuser.

L'AVOCAT.

De grace, différons.

ALCESTE.

Mais vous prendrez ma cause, ou, parbleu! nous verrons.

L'AVOCAT.

Monsieur, daignez m'entendre; et loin que ces murmures
Puissent dans mon esprit passer pour des injures,
Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux
Détermine à l'instant mon estime pour vous:
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui,
M'empêche à vos desirs de prêter mon appui.
(*avec chaleur.*)
Vous allez décider du zele qui me pousse,
Et si c'est justement que monsieur se courrouce
Quand je refuse un tems que je viens d'engager
Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE.

Voyons, monsieur... ce ton me frappe et m'intéresse.

L'AVOCAT.

Je tais dans mon récit, et par délicatesse,

Les noms des deux acteurs d'un obscur démêlé,
Où l'un est le voleur, et l'autre le volé;
Car j'ignore après tout quelle en sera la suite.
Un homme, à moi connu par sa lâche conduite,
Sans probité ni mœurs, un homme qu'autrefois
Je sauvai par pitié de la rigueur des lois,
Qui n'eut jamais de bien, ni de ressource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tête-à-tête
Qu'une somme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Est due à lui parlant. La signature est vraie,
J'en suis sûr; et voilà, monsieur, ce qui m'effraie.
La dette ne l'est pas; je vais vous le prouver.

ALCESTE.

O grand dieu!...

L'AVOCAT.

Cependant je ne sais où trouver
L'homme trop confiant qui signa ce faux titre,
Que je tiens en mes mains sans en être l'arbitre.

ALCESTE.

Mais vous savez le nom de ce monsieur?

L'AVOCAT.

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru partout d'abord:
On ne sait quel il est; deux jours n'ont pu suffire;
Et le frippon adroit refuse de m'instruire,
Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,

Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE.

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT.

Il se repent sans doute
De m'en avoir trop dit, et veut changer de route.

ALCESTE.

Le traître !

L'AVOCAT.

Ecoutez-moi, monsieur; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, et je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du frippon pour me mettre à l'épreuve :
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails, et... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme qui sans doute à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat, ou bien quelque quittance.

ALCESTE.

Vous me faites frémir. En cette circonstance
Que ne dénoncez-vous soudain au magistrat

La manœuvre et le cœur d'un pareil scélérat?

L'AVOCAT.

Eh! monsieur, en ceci ma certitude intime
Suffit-elle à la loi pour attester le crime?
Cette loi le protege; et je crains aujourd'hui
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.
Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il soutiendroit l'éclat de cette fourberie;
Et de ce mauvais pas, en procès converti,
L'opprimé ne pourroit tirer aucun parti.

ALCESTE.

Que ferez-vous, monsieur? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT.

Il me reste à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un semblable billet.
Le frippon est rusé; ma lenteur lui déplaît:
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire.
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut passer; et dans ce cas je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE.

Quelle est votre ressource?
Ne puis-je vous aider de mes soins, de ma bourse?
Car sur votre récit je me sens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous.

L'AVOCAT.

Monsieur... un homme en place... un ministre propice,

Qui, sans bruit, sans éclat, sans forme de justice,
Manderoit devant lui le faussaire impudent
Pour éclaircir le fait d'un ton sage et prudent,
A prévenir le coup réussiroit peut-être.
Je n'hésiterois pas en ce cas à paroître :
A mon aspect lui seul, le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante et se croyant perdu,
Se trouveroit sans voix, sans détours, sans défense;
Et l'aveu de son crime obtiendroit la clémence.

ALCESTE.

Fort bien imaginé! ... Je peux vous y servir.

L'AVOCAT.

Inconnu, sans crédit, je ne peux réussir
Dans ce projet sensé, mais dangereux peut-être
Si sans ménagement je me faisois connoître.
On m'en promet ce soir un moyen positif:
J'ai rendez-vous bientôt pour ce pressant motif;
Et voilà les raisons qui m'empêchent de prendre
Tous les soins que de moi vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, *vivement.*

Ne parlons plus de moi; c'est pour un autre jour.
Nous nous verrons. Je songe à votre heureux détour
Pour confondre un méchant... J'ai, je crois, votre affaire.

L'AVOCAT.

Vous, monsieur?

ALCESTE.

Grand crédit auprès du ministere.

L'AVOCAT.

Est-il possible? vous!

ALCESTE.

Non pas moi; mes amis.

L'AVOCAT.

Quelle rencontre!

ALCESTE.

Allez où vous avez promis,
Et revenez, monsieur, s'il se peut dans une heure.
Je ne sortirai pas, et pour vous je demeure.
Ecrivez votre adresse ici, pour achever;
Car les gens tels que vous sont rares à trouver.
Dubois!

SCENE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

ALCESTE, *à Dubois qui entre.*

Servez monsieur.

(à l'Avocat.)

Je vole à l'instant même
Vous chercher un appui dans votre stratagême.
Que vous me comblez d'aise en vos soins obligeans!
Ah! grace au ciel, il est encor d'honnêtes gens!

(il sort.)

SCENE VI.

L'AVOCAT, DUBOIS.

DUBOIS.

Que faut-il à monsieur?

L'AVOCAT.

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS.

Je comprends : vous allez barbouiller du grimoire;
Et nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre saoul, dieu merci!
Je comptois chaque jour sur un paquet énorme...
Et toujours on disoit: Monsieur, c'est pour la forme.

L'AVOCAT.

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS.

Ah! pardon.
(il va et revient.)
Croyez fort
Que je ne pense pas que vous ayiez grand tort.
Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre!
Vous attaquent, vraiment il faut bien leur répondre,
Rendre guerre pour guerre, et papier pour papier.
A qui la faute? à vous? non pas; c'est au métier.

L'AVOCAT.

Vous m'arrêtez ici, mon ami; donnez vîte.

DUBOIS.

Du papier? vous allez en avoir tout de suite.
(il va chercher du papier.)

L'AVOCAT, *à lui-même.*

A ce nouvel appui me serois-je attendu?
Que je me sais bon gré de m'être ici rendu!
Cet homme m'a fait voir une ame non commune.

DUBOIS, *revenant.*

Pardon, encore un coup, si je vous importune.
Je ne puis vous servir, monsieur, à votre gré:
Vous écrivez toujours sur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'AVOCAT.

Eh! non; en diligence
Donnez-m'en quel qu'il soit.

DUBOIS, *s'en allant.*

C'est une différence.

L'AVOCAT.

A cet air de candeur, je vois de ce côté
Pour aller à mon but plus de célérité.
Quel zele véhément!...

DUBOIS, *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

Voici sur cette table
Ce qu'il vous faut, monsieur.
(l'Avocat écrit, et Dubois un peu éloigné continue.)
Quel procès détestable!
Nous suivra-t-il partout?... Jugez donc, de courir
Trente postes au moins sans pouvoir en sortir!

J'aimerois mieux, je crois, faire une maladie :
On guérit, ou l'on meurt.

L'AVOCAT, *de sa table.*

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître.

DUBOIS.

Oui-dà... je ne sais point
Tous ses titres.

L'AVOCAT.

Son nom ; c'est assez de ce point.

DUBOIS.

Monsieur Jérôme Alceste.
(*l'Avocat écrit.*)

L'AVOCAT, *se levant.*

Il suffit. Sans remise,
Vous rendrez à monsieur mon adresse précise.

DUBOIS.

Il l'aura dans l'instant.
(*l'Avocat sort.*)

DUBOIS, *seul.*

Il faut la lui porter.

SCENE VII.

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS.

PHILINTE, *en entrant, à Alceste.*

Vous prenez donc plaisir à m'impatienter?

DUBOIS, *à Alceste.*

Monsieur?

ALCESTE.

Que me veux-tu?

DUBOIS, *donnant l'adresse.*

Voilà...

ALCESTE, *la prenant.*

Sors et me laisse.

(*Dubois sort.*)

SCENE VIII.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE.

J'en suis fâché pour vous; mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange et même ridicule
Jusques à cet excès de pousser le scrupule,
Et que vous regardiez comme un devoir formel
Ce zele impatient et plus que fraternel
Qui vous fait sans réserve, avec tant d'imprudence,
Offrir à tout venant votre prompte assistance?
Sur ce pied vous aurez de l'occupation;
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE.

Pas tant que je voudrois ; et quelque bien qu'on fasse,
C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place :
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main c'est se déshonorer.
Et c'est ici sur-tout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.
Mon avocat m'enflamme ! Et, bien que de mon cœur
Je fasse un jugement digne en tout de l'honneur,
Fort au-dessus de moi je tiens cet honnête homme,
D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit,
Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit,
Si le péril touchant de l'homme qu'on fripponne,
Tout étrangere enfin que nous soit sa personne,
Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci
Jusques à refuser le peu qu'il faut ici ?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte ?
Qu'un oncle qui vous aime et qui vous a fait comte,
Un oncle, homme de bien, qui, j'en suis assuré,
D'une bonne action pour lui vous saura gré,
Que cet oncle, en un mot, fasse à votre priere
Un acte généreux facile et nécessaire ?
Ah ! lorsque je compare à votre grand pouvoir
Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne saurois, morbleu ! me mettre dans la tête
Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête.
Refusez ; je vous compte avec ces inhumains

Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui, sur cette terre, en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE.

De ce feu véhément, unique en ses excès,
N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès.
Le devoir...

ALCESTE.

Un refus?

PHILINTE.

Clair et net, je vous jure.

ALCESTE.

Adieu: votre amitié me seroit une injure.

PHILINTE.

Ecoutez, s'il vous plaît...

ALCESTE.

Hé! que me direz-vous
Pour excuser l'horreur?...

PHILINTE.

Oh! s'il faut du courroux,
Et sortir hors des gonds à son tour pour répondre,
On aura de l'humeur et de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit
Et par tous ses côtés et dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les évènemens faire le don Quichotte?
Un homme est malheureux; aussitôt tout en pleurs
Jetez-vous comme un sot à travers ses malheurs,

Et, pour prix de vos soins et de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise;
Oui, sottise, souvent; oui, monsieur; et du moins
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.
L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.
Un frippon trouve un sot, et par un lâche abus
Lui surprend un billet de deux cent mille écus;
Tant pis pour le perdant! il paiera ses méprises;
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE.

Ne se trompe-t-on pas, et n'est-on pas trompé?

PHILINTE.

Non, jamais à ce point.

ALCESTE.

Avez-vous échappé
Vous, monsieur, constamment toujours à l'imposture?

PHILINTE.

Toujours. Et si jamais, mon cher, je vous le jure,
On me surprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.

ALCESTE.

Mais cet homme est perdu, ruiné, sans ressource.

PHILINTE.

Hé bien! c'est un trésor qui changera de bourse.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Mais pas tant que vous l'imaginez.

ALCESTE.

Vous me faites frémir!

PHILINTE.

Ah! frémir!... Devinez
(Vous, monsieur, qui savez la fin de toutes choses)
Ce qu'il peut résulter des plus injustes causes.
Tout est bien.

ALCESTE.

Savez-vous que vous extravaguez?

PHILINTE.

Tout est bien; et le fait qu'ici vous alléguez
De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence:
C'est un mal; hé bien! soit. Que le vol soit remis,
Le mal restera mal toujours; il est commis.
Que le frippon triomphe, il lui faut des complices,
Des agens, des supports; par mille sacrifices
De mille parts du vol il sera dépouillé;
Le trésor coule et fuit; distribué, pillé,
Il se disperse: enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu; mais l'état n'y perd rien:
Ainsi j'ai donc raison de dire, Tout est bien.

ALCESTE.

O mœurs!

PHILINTE.

O clarté! moi, je prêche ici...

ALCESTE.

Des crimes.

Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami...

PHILINTE.

Quand on se voit pressé.

ALCESTE.

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE.

Dites embarrassé.

ALCESTE.

Embarrassé! grand Dieu!... Si sur votre paresse
Je ne jetois l'affront que vous fait votre adresse,
Si ces principes-là conduisoient votre cœur,
Je ne vous verrois plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser aujourd'hui de bien faire!
Tout est bien, dites-vous? Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice,
Que pour vous dispenser de rendre un bon office
A quelque infortuné victime d'un pervers.
Allez! pour vous punir d'un si cruel travers,
Je ne voudrois vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance

Et du ciel et des lois, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux.
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée,
Sa probité peut-être à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil sec et cruel?

PHILINTE.

Je lui dirois, « Mon cher, votre état actuel,
Croyez-moi, chaque jour est celui de mille autres.
Tel homme étoit sans biens et s'enrichit des vôtres:
Vous les aviez, pourquoi ne les auroit-il pas?
Rappelez la fortune, et courez sur ses pas:
Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe.
Vous n'êtes qu'un atôme et qu'un point sur le globe:
Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien?
Il s'arrange en total ». En total, tout est bien.

ALCESTE.

Non, je ne croyois pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.
Je ne sais plus quel mot pourroit être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige, et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien? insensés! Hé! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas.
Tout est bien? Oui, sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde
Qui voulut en régler l'immuable beauté;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté?

Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire
De ne pas fripponner ainsi qu'il veut le faire?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile?
Or on peut faire ou non le bien comme le mal:
Si nous avons ce droit favorable ou fatal,
Dans ce que l'homme a fait au gré de son caprice,
Or donc tout n'est pas bien, ou vous niez le vice?
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudroit donc aussi des méchans, des frippons?
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse
De sa perfection la nature est jalouse
Sans doute, et c'est toujours le but de ses bienfaits:
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes;
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulens
Qui, jusque dans le crime énervés, indolens,
Dans la mort de leur cœur sommeillent et reposent
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils causent.
Eh quoi! si tout est bien, à ce cri désastreux
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux?
Si vous leur ravissez jusques à l'espérance,
Vous endurcissez l'homme à sa propre souffrance;
Il alloit s'attendrir, vous lui séchez le cœur;
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.

Ah ! je n'ose plus loin pousser cette peinture.
Pour le bien des humains, et grace à la nature,
Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra.
L'homme sent qu'il est homme; et, tant qu'il sentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre.
Quoi qu'il en soit enfin, voulez-vous m'obliger?
A servir ces gens-ci puis-je vous engager?
Solliciterez-vous votre oncle ?

PHILINTE.

Mais de grace,
Observez donc, Alceste...

ALCESTE.

Au fait. Le tems se passe:
Mon homme va venir. Répondez ?

PHILINTE.

Je ne vois...

ALCESTE.

Monsieur, le voulez-vous, pour la derniere fois?

PHILINTE.

Mais vous êtes pressant d'une étrange maniere.
Il est mille raisons qu'avec pleine lumiere
Je peux vous exposer : raisons fortes pour nous.
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE.

Ah! juste ciel! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchois-je des amis de qui l'ingratitude...

SCENE IX.

ALCESTE, PHILINTE, L'AVOCAT.

ALCESTE, *à l'Avocat, et vivement.*

Venez. Voilà monsieur, dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé,
Qui se dit mon ami, que l'égoïsme abuse
Jusques à se parer d'une honteuse excuse,
Pour ne pas engager un oncle, son soutien,
Ministre généreux, vraiment homme de bien,
A servir un projet aussi simple qu'honnête.
A le persuader je perds en vain la tête;
Sur son ame intraitable et qu'à présent je voi,
Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

L'AVOCAT.

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande:
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En sortant j'ai trouvé, monsieur, sur mon chemin
Cet ami qui devoit me procurer demain
L'entretien et l'appui d'un homme d'importance;
Il remet à huit jours cette utile audience.
Le tems fuit, le mal vole; et dans ses vils détours
Le crime peut asseoir son succès en huit jours.
Je reviens vous conter cet accident funeste;
Car votre ame à présent est l'espoir qui me reste.

ALCESTE.

Eh bien! Philinte, eh bien!

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Monsieur, je n'ose pas
Vous prier à mon tour; mais de mon embarras
Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être,
Un malheur aussi grand vous touchera peut-être.
Peut-être, répandu dans un monde élevé,
Plus que monsieur d'hier seulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne classe;
Peut-être, dis-je, vous, monsieur, vous connoîtrez
L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez.
(*il tire son porte-feuille pour chercher le billet.*)
Je consens, sur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entiere confidence:
Vous allez voir...

PHILINTE.

Non, non, monsieur: je ne veux pas
Pénétrer ces secrets; ils sont trop délicats.

L'AVOCAT.

Cependant...

PHILINTE.

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, *tendant la main.*

Mais, voyons...

PHILINTE, *le retenant.*

Non, mon cher; les gens dans la détresse

Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers
Pénetrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.
La curiosité peut-être vous attire;
Mais si vous le lisez soudain je me retire.
(*à l'Avocat, qui resserre son porte-feuille avec une confusion douloureuse.*)
Monsieur, sans me mêler de fait ni d'entretien
Au péril qui ne doit me regarder en rien,
Je vous observerai qu'un homme raisonnable,
D'une honteuse affaire et fort désagréable
Ne doit pas épouser les soins infructueux.
Et vous voyez déja cet ami vertueux,
D'abord impatient jusqu'à l'étourderie
Par ce premier aspect d'une fripponnerie,
Qui, graces aux secours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occasion.
Sagesse naturelle et louable...

ALCESTE.

J'enrage;
Je me seche d'humeur à ce honteux langage.
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux,
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parcequ'il fut commis et pratiqué par d'autres!

PHILINTE.

Cet autre dont je parle, homme incroyable et prompt,
A fait ce qu'il faut faire et ce que tous feront:
Et, sans trop m'ériger en censeur, je demande

A monsieur que voilà, dont la chaleur est grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un secret important qui lui fut confié;
Je demande si, vu le poste qu'il occupe,
Il est tout-à-fait bien pour sauver une dupe,
Un sot, un mal-adroit, à lui très inconnu,
De trahir le client secrètement venu
Vers lui, dans cet espoir et dans cette assurance
Qu'un avocat ne peut tromper sa confiance?

ALCESTE, *en fureur.*

Vous tairez-vous, Philinte? Ah! c'en est trop! grand dieu!
Allons, il faut mourir; il n'est point de milieu,
Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles...
Oh, morbleu!... c'est ici le venin des reptiles...
Quoi! pour autoriser l'insensibilité,
Blâmer la vertu même en sa sublimité!
Sachez donc...

L'AVOCAT, *avec dignité.*

Non, monsieur, c'est à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les discours, je le vois, deviendroient superflus;
Quand on sent bien son cœur on ne dispute plus;
Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre,
On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(*il sort.*)

SCENE X.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *suivant de l'œil et avec dépit l'Avocat qui sort.*

Qu'est-ce à dire?... ce ton... ces grands airs de vertu...

ALCESTE.

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous est dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde;
Il vous reste toujours cette trace profonde,
Ce trait désespérant qui, dans vos cœurs jaloux,
Pour vous humilier s'enfonce malgré vous.
Adieu. N'attendez pas, monsieur, que je vous prie.
Je vais voir Eliante; et son ame attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conseil,
Plus endurci toujours, à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet espoir qui me reste;
Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, ELIANTE.

PHILINTE.

Madame, comme vous, avec facilité
Mon cœur sait exercer des actes de bonté;
Mais pour des étrangers alors qu'on s'intéresse,
N'allons pas, s'il vous plaît, jusques à la foiblesse.

ÉLIANTE.

Appelez-vous ainsi ce zele attendrissant,
Cette noble chaleur d'un cœur compatissant?
Alceste m'a touchée; et ses récits encore
M'offrent un vrai malheur, monsieur, que je déplore.
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme si le pareil nous étoit survenu:
J'en suis vraiment émue. Oui, je sens...

PHILINTE.

Eh, madame!
Il faut si peu de chose à l'esprit d'une femme

Pour l'exalter d'abord, et montrer à ses sens
Jusque dans le péril des plaisirs ravissans;
Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.
Il faut sur cet objet réfléchir davantage;
Et sans doute, changeant et d'avis et de loi,
Vous serez la premiere à penser comme moi.

ÉLIANTE.

Dans vos opinions distinguez, je vous prie,
Le sentiment, monsieur, de la bizarrerie.
Vous me surprenez fort en confondant ainsi
L'ame sensible et bonne, et le cœur rétréci.
On doit peu s'y tromper cependant; et je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve,
Dans mes sentimens vrais et bien appréciés
Je changerai si peu, quoi que vous en disiez,
Qu'avec nouvelle instance ici je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE.

Oh! non, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE.

Impossible.

ÉLIANTE.

Du moins
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE.

Non, non, madame, non. D'une affaire suspecte,

En aucune façon, détournée ou directe,
De grace, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ÉLIANTE.

Il suffiroit d'un mot.

PHILINTE.

C'est toujours trop parler
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ÉLIANTE.

Quoi ! faut-il ?...

PHILINTE.

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Cette feinte est sans doute une nouvelle adresse
Pour me contrarier et vous rendre maîtresse.
Eh bien ! madame, eh bien ! puisqu'il faut m'expliquer,
Sachez donc que tout homme est funeste à choquer,
Et le fourbe intrigant encore plus qu'un autre.
De quoi nous mêlons-nous ? est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire où par cent ennemis
Je verrois mon repos peut-être compromis ?
Du dangereux faussaire et de sa vile agence
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance ?
Je le dis à regret ; mais, malgré ses penchans,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchans ;
Leur courroux clandestin dure toute la vie.
Mais une autre raison forte, et qui me convie
Plus que toute autre encore à de fermes refus,

C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres
Qu'il faut le conserver sans le passer à d'autres.
On n'en a jamais trop pour que de toute part
On aille l'employer et l'user au hasard.
Son affoiblissement n'arrive que trop vîte.
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite ?
Comme si la coutume en effet n'étoit pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage
De toute créature et de tout protégé
Par qui l'on pourroit voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite.
Voilà sur quels motifs je regle ma conduite.
Je pense et vois le monde, et dis, de vous à moi,
Qu'il faut pour vivre heureux se replier sur soi.

ÉLIANTE.

Pouvez-vous?...

PHILINTE, *sèchement.*

Il suffit. Que notre ami s'emporte,
C'est en vain ; ma prudence est ici la plus forte :
De son prix, je le sais, il peut disconvenir ;
J'agis au gré du monde, et je veux m'y tenir.

(*il sort.*)

SCENE II.

ELIANTE.

Je ne le vois que trop, c'est ainsi que l'on pense.
En est-on plus heureux? Quelle triste prudence
De vouloir s'isoler, de se lier les mains,
Et d'étouffer son cœur au milieu des humains!
Vous avez tort, Philinte, et je suis importune.
Mais ne pouvez-vous pas éprouver d'infortune?
Et verriez-vous alors d'un œil tranquille et doux
Les hommes vous poursuivre ou s'éloigner de vous?

SCENE III.

ALCESTE, ELIANTE.

ÉLIANTE.

Nous avons fait, Alceste, une vaine entreprise.
Je ne puis vous aider. Je suis femme et soumise;
Philinte a des raisons qui fondent son refus:
Oui, j'avois trop promis; mon esprit est confus...

ALCESTE.

Madame, sur vos soins je ne forme aucun doute.
Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute
Le seul cri de mon cœur et son noble penchant.

Je vais trouver votre oncle; oui, moi, moi, sur-le-champ;
Et, quelque risque enfin que je coure moi-même
A me montrer à tous quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté...

ÉLIANTE, *alarmée.*

Comment!
Vous exposer ainsi?

ALCESTE.

Plus de retardement.
Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne,
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encore imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leur noire violence
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,
Par la main des méchans dans les fers détenu.

ÉLIANTE.

Nous ne permettrons pas que, par excès de zele,
Vous couriez le danger...

ALCESTE.

La fortune cruelle
Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son cœur m'écoutera;
Et j'en obtiendrai tout; j'en suis sûr, oui, j'y compte.
Je serois bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ÉLIANTE.

Non, je vais le trouver...

ALCESTE.

Remontrance inutile.

ÉLIANTE.

Attendez...

ALCESTE.

Il verra que le bien est facile
Au cœur qui veut le faire.

ÉLIANTE.

Alceste, réprimez...
Voyons encor Philinte... Ah! dieu! vous m'alarmez.
(*elle sort avec promptitude.*)

SCENE IV.

ALCESTE.

Qu'importent mes dangers ? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture:
Mon honnête avocat avec moi peut venir,
En deux heures de tems je lui fais obtenir...

SCENE V.

ALCESTE, LE PROCUREUR.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE PROCUREUR.

C'est à vous, je présume,
Qu'en vertu de mon titre et suivant la coutume
Il faut que je m'adresse en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question?

ALCESTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Oui, monsieur, constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE.

Ah!... C'est un honnête homme
Dont je fais très grand cas qui vous envoye ici?

LE PROCUREUR.

Précisément.

ALCESTE.

Il faut...

LE PROCUREUR.

Le payer.

ALCESTE.

Qu'est-ce ci?

LE PROCUREUR.

C'est un billet, monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Vous; n'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE.

Oui. Qui donc êtes-vous, monsieur, à votre tour?

LE PROCUREUR.

Je me nomme Rolet, procureur en la cour.

ALCESTE.

N'est-ce pas pour l'affaire importante et pressée
Qui de mon avocat occupe la pensée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin
Dont ce monsieur Phœnix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR.

Oui, monsieur. Ce billet, ou bien lettre-de-change,
Au gré de ma partie en mes mains passe et change.
Maître Phœnix n'est plus chargé de ce billet;
Et c'est moi qui poursuis le paiement, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Quoi donc? mon avocat de cette grande affaire...

LE PROCUREUR.

Ne se mêlera plus, et n'a plus rien à faire.
C'est moi qui, mieux que lui soigneux et vigilant,
Me saisis de la cause; et, grace à mon talent,
L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grace d'une obole.

ALCESTE.

Seroit-il bien possible?

LE PROCUREUR, *avec importance.*

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE.

Mais savez-vous, monsieur, que ce billet est faux?

LE PROCUREUR, *d'un air courroucé.*

Qu'est-ce à dire? et quels sont ces discours illicites?
Prenez garde, monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez
A tenir devant moi ces discours insensés.
Il y va de l'honneur. Comment! une imposture?
Il est faux? Et peut-on nier la signature?

ALCESTE.

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin avec sa vérité?

LE PROCUREUR.

Ah! vous en convenez même après ce scandale?
Vous la confessez vraie, exacte, originale?
Ah! je suis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai pour le coup affaire dans ce jour!
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce maître Phœnix à commencer l'instance.
Digne et belle action d'un homme délicat!
Il s'en charge en secret, et c'est votre avocat!
Prévarication! collusion perfide!
Mais vous avez en tête un procureur rigide,
Un homme, grace au ciel, pour ses mœurs renommé,

A poursuivre la fraude en tout accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austere
A la mauvaise foi ne laisse aucun mystere.

ALCESTE, *furieux*.

Impudent personnage, as-tu bientôt fini?
Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni
Loin de moi par mes gens, et selon tes mérites.

LE PROCUREUR.

Violence?... Monsieur, l'affaire aura des suites.

ALCESTE.

Sors; redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, *effrayé*.

Guet-apens, et déni d'un billet! quelle horreur!

ALCESTE.

Ton billet?... Ah! plutôt que ta fripponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,
Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y sacrifierai, s'il faut, un million.

LE PROCUREUR.

Tant mieux! Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose
Insulter, outrager, dans la plus juste cause,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, *hors de lui*.

Dubois! Germain! Picard!...

SCENE VI.

ALCESTE, LE PROCUREUR, DUBOIS, LAQUAIS.

ALCESTE, *à ses gens.*

Avec célérité,
Sans pitié, chassez-moi cet homme tout-à-l'heure,
Et qu'il ne puisse plus souiller cette demeure.
(*les laquais avancent sur le Procureur.*)

LE PROCUREUR, *effrayé.*

Monsieur !... monsieur !...

SCENE VII.

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

PHILINTE, *accourant.*

Eh bien! quel est donc ce fracas?

LE PROCUREUR, *l'implorant.*

Monsieur!... monsieur!...

PHILINTE.

Que vois-je? et quels fâcheux éclats!
(*aux laquais qui entourent le Procureur, et cependant hésitent à l'aspect de Philinte.*)
Dubois, retirez-vous.
(*les gens sortent.*)

SCENE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, *à Philinte.*

Monsieur, je vous atteste
Contre cet attentat insigne et manifeste!

PHILINTE, *à Alceste.*

Eh! mon cher, qu'est-ce ci?

ALCESTE, *furieux.*

Laissez-moi; mes transports,
Ma colere n'ont pas de termes assez forts.

LE PROCUREUR, *d'un air courroucé.*

Je viens pour un billet que monsieur me dénie,
En osant me traiter avec ignominie.

PHILINTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE.

Ah! je commence à voir...

ALCESTE.

De vos lâches refus
Voyez-vous maintenant la suite déplorable?
Mon avocat n'a plus ce billet détestable,
Et le voilà tombé dans les mains d'un frippon.

LE PROCUREUR.

Vous l'entendez, monsieur?

PHILINTE, *à Alceste.*

Cette fois tout de bon
Vous perdez la cervelle, et votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès et d'une étrange sorte.

ALCESTE.

Et comment faites-vous pour voir de ce sang-froid
Toute perversion de justice et de droit?
Félicitez-vous bien de votre indifférence;
En voilà de beaux fruits en cette circonstance:
Un fourbe sans pudeur, que son pareil défend;
Un homme ruiné, le crime triomphant;
Et parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,
C'est qu'il semble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, *bien froidement.*

Ne vous y trompez pas, et c'est l'ordre en effet
Qui dans le fond préside à tout ce qui se fait;
Et vous verrez, monsieur, que, malgré vos murmures,
En ceci tout ira suivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour se tant gendarmer,
Comme si l'univers tendoit à s'abymer!
Je plains les maux d'autrui; mais au vrai cette affaire
Dans la somme des maux me semble une misere.
C'est un billet de fait? D'abord on plaidera;
Et puis au bout du compte enfin on le paiera.
C'est la regle, la loi; qui signe ou répond, paie;
Et je ne vois là rien, rien du tout qui m'effraie.

LE PROCUREUR.

Monsieur prend bien l'affaire ; et j'ose demander,
Moi, dont le devoir est d'instruire, de plaider
Pour les infortunés sans appui, sans refuge,
Si j'ai tort ou raison? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet ; j'en prétends la valeur...

ALCESTE.

Insidieux agent, votre homme est un voleur.

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, *au Procureur.*

Monsieur, laissez-le dire;
Faites votre métier. On vient de vous élire;
Poursuivez donc l'affaire, et vous aurez raison.

ALCESTE.

Ferme! excitez-le encor à tant de trahison.
Je n'y saurois durer ; et dans ce qui m'arrive
Je ne puis plus tenir ma colere captive.
Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds jusqu'à la tête
Que mon sage avocat lui-même n'est honnête?
Il ne le sait que trop que le billet est faux.

LE PROCUREUR.

C'est un fait que je nie.

PHILINTE, *à Alceste.*

Excès de vos défauts
De demander aux gens plus de droiture d'ame,

Plus de sincérité que la loi n'en réclame.

LE PROCUREUR.

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoins!
On verra.

ALCESTE.

Si je l'ose? Oui, traître, de tes soins
Tu sais bien quel sera le prix! Mais je proteste
D'en rendre la noirceur publique et manifeste.
Oui, morbleu! moi tout seul je braverai tes coups;
Oui, moi-même au procès...

PHILINTE.

Eh bien! y pensez-vous?
Comment! vous engager dans la cause?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

C'en est trop. Ecoutez...

ALCESTE.

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE.

Le dépit est bizarre, et c'est trop fort aussi.

ALCESTE.

Rien, rien; je plaiderai.

PHILINTE.

Parbleu! non.

ALCESTE.

Parbleu! si.
Qui m'en empêchera?

PHILINTE, *jouant le sentiment.*

Moi, monsieur, qui déplore
Ce projet insensé : j'ajoute même encore
Que la saine raison, les égards, la pitié
Commandent à mon cœur bien moins que l'amitié.
Par le sentiment seul ma prudence animée
Devant ce zele ardent tient mon ame alarmée...
De crainte... de regret... je me trouve saisi.

ALCESTE, *avec dégoût.*

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie!
Et pensez-vous, monsieur, que sottement je croie
A tous ces faux semblans de sensibilité?
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez, ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions et non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir;
Que mon zele confond votre refus d'agir;
Et que, par un dépit rongeur qui vous accuse,
Vous souffrez d'un bienfait que votre ame refuse.
Voilà votre état vrai; voilà ce que je crois,
Et comment la vertu ne perd jamais ses droits.
Plus d'explication. Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,
Nommez-moi du billet dont vous êtes porteur
Le traître créancier et le faux débiteur;
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, *au Procureur.*

Non, ne le nommez pas, monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE.

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE.

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR.

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur le sait fort bien.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Mieux que personne.

ALCESTE.

Comment?...

LE PROCUREUR.

Le débiteur, c'est vous...

ALCESTE.

Moi? scélérat!

LE PROCUREUR, *cherchant son carnet.*

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat
Souscrit dans la teneur d'une lettre-de-change,
Au seul profit d'*Ignace-André Robert.*

PHILINTE, *surpris.*

Qu'entends-je?
Robert? un intendant de maison?

LE PROCUREUR.

Je le sais:

Monsieur son débiteur, comte de Valancés.

PHILINTE, *avec effroi.*

Qu'avez-vous dit? Comment? monsieur, prenez-y garde!

Comment?...

LE PROCUREUR.

Sans le prouver jamais je ne hasarde

Aucun fait; et voici...

PHILINTE, *avec une force effrayante.*

Savez-vous que c'est moi?

LE PROCUREUR.

Comte de Valancés?

PHILINTE.

Moi-même.

ALCESTE, *étourdi.*

Vous?... Eh quoi!...

Qu'est-ce ci?

LE PROCUREUR, *montrant de ses deux mains le billet qu'il tient avec précaution.*

Vous devez en cette conjoncture

Connoître donc ce titre et votre signature?

PHILINTE, *avec le cri du désespoir.*

O grand dieu! c'est mon seing!

ALCESTE.

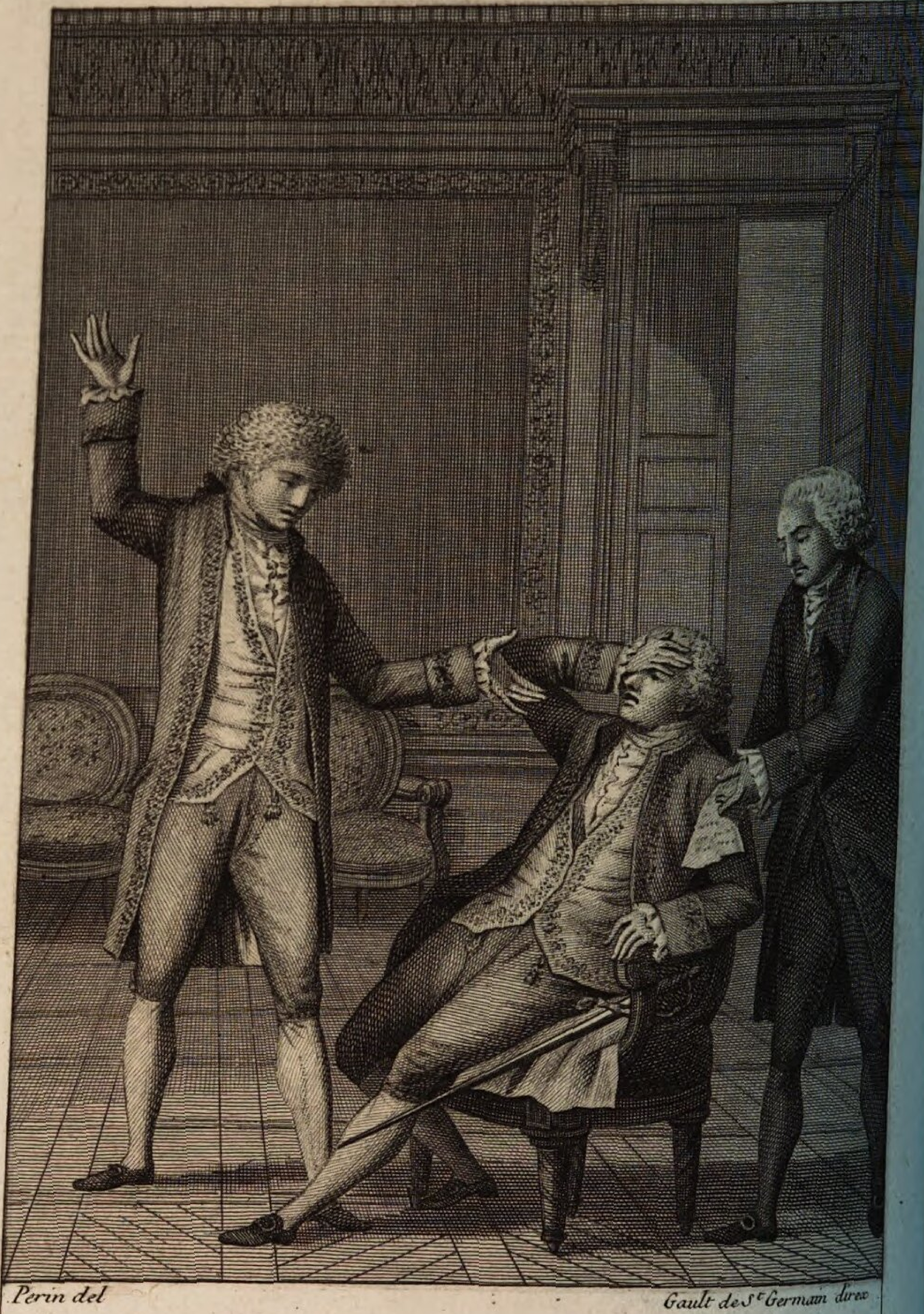
Le vôtre? Juste ciel!

PHILINTE, *vivement à Alceste.*

Comte de Valancés; c'est mon nom actuel:

Et le traître Robert est un frippon insigne,

LE PHILINTE DE MOLIERE.



Perin del *Gault de S.t Germain direx*

.................................... O céleste justice!
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice.

Acte III. Sc. VIII.

Qu'avec une rigueur dont il étoit bien digne
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi!
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi!

ALCESTE, *avec terreur.*

Vous?

PHILINTE, *vivement au Procureur.*

Billet faux! monsieur, que vous devez me rendre.
Ah! gardez-vous au moins d'oser rien entreprendre!

LE PROCUREUR.

Je ne connois ici que mon titre.

(*Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.*)

ALCESTE.

Oh! morbleu!
C'est vous que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire et punir... O céleste justice!
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice:
Mais je ne prendrois pas, moi, de ce coup du sort
Cent mille écus comptant... Eh bien! avois-je tort?
Tout est-il bien, monsieur?

PHILINTE, *se levant avec fureur.*

Je me perds... je m'égare...
O perfidie!... ô siecle et pervers et barbare!...
Hommes vils et sans foi!... Que vais-je devenir?...
Rage!... fureur!... vengeance!... il faut... on doit punir...
Exterminer...

(*le Procureur veut se sauver; il va le saisir.*)

Monsieur!... Restez, sur votre tête!

LE PROCUREUR.

Comment ? et de quel droit est-ce que l'on m'arrête?

PHILINTE.

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR.

J'y consens.

PHILINTE.

Mon déni doit vous désabuser.
Vous seriez compromis, l'honneur et votre place...

LE PROCUREUR.

Bagatelle !.. ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, *au Procureur.*

Sors donc; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, *menaçant.*

Oui, je sors... à mon tour...
Il est tard, la nuit vient... demain il fera jour.
(*il s'avance pour sortir.*)

PHILINTE, *égaré.*

Hé! Champagne ! à l'instant les chevaux, la voiture!

LE PROCUREUR, *retournant.*

Evasion subite !... à demain...

SCENE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *désesperé, et se jetant dans un fauteuil.*

L'imposture
Peut-elle aller plus loin?... Je ne sais où j'en suis.

ALCESTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Mes reproches, monsieur, seroient justes, je pense;
Mais mon cœur les retient; le vôtre m'en dispense.
Tout mérité qu'il est le malheur a ses droits,
La pitié des bons cœurs, le respect des plus froids.
Mon ame se contraint quand la vôtre est pressée.
Quand vous serez heureux vous saurez ma pensée.
Allons nous consulter sur cette affaire-ci.
Je vais faire avertir mon avocat aussi.
Je souffre horriblement pour votre aimable femme.
Quant à vous... profitez; c'est le vœu de mon ame.
(*Il va pour sortir; il voit que Philinte est abymé dans sa douleur, la pitié le ramene, il le prend par la main, et l'emmene avec lui.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, *se levant et s'asseyant avec inquiétude;* DUBOIS.

DUBOIS.

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet,
Je ne contredis point et veux ce qui vous plaît;
Mais vous vous faites mal par ces façons de vivre.
Voulez-vous vous tuer vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE.

Que viens-tu me conter? Qu'on me laisse en repos.

DUBOIS.

Je vous conte, monsieur, des choses à propos.
Départ précipité, poste et mauvaise route,
Et d'un; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte:
Vous passez la troisieme à ranger vos papiers;
Et celle-ci fait quatre: oui, quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle maniere
Avez-vous donc encor passé la nuit derniere?

Debout, assis, debout; c'est un métier d'enfer!
Monsieur, pensez-y bien; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE.

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage?

DUBOIS.

Non, monsieur; battez-moi si vous voulez: j'enrage
De vous voir ménager si peu votre santé;
Et toujours pour autrui, par excès de bonté.
Rendre service? oui-dà; fort bien! je vous admire:
Mais il faut du repos; et je dois vous le dire.

ALCESTE.

Peste soit de ta langue! et ton maudit babil...

DUBOIS, *doucement.*

Allons, allons...

ALCESTE.

Dubois?

DUBOIS.

Monsieur?

ALCESTE.

Quelle heure est-il?

DUBOIS.

Neuf heures du matin.

ALCESTE.

Déja? Comment! encore
Ils ne sont pas venus? Long-tems avant l'aurore
Ils avoient projeté d'être ici de retour.

DUBOIS.

Il falloit vous coucher, et vous lever au jour.

ALCESTE.

Ah ! pour le coup... vois donc... j'entends une voiture.

DUBOIS.

Irai-je voir?

ALCESTE.

Oui, cours.

DUBOIS, *allant et revenant.*

J'y vais... Par aventure,

Si ce sont eux, faut-il leur dire...

ALCESTE.

Que j'attends.

DUBOIS, *de même.*

Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis long-tems?

ALCESTE.

Non.

DUBOIS.

Qui dois-je avertir, monsieur, de votre attente?
Est-ce monsieur Philinte, ou madame Eliante?...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement! Veux-tu bien décamper?

DUBOIS.

Tout ceci c'est, monsieur, de peur de me tromper.
Les voilà tous les deux...

ALCESTE.

Allons, sors donc.

(*Dubois sort.*)

SCENE II.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE.

ALCESTE, *allant prendre Eliante, qu'il conduit dans un fauteuil.*

Madame,
Voici des embarras fâcheux pour une femme,
Et des peines d'esprit plus cruelles encor
Pour vous sur-tout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez si peu cet accident sinistre.
Eh bien! qu'a dit, qu'a fait, que pourra le ministre?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu sans douleur,
Sans un vif intérêt votre cruel malheur?

PHILINTE.

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE.

Comment donc?

ÉLIANTE, *se levant.*

Cher Alceste, il est assez facile
D'imaginer la part et l'intérêt que prend
Mon oncle à cette affaire: il est fort bon parent.
Mais trop tard en effet nous implorons son aide.
Votre moyen d'hier étoit un sûr remede
Tant que votre avocat, par un concours heureux,
Avoit entre ses mains ce billet dangereux;
Mais aujourd'hui qu'il est entre les mains d'un autre

Dans le parti du fourbe et très contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit et clairement fait voir
Que, même sans blesser les lois ni son devoir,
S'il prêtoit à nos vœux sa secrete entremise,
On pourroit l'accuser d'une injuste entreprise,
Que nos vils ennemis feroient sonner bien haut
Pour appuyer leur cause et nous mettre en défaut;
Et l'honnête avocat qui nous servoit de guide
L'a trouvé comme moi plus prudent que timide.

ALCESTE.

Mon avis est le même... Et qu'en avez-vous fait
De mon cher avocat?

ÉLIANTE.

Oh! bien cher en effet.

ALCESTE.

A travers les soucis que ce moment prépare,
Madame, convenez que c'est un homme rare.

ÉLIANTE.

Homme rare en tout point, et par sa probité,
Par son grand jugement, par sa simplicité,
Et sa science claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE.

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu?

PHILINTE.

Avant notre retour un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance,
De venir à Paris lui seul en diligence

Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE.

Quel est donc ce projet?

SCENE III.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE, DUBOIS.

DUBOIS, *annonçant.*

Monsieur, votre avocat.

ALCESTE.

Bon! qu'il entre...

(Dubois sort.)

SCENE IV.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE.

ALCESTE, *à Eliante.*

Madame, un pénible voyage
Vous a fort fatiguée, et je trouverois sage
Qu'en votre appartement pendant tout ce propos
Vous allassiez enfin prendre un peu de repos.
De ce qu'on aura fait nous saurons vous instruire.

PHILINTE.

Il a raison, madame; allez.

ÉLIANTE.

Je me retire.
(elle sort.)

SCENE V.

ALCESTE, PHILINTE, L'AVOCAT.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Rolet n'est pas chez lui. J'ignore la raison
Qui de si grand matin et hors de sa maison
L'occupe et le retient avec inquiétude ;
Car c'est là ma remarque. Au train de son étude
On l'attend, il y doit rentrer ; et j'ai laissé,
Pour l'appeler céans, un billet très pressé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure
Qu'il s'attend à traiter en cette conjoncture.

ALCESTE.

Quel est ce traitement dont vous voulez parler ?

L'AVOCAT.

Monsieur se résoudroit, dit-il, au pis aller,
En ce moment fâcheux à faire un sacrifice.

ALCESTE, *à Philinte.*

Perdez-vous la raison ? Les lois et la justice !
Lorsqu'en un tel procès on se trouve engagé
Le vice impunément sera-t-il ménagé ?
Perdez tout votre bien plutôt qu'en sa foiblesse,
Désavouant l'honneur et la délicatesse,
Votre cœur se résigne au reproche effrayant
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime poussé jusqu'à cette insolence

Du glaive seul des lois tienne sa récompense !
Et ne lui donnons point par la timidité
L'espoir d'aucun triomphe, ou de l'impunité.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Vous voyez, au parti que l'amitié conseille,
Que son opinion à la mienne est pareille.
Je vous l'ai dit, monsieur, un accommodement
Est un sage moyen que l'on suit prudemment
Quand d'une et d'autre part avec pleine assurance
On peut d'un droit réel établir l'apparence;
Et la foiblesse même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits:
Mais tout ce que monsieur vient de vous faire entendre
Est ici sans détour le parti qu'il faut prendre,
C'est mon avis sincere; et je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que si vous exigez que j'entame et ménage
Un traité toujours fait avec désavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE.

Et dois-je tout risquer, monsieur?

L'AVOCAT.

J'ose répondre
Que le fourbe saura lui-même se confondre;
En marchant droit à lui nous saurons le braver,
Et sa fripponnerie enfin peut se prouver.
Hier, j'en craignois bien plus l'effet et l'importance;

Mais attentivement j'ai lu votre défense,
Les lettres, les états, et les comptes nombreux
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire est, je le sais, longue et désagréable...

PHILINTE.

Voilà précisément la crainte qui m'accable.
Et quand je considere avec attention
Le fardeau qui m'attend en cette occasion,
Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre,
De gens à ménager, et d'ennemis à craindre,
Tant de travail, de gêne, et d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, *amèrement.*

Oui, suivez ce projet; et, quoiqu'il me déplaise,
Vous mettez mon humeur et mon esprit à l'aise.
Vos jours voluptueux mollement écoulés
Dans cet affaissement dont vous vous accablez,
Ce goût de la paresse où la froide opulence
Laisse au morne loisir bercer son indolence,
Sont les fruits corrompus qu'au milieu de l'ennui
L'égoïsme enfanta, qui remontent vers lui
Pour en mieux affermir le triste caractere.
Mais aussi de ces fruits dérive leur salaire.
Votre ame est tout orgueil, votre esprit vanité,
La hauteur elle seule est votre dignité;
Du reste, anéanti, sans feu, sans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre léthargie;

Et dupe des méchans, vous savez sans rougir
Marchander avec eux un reste de plaisir.
Faites, faites, monsieur.

PHILINTE.

Eh! mon dieu, cher Alceste,
Délivrons-nous soudain d'un embarras funeste,
Et donnons-nous le tems de suivre à son signal
La fortune propice à réparer le mal.
(*à l'Avocat.*)
Vous, monsieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCENE VI.

ALCESTE, PHILINTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

DUBOIS, *avec humeur.*
Ce monsieur... Procureur... il est là.

L'AVOCAT.

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, *indigné.*
Ah! je ne reste point à cet arrangement.
Ce seroit pour mon cœur un chagrin trop sensible
Que l'aspect d'un pervers qui, d'une ame paisible,
Et sous cape riant des affronts qu'il a faits,
En triomphe remporte un prix de ses forfaits.
(*il sort.*)

PHILINTE, *à l'Avocat.*

Je le suis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grace, terminez ce débat et ma peine.
(*il sort en faisant signe à Dubois d'introduire le Procureur.*)

SCENE VII.

L'AVOCAT, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,
Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,
J'ai bien voulu, monsieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant risquer un tête-à-tête.
Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi?

L'AVOCAT.

Monsieur, connoissez-vous la probité, la foi,
La conduite, les mœurs et les moyens de l'homme
Qui réclame en ce jour une aussi forte somme?

LE PROCUREUR.

Ce n'est point mon affaire, et son titre suffit.

L'AVOCAT.

Si l'on prouve le faux, et l'erreur de l'écrit...

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faudra voir...

L'AVOCAT.

J'ai de sûres épreuves

Des tours de ce Robert...

LE PROCUREUR.

Vous en auriez cent preuves,
Que m'importe?... Qu'il soit honnête homme ou frippon,
Je m'en moque dès-lors que le billet est bon.

L'AVOCAT.

Il ne l'est pas.

LE PROCUREUR.

Chansons!

L'AVOCAT, *sévèrement.*

Malgré vous et les vôtres
On vous fera bien voir...

LE PROCUREUR.

Bah! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT.

Et moi, je me fais fort de prouver...

LE PROCUREUR.

Vous?

L'AVOCAT.

Oui, moi.

LE PROCUREUR.

Que veut dire ceci? Voyons: est-ce la loi
Qui jugera l'affaire? Est-ce pour autre chose
Qu'ici je suis venu? Déclarez-en la cause:
Expliquez-vous; j'ai hâte. En un mot, si je viens,
C'est pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT.

Eh bien! monsieur, parlez: dites votre pensée.

LE PROCUREUR.

Qui, moi? je ne dis rien: si la vôtre est pressée...

L'AVOCAT.

A la bonne heure; mais vous avez un pouvoir
Sans doute: proposez, monsieur; nous allons voir.

LE PROCUREUR.

Proposer?

L'AVOCAT.

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR.

Allons, plaisanterie!

L'AVOCAT.

Par-là qu'entendez-vous?

LE PROCUREUR.

Eh! non; je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

L'AVOCAT.

Quoi!...

LE PROCUREUR.

Vous êtes rusé; l'on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas...

LE PROCUREUR.

Fi donc! vous voulez rire.

L'AVOCAT.

En honneur!

LE PROCUREUR.

Allons donc.

L'AVOCAT.

Comment?

LE PROCUREUR, *saluant.*

Je me retire.

L'AVOCAT, *le retenant.*

Un mot encor, monsieur: je puis vous assurer
Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi? pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici vous voulez prendre?

LE PROCUREUR, *avec audace.*

Je ne biaise point, jamais, en aucun cas;
Et je vous dis bien haut, comme à cent avocats,
Eussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des pieges captieux!
Ah! je vous vois venir! vraiment je vous la garde:
Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hasarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et, séduit par votre air qui me gagnera l'ame,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin
Des témoins apostés en tiendront magasin;
Tandis que finement deux habiles notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires.
Je vous le dis, monsieur: mais pour vous faire voir
Que je connois la ruse autant que mon devoir.

(*se tournant vers le fond, et criant.*)

Au reste le billet est bon, la cause est bonne;
Tablez bien là-dessus, et je ne crains personne.

L'AVOCAT, *honteux et stupéfait.*

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison?

LE PROCUREUR.

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT.

Je ne connus jamais cet art ni ce langage.

LE PROCUREUR.

Cette raison pourtant est bonne; c'est dommage.

L'AVOCAT.

Il suffit, je ne veux ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR.

On me tient pour m'entendre; et moi je viens pour voir.

L'AVOCAT.

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR.

Adieu donc: on m'attend. Serviteur...

(*à part.*)

Le pauvre homme!

(*il sort.*)

SCENE VIII.

L'AVOCAT.

Et je lui céderois! Un malhonnête agent,

Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,
Mettroit donc à profit son coupable artifice;
Et l'équité timide obéiroit au vice!
Non, non, je lui résiste; et si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCENE IX.

ALCESTE, PHILINTE, L'AVOCAT.

L'AVOCAT, *en allant à eux.*

Inutile espérance, et ressource impossible!
Je n'ai vu qu'un cœur faux et qu'une ame insensible.
(*à Philinte.*)
Et si dans vos projets, monsieur, vous persistez,
Epargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale austere
Etend d'un avocat le noble ministere;
Mais lorsque je balance, en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, et le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reste plus dans ma confusion
Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCENE X.

ALCESTE, PHILINTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

DUBOIS, *accourant effrayé, à Alceste.*

Ah ! monsieur, qu'est-ce ci ? voici bien des affaires !

ALCESTE.

Quoi donc ?

DUBOIS.

Tout est perdu !

ALCESTE.

Maraud ! si tu differes...

DUBOIS.

Sauvez-vous.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DUBOIS.

C'est qu'il faut vous sauver.

ALCESTE.

Qu'est-ce à dire ?

DUBOIS.

A l'instant.

ALCESTE.

Veux-tu bien achever ?

DUBOIS.

Si j'acheve, monsieur, on vous prend tout-à-l'heure.

ALCESTE.

Qui me prendra? Dis donc?

DUBOIS.

Quittez cette demeure.

ALCESTE.

Impertinent! au diable! avec tous ses transports...

DUBOIS.

Les escaliers sont pleins d'huissiers et de recors.

ALCESTE.

Que dis-tu?

DUBOIS.

L'on vous cherche. Ah! je les vois paroître.
Une autre fois, monsieur, vous me croirez peut-être?

SCENE XI.

ALCESTE, PHILINTE, L'AVOCAT, DUBOIS, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, messieurs?... parlez donc... avancez...

LE COMMISSAIRE.

Je demande céans monsieur de Valancés.

PHILINTE.

C'est moi.

LE COMMISSAIRE.

Je viens, monsieur, et comme commissaire,

Pour veiller au bon ordre, et non pour vous déplaire;
Je viens, dis-je, appelé par ma commission,
(*montrant l'huissier.*)
Pour assister monsieur dans l'exécution
De certaine sentence à l'effet de capture,
Dont il va sur-le-champ vous faire la lecture.

PHILINTE.

Quelle est cette insolence? osez-vous bien chez moi
Venir avec éclat remplir un tel emploi?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur!... je vais partout où la loi me réclame.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre ame.
Eclaircissons la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, *à l'huissier.*

Eh bien! lisez, monsieur. Voyons ces beaux secrets.

L'HUISSIER, *met ses lunettes, et lit.*

A vous, *et cœtera*... Très humblement supplie
Ignace-André Robert, disant qu'avec folie
Au sieur de Valancés il prêta dans un tems
La somme ou capital de six cent mille francs,
Dont billet dudit sieur joint à cette requête.
Sur l'avis que déja, par un trait malhonnête,
Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
Et ce secrètement: dont un regret mortel
Survient au suppliant, craintif pour sa créance;
Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
Le sieur de Valancés, de ruse prémuni,

A pris son domicile en un hôtel garni ;
Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure,
A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE.

Quelle horreur !

PHILINTE.

Juste ciel !

ALCESTE.

Fut-on plus effronté !
Et comment ose-t-on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son juge ?

L'AVOCAT.

Contre de pareils traits, il n'est point de refuge.

L'HUISSIER.

Vous plaît-il d'écouter le reste ?

L'AVOCAT.

Poursuivez.

L'HUISSIER, *lit.*

Pour que du suppliant les droits soient préservés,
Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
Qu'il vous plaise ordonner que sans délai, sur l'heure,
Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
Dudit sieur Valancés ; à l'effet, et par corps,
D'assurer lesdits droits, et ce, sans préjudice
De la saisie entiere, et par mains de justice,
De tous ses biens, ainsi qu'il pourroit arriver
Partout où se pourront lesdits biens se trouver.
Signé, Rolet. Et suit, par forme de sentence,

Appointement, qui donne au gré de l'ordonnance
Loisir d'exécuter le susdit contenu.
Signifié par moi, *Boniface Menu.*

ALCESTE.

Eh bien ! que vous faut-il après ce verbiage ?

L'HUISSIER.

Les six cent mille francs, sans tarder davantage;
Ou que monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE.

Marauds ! voulez-vous bien sortir de ma maison ?

LE COMMISSAIRE, *s'interposant.*

Monsieur !... ah ! point de bruit.

ALCESTE, *à l'Avocat.*

Quel moyen faut-il prendre?

L'AVOCAT.

Vers le juge avec eux je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, *à l'Avocat.*

Qui, moi, monsieur?

L'AVOCAT.

Vous-même. Observez, s'il vous plaît,
Que le juge a parlé sur la foi de Rolet.
Sur son faux exposé la justice en alarmes
Protege le mensonge et ses perfides larmes.
Rolet dans sa requête avec dextérité
Donne à sa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asyle,
Il vous montre rusé, même sans domicile;
Vous allez à Versailles, il vous peint fugitif;

La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de comte;
Rien n'arrête Rolet. Par une fausse honte
Ne résistez donc plus; et la conclusion
Au pis sera, monsieur, de donner caution.

ALCESTE, *vivement.*

Ah! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PHILINTE.

Ami trop généreux!...

L'HUISSIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
En blanc j'ai pour ceci des actes différens.
(*il les tire de son carnet.*)
Monsieur peut se nommer; s'il est bon, je le prends.

L'AVOCAT, *prenant la formule en blanc.*

Donnez. Monsieur est bon.
(*il écrit.*)

ALCESTE.

Mettez: le comte Alceste.

LE COMMISSAIRE.

Qui, vous, monsieur?

ALCESTE.

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, *à l'huissier.*

Je vous promets, j'atteste
Que les biens de monsieur passent un million.

L'HUISSIER, *à Alceste.*

Signez.

ALCESTE.

Avec plaisir.

(*il signe, et l'huissier prend l'acte.*)

LE COMMISSAIRE, *à Alceste.*

Après cette action

Vous me pardonnerez au moins, monsieur le comte,
Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste?

ALCESTE.

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Seigneur

Du lieu de Mont-Rocher?

ALCESTE.

Justement.

LE COMMISSAIRE.

En honneur,

Vous me voyez confus on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t'on choisi pour un pareil message?

ALCESTE.

De quoi donc s'agit-il?

LE COMMISSAIRE.

J'arrive cette nuit

De votre seigneurie, où sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret j'avois été vous prendre,
Et qu'ici j'exécute, à regret, sans attendre.

L'AVOCAT.

O grand dieu!

PHILINTE.

Se peut-il?

DUBOIS.

Oh! le traître maudit!

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, vous me suivrez?

ALCESTE.

Oui-dà, sans contredit.

PHILINTE.

Alceste, est-il bien vrai? quel accident terrible!

ALCESTE.

Quoi! monsieur? Vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE.

Après un pareil coup
Je suis désespéré... Que faire?

ALCESTE.

Rien du tout.

(*au Commissaire.*)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,
Au juge sans tarder.

(*à l'Avocat.*)

Et vous, qui pour la vie
Serez mon digne ami, vous, monsieur, suivez-moi.

(*se retournant vers Philinte.*)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, ELIANTE.

PHILINTE.

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,
Madame, ou feignez-vous de ne me pas comprendre?
Ne parlé-je pas clair? Oui, je cours le hasard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part;
Et comme de ces biens la plus grande partie
Parcequ'elle est à vous peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, et par provision,
La gêne et le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos vœux auroient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très bons, mais vos biens très saisis.

Prévenons donc les coups que l'on auroit choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse;
Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.
Hâtons-nous donc, madame, et prenons l'avantage.
Je compte vingt maisons à voir dans ce voyage;
Notaires, avocats, agens à prévenir,
La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ÉLIANTE.

Je comprends très bien: mais, en mon ame éperdue,
Une voix plus puissante est encore entendue.
De vos précautions le but intéressant
Fût-il encor, monsieur, mille fois plus pressant,
Je crois que les malheurs du généreux Alceste
Veulent nos premiers soins; notre intérêt le reste.

PHILINTE.

Que dites-vous, madame, et quel est ce discours?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours?

ÉLIANTE.

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire
Une assez longue absence...

PHILINTE.

Eh oui! pour mon affaire.

ÉLIANTE.

Et je vois que pour nous, inquiet, empressé,
A ce sincere ami vous n'avez pas pensé.
Ah! Philinte...

PHILINTE.

Ecoutez : venez, chere Eliante ;
Je vous demande une heure, et vous serez contente.

ÉLIANTE.

Ah ! tout ce que j'apprends me frappe et m'attendrit ;
Alceste, Alceste seul occupe mon esprit.
Oubliez-vous sitôt sa peine et ses services ?
Avez-vous fait pour lui d'assez grands sacrifices ?
Mon ami, redoutez un peu moins vos dangers.
A qui fait son devoir les maux sont plus légers.
Rappelez, croyez-moi, votre cœur à lui-même ;
Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,
Ne laissez pas le soin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les lois.
Elle parle à votre ame, écoutez ses murmures.
Laissez pour aujourd'hui dans leurs routes obscures
Les méchans préparer leurs inutiles coups.
Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous ;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête ?
Allons le voir : peut-être attend-il notre appui.
Nous serons pour demain ; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE.

Demain sera-t-il tems de prévenir l'orage ?
Et demain cependant avec double avantage,
Débarrassé de soins, d'un cœur plus affermi,
Je pourrai sans retard voler vers mon ami.

ÉLIANTE.

Vers votre ami, monsieur! Comment de votre bouche
Ce nom peut-il sortir ainsi sans qu'il vous touche?
Et savez-vous quel sort le menace à présent?
Ce qu'on a fait de lui? ce qu'il fait? ce qu'il sent?
Ce dont il a besoin?... qu'il réclame peut-être?
Eh! devant lui du moins hâtons-nous de paroître;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE.

Mais déja près de lui j'aurois porté mes pas,
Je m'y rendrois encor... Mais ne voyez-vous pas
Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires?
Nécessaires pour vous! mais vous vous refusez
A juger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, madame, avec exactitude
La gêne, les soucis, l'ennui, l'inquiétude
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens...

ÉLIANTE.

Ah! je suis moins timide,
Ou plus épouvantée et plus foible que vous;

Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté,
Qui, par un jeu cruel de la fatalité,
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre,
Que vous laissez aller tout-à-coup sans le suivre,
Que depuis la douleur de ce coup imprévu
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu...
Ah! monsieur, cette idée...

PHILINTE, *avec humeur.*

Un peu de complaisance,
Madame, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence
Déja plus d'une preuve, et d'assez bons garans,
Pour que dans la chaleur de pareils différens
Vous n'ayez pas besoin, soit zele ou politique,
D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir.
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir:
Et lorsqu'à le bien prendre on ne me voit sensible
Qu'à vos seuls intérêts; lorsqu'un amour visible
Eclate assurément dans les soins d'un époux;
Que cet époux enfin, épouvanté pour vous,
Veut par délicatesse épargner à son ame
L'aspect humiliant des chagrins d'une femme,
Cette gêne subite et ces privations,
Que peut-être bientôt en mille occasions
Vous me reprocherez vous-même, à tout vous dire;

Quoi! c'est alors qu'afin d'étaler votre empire,
Vous affectez ici des soins compatissans?
Mais, madame, après tout, comme vous je les sens;
Et vous voudrez, de grace, observer que peut-être
Je suis tout à la fois sensible, juste, et maître.

ÉLIANTE, *la larme à l'œil.*

Ah! monsieur!...

PHILINTE.

Pardonnez à mon juste dépit,
Et suivons notre affaire, ainsi que je l'ai dit.

ÉLIANTE, *avec douleur.*

Allons, monsieur...

PHILINTE.

Allons. Champagne! mon carrosse.
Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCENE II.

PHILINTE, ELIANTE, L'AVOCAT.

ÉLIANTE, *courant à l'Avocat.*

Ah! monsieur, vous voilà! quittez-vous notre ami?
Que fait-il?...

L'AVOCAT.

Sur son sort vos ames ont gémi;
Mais je viens dissiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre au moins une bonne nouvelle.
Il est en liberté.

ÉLIANTE, *avec transport.*

Se peut-il? Quel bonheur!

PHILINTE.

Heureux évènement!

L'AVOCAT.

C'est ainsi que l'honneur
Et la noble pitié d'une ame généreuse
Triomphent aisément d'une atteinte honteuse.
Il court au magistrat, comme vous le savez:
A peine devant eux sommes-nous arrivés,
(Ils étoient deux ensemble) on le plaint, on l'accueille,
On l'instruit. Sur-le-champ ouvrant son porte-feuille,
Sans proférer un mot, mais l'œil étincelant,
Votre ami leur remet un seul titre parlant,
Une lettre, où le style avec la signature
Prouvent par quel motif et par quelle imposture
Ses lâches ennemis ont osé contre lui
Surprendre le décret qui l'arrête aujourd'hui.
Cette preuve est si claire, entiere, incontestable,
Que le juge aussitôt d'une voix formidable
Atteste la justice, et promet d'amener
Devant elle celui qui l'osa profaner.
Vous, lui dit-il, monsieur, soyez libre sur l'heure;
Rendez la bienfaisance à sa noble demeure:
Qu'on ose l'y poursuivre encore et l'outrager,
Soyez sûr que les lois viendront la protéger.
Après quelques discours et les égards d'usage,
Votre ami, d'un ton vif, le feu sur le visage,

M'emmene; et sans parler de ce qu'il vient de voir:
« Remplissons, m'a-t-il, le plus sacré devoir.
Grace au ciel, je suis libre, et je puis sans contrainte
Inspirer aux méchans encore quelque crainte:
Ensemble allons trouver l'agent pernicieux
Qui poursuit nos amis.»

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai? grands dieux!

L'AVOCAT.

Nous allons chez Rôlet... Triste et bonne rencontre!
Robert à ses côtés à nos regards se montre.
« Le hasard est heureux, suivant ce que je voi,
« Me dit monsieur Alceste en s'approchant de moi:
« Volez vers nos amis; ma funeste aventure
« Doit les tenir en peine. Allez, je vous conjure;
« Rassurez-les bien vîte; instruisez-les de tout;
« Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,
« Revenez sur-le-champ avec monsieur Philinte.
« Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte.»
D'accord de ce projet je viens donc vous chercher.

ÉLIANTE.

O secours généreux! ah! qu'il doit vous toucher,
Monsieur!...

L'AVOCAT.

Ne tardons pas; cet espoir qui nous reste...

PHILINTE.

Oui, mon carrosse est prêt; venez...

SCENE III.

ALCESTE, PHILINTE, ELIANTE, L'AVOCAT.

ÉLIANTE.

Que vois-je? Alceste!

PHILINTE.

Est-ce vous, cher ami?...

ÉLIANTE, *avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.*

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir.

ALCESTE.

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Madame; et des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE.

Comment se pourroit-il?

ALCESTE, *vivement.*

Ecoutez, je vous prie.

L'AVOCAT.

J'ai tout dit...

ALCESTE.

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut dans le monde un plus hardi méchant

Que ce lâche Robert, jadis votre intendant.
L'œil fixe sur le sien, j'ai beau de cent manieres
Circonvenir son cœur ; menaces ni prieres
N'en viennent pas à bout ; et sa perversité,
Dans l'œil de son agent puisant la fermeté,
Il m'ose tenir tête avec une impudence
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus ; et prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu.
Oh, morbleu ! pour le coup la fureur me transporte.
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte;
Les efforts de Dubois à cette trahison
De ses bruyans éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient : le front rouge de honte,
J'implore à cris pressés justice la plus prompte.
Bonne inspiration ! puisque dès le moment
Un commissaire, archers, sont dans l'appartement.
Ah ! fourbe, je te tiens ! dis-je avec véhémence.
Le misérable encor fait bonne contenance :
Mais je n'hésite point ; et m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discors :
« On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
Dès long-tems la justice a frappé le coupable ;
Nous avons de ce faux trente preuves en main ;
Il y va de la vie, et voici mon chemin :
Si Robert à l'instant, à l'instant ne me donne
Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
Comme faussaire ici je le livre à la loi ;

Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi;
Qu'un emprisonnement jusqu'au bout de l'affaire
Au criminel des deux garantisse un salaire.
C'est moi, moi, comte Alceste, homme de qualité,
Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité ».
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le Procureur affecte un scrupuleux soupçon;
Robert épouvanté fait bien quelque façon,
Et sous de vains propos sa crainte se déguise;
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant! il succombe à cela:
On me rend le billet, et je l'ai; le voilà.
(*il donne séchement le billet à Philinte.*)

ÉLIANTE.

Cher Alceste! ô vertu! quel zele magnanime!

ALCESTE.

Pour vous toujours, madame, égal à mon estime;
Et quand il éclatoit, même hors de ces lieux,
Votre douleur sans cesse étoit devant mes yeux.

L'AVOCAT, *à Alceste.*

Combien de vos succès mon cœur vous félicite!

ALCESTE, *à l'Avocat.*

Je le crois. Voulez-vous, monsieur, que je m'acquitte
D'en avoir par vos soins obtenu le moyen?

L'AVOCAT.

Monsieur.

ALCESTE.

Soyons amis.

L'AVOCAT.

Ce fortuné lien...

ALCESTE.

L'acceptez-vous?

L'AVOCAT.

Monsieur, du plus vrai de mon ame.

ALCESTE.

Eh bien! libre aujourd'hui d'une poursuite infâme,
Je retourne à ma terre; y voulez-vous venir?
C'est là que l'amitié saura vous retenir.
Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble.

L'AVOCAT.

C'est un bonheur de plus, et...

ALCESTE.

Tant mieux. Je ressemble
A quantité de gens, et j'ai de grands défauts;
Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE, *à Alceste.*

Digne ami!... Quoi!...

ALCESTE, *avec mépris et dignité.*

Monsieur, de ce nom je suis digne,
Je le crois: mais qu'ici votre cœur se résigne
Pour jamais à ne plus appartenir au mien
Ni par aucun discours, ni par aucun lien.
Je vous déclare net qu'à votre ame endurcie
Nul goût, nul sentiment en rien ne m'associe.
Je vous rejette au loin parmi ces êtres froids
Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès long-tems avant l'heure suprême,

Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ÉLIANTE.

Cher Alceste, il craignoit qu'un imprudent secours...

ALCESTE.

Madame, avec regret je lui tiens ce discours;
Mais nos nœuds précédens sont ma louable excuse.
Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse.
Je le lui dis encor, ce nœud m'étoit sacré;
Mais je le romps dès-lors qu'il l'a déshonoré.
Trop de bonheur encor, madame, est son partage;
Vous êtes son épouse. Ah! de cet avantage,
L'unique qui demeure à ses jours malheureux,
Puisse-t-il profiter pour le bien de vous deux!
Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables
S'adoucir chaque jour par vos vertus aimables!
La vertu d'une épouse est l'empire charmant,
Le plus doux, le dernier qui reste au sentiment.
Par ce vœu que je fais lorsque je l'abandonne,
Il doit voir à quel prix ma tendresse pardonne.
Adieu; je pars, madame, après cet entretien.
Qu'il regrette mon cœur, et se souvienne bien
Que tous les sentimens dont la noble alliance
Compose la vertu, l'honneur, la bienfaisance,
L'équité, la candeur, l'amour, et l'amitié,
N'existerent jamais dans un cœur sans pitié.

(*il sort avec l'Avocat.*)

SCENE IV.

PHILINTE, ELIANTE.

ÉLIANTE, *affectueusement, allant à Philinte.*
O mon ami!

PHILINTE, *confondu.*
J'ai tort.

ÉLIANTE.
Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait que nous devons pleurer.

FIN DU PHILINTE DE MOLIERE.

EXAMEN

DU PHILINTE DE MOLIERE.

Tous les amis des lettres et de la vérité se sont élevés contre le titre de cette piece : en effet il est impossible de n'être pas scandalisé de la prétention de Fabre d'Eglantine qui, voulant approfondir un caractere tracé par Moliere, l'a complètement dénaturé. On ne peut s'empêcher de plaindre la folie de la plupart des littérateurs de la fin du dix-huitieme siecle : luttant contre la voix de la postérité, ils ont essayé de nous donner leur délire pour un progrès de raison; ils ont porté sur tous les auteurs du siecle de Louis XIV des jugemens étranges, qu'ils ont proclamés comme les seuls dignes d'être adoptés par une nation qui ne pouvoit plus se laisser conduire par des préjugés; enfin sur le théâtre même qui doit son éclat à Moliere, on a osé lui reprocher de n'avoir pas apperçu les nuances qui distinguent l'homme du monde aimable et complaisant de l'égoïste le plus odieux. Le reproche est hardi; car si Fabre d'Eglantine a raison, l'Europe a tort depuis plus de cent ans. Heureusement la comédie du Misanthrope est entre les mains de tous ceux qui savent lire; il suffit de l'ouvrir pour voir que Philinte raisonne toujours juste, et qu'il est impossible de lui reprocher la moindre froideur dans ses procédés envers son ami : il n'est jamais question entre

eux que des complaisances que la société exige de ceux qui veulent partager ses plaisirs et jouir de ses faveurs; et Philinte, parlant comme un homme du monde, est sage, tandis qu'Alceste est ridicule positivement parcequ'il veut appliquer les regles de la morale la plus austere à des complimens et à des actions que l'usage a rendus sans conséquence. Mais dans la querelle qu'Alceste s'est faite pour le sonnet d'Oronte, Philinte n'abandonne pas son ami; il se trouve à l'accommodement, sa prudence et ses soins en hâtent la conclusion. Que peut-on exiger de plus de l'amitié? les spectateurs du tems de Moliere ne demandoient pas davantage. Ne pourroit-on pas dire qu'on n'est jamais plus difficile sur les vertus et les sentimens que dans les siecles de corruption et d'égoïsme? Il semble que chacun calcule le profit qu'il y a à charger les autres d'obligations et de devoirs dont on sait se dispenser soi-même suivant l'occasion. Lorsqu'Alceste quitte la scene en jurant qu'il va fuir tous les hommes, Philinte qui vient d'obtenir la main d'une femme qu'il aimoit depuis long-tems, Philinte ne s'occupe pas de son propre bonheur; il ne pense qu'à son ami qui prend un parti violent et désespéré, et dit au moment même où Alceste sort:

> Allons, madame, allons employer toute chose
> Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

Et à qui dit-il cela? à une femme qui a long-tems aimé Alceste, qui n'est peut-être que trop disposée à le

suivre, et qui ne s'est donnée à lui Philinte que par raison. Si c'est là de l'égoïsme, il faut convenir que beaucoup d'hommes passionnés de nos jours gagneroient à troquer leur sensibilité extrême contre la personnalité de Philinte.

S'il pouvoit rester le moindre doute sur un caractere tracé par Moliere, nous rappellerions que ce grand moraliste s'étoit fait une loi d'opposer la raison aux ridicules qu'il vouloit peindre, et qu'il n'avoit point adopté la misérable combinaison des contrastes, ainsi que nous avons déja eu l'occasion de l'observer dans l'examen des comédies de Destouches. Fabre d'Eglantine, qui, à l'imitation de ce dernier, vouloit des contrastes tranchans, avoit besoin d'un égoïste parfait pour donner constamment raison à un philanthrope; et puisqu'il avoit choisi Alceste comme le modele des hommes, il lui devenoit indispensable de dénaturer le caractere de Philinte: tels sont les motifs qui l'ont décidé à supposer que Moliere s'étoit trompé dans la composition de ce personnage. Les deux vers cités du Misanthrope, par lesquels Fabre commence le rôle de Philinte, sont placés là comme un chef d'accusation; et en vérité il falloit être aveugle pour ne pas voir que ces vers ne sont point d'un homme inaccessible à tout sentiment généreux:

> Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
> *J'accoutume* mon ame à souffrir ce qu'ils font.

S'accoutumer à souffrir le mal qu'on ne peut empê-

cher, n'est-ce pas annoncer qu'il en coûte pour être spectateur du désordre? Qu'il y a loin d'une indulgence raisonnée à l'indifférence! et combien plus loin encore à la cruauté nécessaire pour se rendre le panégyriste du vice et des crimes! C'est pourtant ce que fait le Philinte de Fabre d'Eglantine, qui ne ressemble pas plus à celui de Moliere que les vers de la comédie que nous examinons ne ressemblent aux vers du Misanthrope. Au reste laissons le titre, qui ne mériteroit pas une si longue discussion s'il ne renfermoit le plus absurde reproche qu'on puisse faire au créateur du vrai comique, et jugeons l'ouvrage comme piece de caractere; car c'est véritablement l'égoïste que l'auteur a mis en scene. On ne peut concevoir comment la louable ambition d'annoncer une comédie du plus haut genre ne l'a pas emporté chez Fabre d'Eglantine sur le plaisir d'accuser Moliere.

La grande difficulté d'exposer un sujet, d'annoncer des caracteres, n'existe point dans cet ouvrage: aussitôt que les personnages sont nommés ils se trouvent connus; c'est un grand avantage. En effet l'auteur auroit été bien embarrassé d'expliquer pourquoi deux hommes aussi opposés d'esprit et de principes, deux hommes tels qu'Alceste et Philinte s'embrassent en se voyant, et se traitent comme les meilleurs amis. Malgré tout son génie, Moliere ne seroit jamais parvenu à donner la raison du rapprochement de ces deux contrastes: ce qui est concluant pour prouver qu'il avoit fait de Philinte un homme fort indulgent, mais vertueux, digne enfin d'être distingué par le

sévere Alceste. Ainsi la premiere observation qui se présente dans l'analyse de cette comédie c'est qu'elle n'a pas d'exposition, et que si l'auteur avoit été forcé d'en faire une, il lui auroit peut-être été impossible de traiter son sujet. Cet aveu fait, il ne reste plus qu'à louer la conception de cette piece, conception simple, forte, et vraiment admirable, puisque sans amour, sans intrigue, sans épisode, le caractere de l'égoïste est déployé de la maniere la plus heureuse. Tout roule sur un billet d'une valeur considérable, surpris à un homme négligent, et qui peut être totalement ruiné si on ne parvient à intimider un frippon. La chaleur que met Alceste dans cette affaire qui ne le regarde pas, mais qui doit intéresser tout honnête homme, fournit à Philinte l'occasion de débiter les maximes par lesquelles les ames dégradées se plaisent à justifier leur indifférence sur les maux qui accablent la société. Ces êtres froids ne manquent jamais de raisonnemens pour approuver le désordre qui ne les atteint pas. Ont-ils personnellement à se plaindre? les sacrifices qu'ils exigeoient des autres retombent-ils sur eux? ce sont des cris, des emportemens, un désespoir aussi lâche qu'insensé; ils accusent l'univers entier; ils voudroient que tout ce qui les entoure ne fût occupé que de leur douleur. Tel est en effet Philinte lorsqu'il apprend que sa signature lui a été surprise pour une somme de deux cent mille écus; il se trouve sans courage contre l'adversité, et plus disposé à traiter avec un frippon qu'à tout risquer pour le poursuivre. Ce caractere est traité avec

beaucoup d'art. La conduite d'Alceste, qui s'oublie toujours pour faire triompher la justice, excite l'admiration, parcequ'il agit beaucoup plus qu'il ne déclame : à la vérité ce n'est point là le caractere du Misanthrope, autre espece d'égoïste, se contentant de tout blâmer, et plus porté à se concentrer en lui-même qu'à s'immoler au bonheur de ses semblables; mais enfin c'est le beau idéal de la probité active; et dès l'instant qu'on admet qu'il puisse être lié avec un homme tel que Philinte, on s'intéresse à toutes ses démarches, on partage ses espérances, et l'on applaudit à son héroïsme. Le plan de l'auteur étoit de développer l'un par l'autre deux caracteres entièrement opposés; il ne s'est jamais écarté de son but; et cette unité d'intention et de moyens est digne des plus grands *éloges.*

Il est malheureux que Fabre d'Eglantine ait oublié que la morale ne suffit pas au théâtre : son sujet lui offroit des ressources comiques qu'il a trop négligées; aussi sa piece est-elle froide, et trop souvent les détails sont dépourvus d'intérêt. Toutes les fois qu'Alceste quitte le théâtre l'action languit; Philinte abandonné à lui-même, ou entouré de personnages subalternes, inspire une sorte de mépris qui fatigue l'ame des spectateurs. Ce sentiment est désagréable : ce n'est pas sans de profondes réflexions que les maîtres de la scene se sont bornés à présenter les vices sous leur côté ridicule; toute représentation de la vie humaine qui ne fait pas rire s'éloigne du véritable but de la comédie; et peut-être seroit-il facile de prouver qu'on manque à la premiere regle de la morale en offrant aux hommes, ras-

semblés pour leur plaisir, une satire trop amere des vices naturels à l'humanité. Mais l'auteur sentoit intérieurement son impuissance : suivant l'usage du dix-huitieme siecle, il se fit un systême en rapport avec le genre de talent qu'il avoit reçu de la nature; et certes elle ne l'avoit pas créé poëte. Dans les pieces nombreuses qu'il a faites il seroit peut-être impossible de trouver ce qu'on appelle un vers de comédie : en pareille circonstance un auteur se jette volontiers dans la déclamation ; il accumule les mots pour montrer de la force : il résulte de cette combinaison un style qui peut faire illusion au théâtre, mais qui à la lecture paroît aussi faux que ridicule. De toutes les pieces admises dans ce recueil, et conséquemment de toutes celles restées au théâtre françois, aucune n'est plus mal et plus constamment mal écrite que celle que nous examinons : outre le vice de construction de la plupart des phrases, l'auteur ne parvient jamais à rendre toute sa pensée; il semble même ignorer la valeur des expressions ; aussi prend-il à la fois le même mot dans son sens naturel et dans un sens métaphorique, ce qui est le moyen le plus infaillible pour écrire mal et raisonner faux. Au reste le succès de cette comédie ne prouve rien contre le goût du public : la conception premiere est si belle qu'elle méritoit d'être applaudie; mais tous les critiques ont condamné le style, et les amis même de l'auteur n'ont pas appelé de ce jugement.

FIN DE L'EXAMEN DU PHILINTE DE MOLIERE.

DE LA COMÉDIE

ET

DE LA MORALE.

L'usage ordinaire des éditeurs est de mettre l'écrivain auquel ils consacrent leur plume au-dessus de tous les autres : nous n'avons pu tomber dans ce ridicule, ayant à parler de tant d'hommes de lettres qui ont suivi la même carriere avec succès; aussi ne nous vanterons-nous pas de notre sagesse à cet égard : mais il est une autre manie à laquelle il ne tenoit qu'à nous de nous livrer. On sait qu'il est encore d'usage parmi les éditeurs de donner à la partie littéraire qui les occupe une importance dont ils esperent profiter pour se grandir dans l'opinion des lecteurs : nous n'avons pas voulu user de ce privilege ; et le discours placé en tête de cette édition a prouvé que nous ne confondions point la comédie et la morale. Quelques personnes qui ont adopté l'opinion contraire, propagée par les philosophes du dix-huitieme siecle, s'empresserent de nous dire que nous mettions nous-mêmes des obstacles au succès de notre entreprise, et qu'il étoit absurde de dégrader un art sur lequel nous voulions attirer l'attention des amis des lettres. Leur prédiction s'est trouvée fausse : le public a bien voulu nous savoir gré

de notre respect pour la vérité : il a trouvé fort juste la distinction que nous rétablissions entre les ouvrages d'imagination et les ouvrages de morale. En effet ce qui dégrade les arts, ce qui les perd, c'est l'oubli de leurs principes, la confusion des genres ; et nous croirions avoir rendu un véritable service à l'art dramatique s'il nous étoit permis d'espérer que notre ouvrage pût aider à le rappeler à sa destination.

Il n'y a de morale vraie que celle qui est obligatoire ; et certainement personne ne soutiendra qu'on soit obligé par devoir de conscience de régler sa conduite sur les maximes qui se débitent au théâtre : si cela étoit, nos comédies les plus goûtées, les plus gaies et les mieux faites devroient être interdites, et nous serions réduits à des drames moraux fort ennuyeux, qui ne feroient point honneur à notre littérature, seroient peu suivis, et encore moins lus. Si la morale qui se débite au théâtre étoit obligatoire, tous les hommes sensés seroient autorisés à demander au gouvernement sous lequel ils vivent pourquoi il permet l'opéra, où l'on change les héros en Céladons, l'opéra-comique, où l'amour prend tous les tons, quelquefois même celui des boudoirs, enfin tant de petits théâtres où les farces les plus extravagantes sont présentées au peuple dans un style et avec des sentences vraiment extraordinaires. Mais tous les gouvernemens regardent les spectacles comme un besoin des peuples civilisés, comme un amusement dont les dangers ne sont rien si on les compare aux inconvéniens qui naîtroient de l'impossibilité où seroient tous les désœuvrés d'une grande

ville de faire emploi de leur tems. Les spectacles, dans leur rapport avec la politique ne sont réellement considérés que comme un moyen de police.

A cette maniere de les juger, à l'opinion des philosophes qui les regardent comme une école de morale, il faut ajouter le sentiment de quelques autres philosophes misanthropes qui les ont dénoncés comme des écoles de corruption. J.-J. Rousseau a soutenu cette derniere cause avec une éloquence d'autant plus vive qu'il se mettoit en opposition aux moralistes dramatiques; car du tems de Moliere le citoyen de Geneve se seroit fait moquer de lui en plaidant avec chaleur contre les théâtres, parcequ'alors on ne leur accordoit que l'importance qu'ils méritent, et que quand tout le monde parle raison, celui qui se fait déclamateur n'excite que la risée publique. S'il n'y avoit pas eu un parti puissant et nombreux qui mettoit l'instruction que l'on peut puiser au théâtre au-dessus de toutes les autres, J.-J. Rousseau auroit perdu tous ses avantages dans le combat, ou plutôt il n'auroit point combattu : c'est toujours d'un excès que naît par opposition un autre excès.

Il ne nous a point été difficile de tenir un juste milieu entre ces opinions contradictoires : ne reconnoissant d'autres principes littéraires que ceux du siecle de Louis XIV, nous avons aussi considéré la comédie comme on la regardoit alors, c'est-à-dire comme un plaisir décent, une école de goût, une carriere brillante ouverte à l'imagination, un cadre dans lequel on inscrit en beaux vers, ou en prose naturelle et piquante, les

caracteres, les usages, les ridicules, et les variations dans les mœurs. N'est-ce point assez pour que les productions de cet art soient regardées comme une des plus riches parties de notre littérature? Ceux qui veulent lui donner plus d'importance lui font tort, l'attaquent dans ses véritables principes, et finiroient par le dénaturer. La manie de la morale jette nos jeunes auteurs dans la niaiserie; pour plaire à des spectateurs qui ne sont plus des juges, ils ne parlent que de bienfaisance, de sensibilité; ils prodiguent les sentences morales, et négligent les regles de l'art, la vérité du dialogue et des caracteres; ils abandonnent sur-tout cette précieuse gaieté qui faisoit tant d'honneur à notre nation: car, en dépit de nos découvertes en idées *libérales*, on peut affirmer que le peuple de l'Europe le plus gai étoit le meilleur, le plus sage, et le plus heureux.

Mais si le théâtre n'est pas une école de morale, il ne doit jamais la blesser dans ses résultats importans: ce principe simple a toujours été mis en usage par nos grands poëtes, qui ne se sont point amusés à le proclamer, parcequ'il n'étoit pas révoqué en doute; en récompense il a souvent été violé par ceux qui ont cru nécessaire de l'établir avec emphase. Ainsi c'est une regle générale que le vice et le crime ne sortent point triomphans: de l'observation de cette regle il résulte que chaque piece, dans son ensemble, offre une moralité consolante; et c'est cette moralité que nos penseurs modernes ont prise pour de la morale:

l'erreur à cet égard a été si complete qu'elle a influé sur notre langue ; et l'on dit assez généralement aujourd'hui, quoiqu'à tort, C'est un homme d'une grande *moralité*, qui a beaucoup de *moralité*, lorsqu'on veut faire l'éloge de ses mœurs. La moralité n'est que la réflexion qui résulte d'une action dont on est témoin, d'un récit que l'on entend ; et toutes les pieces de théâtre renferment des moralités, parcequ'elles sont composées d'actions et de récits : mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient, ni même qu'elles doivent être morales pour plaire au public et aux amis des lettres.

Comme il faut toujours s'appuyer de preuves irrécusables contre ceux qui multiplient sans effort de faux raisonnemens pour soutenir un faux système, nous avions réservé cette discussion, plus intéressante qu'elle ne le paroît, avec l'intention de la placer à la fin des comédies en cinq actes, les seules qui, par leur importance, puissent aider à débrouiller la question. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur celles insérées dans ce recueil, en ne les considérant que sous le rapport de la morale : comme elles ont toutes été adoptées par le public, et la plupart depuis longtems, il faut consentir à les admettre comme pieces de conviction, ou condamner l'esprit de deux siecles.

La Mere Coquette, de Quinault, tourne en ridicule un vieillard pere de famille, et présente une femme qui n'est punie d'un amour criminel que par le retour d'un époux qu'elle vouloit mort, et qu'elle a aban-

donné dans le malheur; une soubrette qui trompe toujours rentre en grace pour la seule vérité qu'elle dise, quand elle n'a plus d'intérêt à mentir.

La Femme Juge et Partie, de Montfleury, offre si peu de morale qu'il faudroit un effort d'esprit pour deviner la moralité qu'on peut en tirer.

Le Festin de Pierre, mis en vers par T. Corneille, mêle à des personnages dont les mœurs sont licencieuses une statue qui parle et qui marche, et un dénouement qui ne peut inspirer aucune réflexion salutaire, parcequ'il est contre l'ordre naturel des évènemens.

Le Chevalier à la mode, de Dancourt, laisse voir la plus singuliere composition de famille, trois femmes trompées par le même homme, et pour moralité un mariage raisonnable fait d'une part par dépit, et de l'autre par intérêt.

Le Mercure Galant, de Boursault, est contraire à la morale, puisque le fonds du sujet tient à un mariage qui ne s'accomplit que par un mensonge; les accessoires, qui l'emportent de beaucoup sur le fonds, sont gais, présentent des ridicules bien saisis, et de bonnes moralités. L'auteur avoit fait une scene d'un homme qui vient demander des conseils sur un vol considérable qu'il a commis, et qu'il ne veut pas rendre, même pour éviter d'être pendu: le public, qui n'aime pas à rire d'un personnage qui peut aller directement à la potence en sortant du théâtre, fit supprimer cette scene: ici la morale fut du côté du public.

Esope à la Cour, du même auteur, est une piece

vraiment édifiante d'intention et de détails; et le malheur veut que ce ne soit point une comédie dans les regles; ce n'est qu'une succession de tableaux que l'auteur étoit maître de choisir à volonté. Nous remarquerons encore qu'il y avoit une grande scene dans laquelle on discutoit l'existence de Dieu, et que le public du dix-septieme siecle la fit retrancher, par la raison généralement sentie que chaque chose doit être à sa place, et que les dispositions qu'on porte au théâtre ne sont pas conformes à la gravité d'une pareille discussion.

Le Muet, de Brueys, est une piece d'intrigue imitée de Térence: on sait que les anciens ne cherchoient pas la morale à la comédie; d'ailleurs il seroit contradictoire d'en exiger dans les sujets qui ne marchent qu'à force de fourberies.

Le Jaloux Désabusé, de Campistron, met en jeu un mauvais frere, avare du bien d'autrui, prodigue du sien, et qui n'est contraint à rendre compte à sa sœur que parcequ'il est mari jaloux. S'il n'avoit eu d'autre défaut que l'intérêt il n'auroit pas été puni: en conclura-t-on que pour s'amender il ne suffit pas d'avoir des vices, et qu'il faut y joindre des ridicules?

L'Homme à bonne fortune, de Baron, n'est pas dans les regles de la parfaite décence; ce qui est bien loin d'offrir des exemples dignes d'être imités: Baron avoit terminé sa comédie par quelques réflexions sérieuses; on la finit par un éclat de rire: tant on sent que la morale ennuie au théâtre! L'Andrienne, du même auteur, est une imitation de Térence dont on

peut raisonnablement conclure qu'il est permis de se marier contre le vœu de son pere, pourvu qu'il arrive d'Andros un homme capable de concilier tous les intérêts par des révélations romanesques.

Turcaret peut passer pour une piece morale, quoiqu'elle n'offre que des coquins, sauf un seul personnage qui n'a pas le tems d'être frippon, parcequ'il est toujours ivre; mais du moins tous ces personnages sont si vils et couverts de tant de ridicules que qui que ce soit ne seroit tenté d'entrer en communauté avec eux. Par une bizarrerie singuliere, la comédie la moins dangereuse, à notre avis, est positivement celle que les moralistes philosophes condamnent comme n'offrant que le tableau du vice.

La Réconciliation Normande, de Dufresny, ne doit guere faire naître qu'une réflexion, c'est que les enfans qui ont des parens injustes, haineux et égoïstes ne peuvent se soustraire à leur avarice et à leur haine qu'en les trompant.

Si nous examinons les pieces de Destouches, qui commence les comiques moralistes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas gais, nous trouverons, dans le Philosophe Marié, une honte du lien conjugal qui est contraire aux bonnes mœurs; dans le Glorieux, un homme insolent qui n'est pas puni, parceque l'acteur qui créa le rôle ne voulut point être humilié; ce qui ne fit aucun tort au succès de l'ouvrage: dans le Dissipateur, un fou sauvé par une fripponne sensible; ce qui ne peut tirer à conséquence, car elle est à coup sûr la seule de son espece; du reste des parens traités

sans respect et même sans politesse. Le Tambour Nocturne est une farce imitée de l'anglois, théâtre assez généralement brouillé avec la morale : Destouches a présenté le sujet d'une maniere décente, et dont on peut tirer pour moralité qu'il ne faut pas épouser la femme d'un homme qui vit encore, parcequ'il peut revenir. L'Homme Singulier est un fou qui débite gravement les maximes les plus dangereuses : il mériteroit d'être enfermé aux petites-maisons ; et l'auteur a cru le corriger suffisamment en lui faisant promettre qu'il changeroit d'habit, qu'il passeroit l'hiver à Paris, et l'été à la campagne.

La Métromanie, de Piron, porte sur un ridicule assez saillant par lui-même quand il n'est pas excusé par beaucoup d'esprit : on ne peut plaindre ni blâmer le métromane de faire tant de sacrifices à son amour pour la poésie, parcequ'il se montre si satisfait de son sort qu'on s'en rapporte à lui sur ce qu'il lui convient le mieux de faire : du reste on est assez embarrassé de tirer la moralité de cette piece, puisque M. Francaleu est plus fou que Damis, ce qui ne l'a pas empêché de faire une grande fortune et d'obtenir de la considération dans le monde : or si le financier est devenu poëte à cinquante ans, on peut espérer que le poëte deviendra financier avant cet âge. Cette derniere métamorphose seroit moins incroyable que la premiere.

Les pieces de La Chaussée roulent toutes sur un fonds si romanesque, qu'il est impossible d'en tirer aucune conséquence applicable à l'usage ordinaire de

la vie. Le Préjugé à la mode n'a jamais été que la manie de quelques individus dans une certaine classe de la société : le mari avoue hautement ses maîtresses ; et le spectacle d'un pere qui prend parti pour un gendre libertin contre sa propre fille blesse la raison encore plus que les mœurs. Dans Mélanide, un époux, un pere, résiste à la voix du devoir et cede à l'attendrissement ; c'est absolument le contraire qu'il faut regarder comme une regle de conduite. L'École des Meres est une piece vraiment morale ; mais en la considérant sous ce rapport on trouvera injuste que la mere traite son fils avec sévérité, car elle a plus de torts que lui : si son mari avoit du caractere il pourroit lui apprendre qu'avant de corriger les autres il est sage de se corriger soi-même ; l'instruction alors seroit complete. La Gouvernante rappelle un beau trait de probité ; mais, à travers de grandes maximes, il y a dans cette piece une combinaison très immorale, renfermée dans la conduite du jeune homme, qui ne parle que de probité, de vertu, et se permet de séduire une jeune fille sans éprouver un seul moment d'hésitation.

Dans l'Homme du jour, de Boissy, on voit une ingénue qui emploie la ruse où la franchise suffiroit, puisque les évènemens s'arrangent de maniere qu'elle devient naturellement libre de congédier l'homme qu'elle n'aime pas, et d'épouser celui qu'elle aime : mais la franchise n'est pas un moyen de comédie ; il faut à ce genre des finesses, des intrigues, et surtout de l'amour.

Le Méchant, de Gresset, n'est puni de tout le mal qu'il fait que par le chagrin de n'en pouvoir faire davantage; lorsqu'il est démasqué c'est encore lui qui menace.

La Coquette corrigée, de La Noue, est tellement tracassiere et ingrate dans le commencement de la piece, que sa conversion à la fin ne rassure pas les gens difficiles: d'ailleurs ces conversions faites par l'amour ne sont pas morales, puisque notre sagesse ne doit pas dépendre de nos sentimens, mais de l'idée juste que nous avons de nos devoirs.

Le Séducteur, de M. de Bievre, se console de la perte d'une jeune fille par l'enlèvement d'un philosophe; recette dont l'usage ne tentera personne. L'auteur avoit fait sa comédie pour que le Séducteur fût à la fin livré à la rigueur des lois; mais on lui fit comprendre qu'au théâtre une plaisanterie réussissoit mieux qu'une moralité trop sévere: il céda, et s'en trouva bien.

Le Jaloux sans amour, de M. Imbert, ressemble trop au Préjugé à la mode de La Chaussée pour nous offrir une réflexion nouvelle; cependant nous observerons que si le mari n'étoit jaloux que de sa maîtresse, il vivroit très tranquille dans le libertinage, et qu'il lui falloit deux ridicules pour revenir à la raison.

Le Philinte de Moliere, par Fabre d'Eglantine, offre dans Alceste un caractere trop idéal: on peut souhaiter que la société renferme beaucoup d'individus d'une probité aussi active; mais un souhait ne change rien à la destinée humaine. Nous avouerons

pourtant avec plaisir que la principale combinaison de cette piece est morale, et pour ne pas affoiblir le mérite de cet aveu nous ne rappellerons pas la conduite de l'auteur.

Nos lecteurs voudront bien ne pas oublier que dans cette récapitulation nous ne jugeons point le mérite littéraire de toutes ces comédies, et que notre intention a été de les considérer seulement par les résultats qu'on devroit en attendre, si le théâtre étoit véritablement une école de morale: nous croyons le procès jugé maintenant. Si nous passions en revue les révélations que les auteurs sont obligés de faire lorsque leur sujet exige qu'ils exposent la conduite et les maximes des gens riches, désœuvrés, libertins, et brillans d'amabilité, cela nous conduiroit à répéter, après J.-J. Rousseau, que le théâtre est une école de corruption: et nous sommes bien loin d'adopter cette opinion bizarre. Voici notre avis, et c'est d'après les réflexions les plus profondes que nous osons le risquer. Le théâtre peut corrompre les jeunes gens auxquels on le présente comme une école de morale, et séduire irrésistiblement ceux auxquels on a exagéré le danger de le fréquenter; mais il est sans inconvénient pour les jeunes gens auxquels on ne l'offre que comme une école de goût, un amusement spirituel et décent. Quiconque croit qu'il n'y a de véritable morale que celle qui est obligatoire, n'attache aucun prix aux maximes débitées sur la scene; il juge les comédies par les regles de l'art s'il aime la littérature, ou seule-

ment par le plaisir qu'il en éprouve si les lettres lui sont étrangeres. Ainsi nous regardons comme dangereuses toutes ces pieces sentimentales où les actions coupables sont déguisées sous de grands sentimens, et dans lesquelles on prétend faire compensation entre les vices que l'on se permet, et les vertus qu'on se vante de posséder : nous regardons également comme dangereuses toutes les pieces qui finissent par des conversions, parcequ'elles trompent, et celles qui présentent des caracteres d'une perfection chimérique, parcequ'elles mentent constamment; mais nous appellerions volontiers morales ces comédies gaies et franches du bon vieux tems, et nous pourrions appuyer notre sentiment sur une observation que chacun peut faire. L'homme qui rentre chez lui après avoir ri de bon cœur au spectacle, porte presque toujours un esprit de complaisance au sein de son ménage; les ridicules dont il vient d'être frappé lui laissent une humeur facile, une indulgence dont il ne sait pas la cause, mais qui profite à ceux qui dépendent de lui : le même homme, après avoir vu une piece larmoyante et sentimentale, en un mot ce qu'on appelle aujourd'hui une comédie morale, se retrouve au sein de sa famille dans une disposition triste ou sévere; ce qui l'entoure n'est plus en rapport avec ses sentimens; les discours de ses enfans lui paroissent légers, leurs plaisirs frivoles, et souvent même il regarde leur heureuse insouciance comme un défaut de sensibilité. Nous livrons cette observation à nos lecteurs; s'ils s'amusent à la vérifier, et qu'ils la trou-

vent juste, la grande discussion sur l'effet moral des spectacles sera à jamais terminée pour eux.

Il est un autre exemple que nous pouvons citer à l'appui de notre opinion, et qui, nous l'espérons, la fera goûter par ceux même qui vont rarement au théâtre. A la campagne, dans cette vie douce et libre de château, il est assez d'usage de ne se réunir entièrement que le soir, et alors on fait volontiers en commun une lecture qui prête plus qu'elle ne nuit à la conversation: les femmes travaillent et écoutent; les hommes, plus désœuvrés, sont aussi plus disposés à interrompre; mais qu'importe? le livre n'est là que pour ne pas obliger à parler: quand l'envie de causer se communique le livre se repose, et rien n'est plus naturel. Si l'ouvrage est gai, la gaieté se répand et se prolonge dans la petite société; s'il peint des mœurs vraies, sans nuire à l'enjouement il excite des réflexions fines, quelquefois profondes, et toujours exprimées sans prétention; mais si par malheur on lit un ouvrage sentimental et sentencieux, un de ces ouvrages nouveaux où tout, jusqu'à la vertu, paroît incroyable, parceque rien n'est peint naturellement, alors le lecteur tient seul la conversation; on se persuade involontairement qu'on n'est là que pour entendre lire; on se sépare sans avoir rien à se dire; et l'on ne voit pas alors ces scenes si plaisantes et si souvent répétées, où chacun, tenant sa bougie à la main, s'éloigne, revient, s'en va, revient encore, où tout le monde rit et parle à la fois, où l'on se quitte enfin dans cette disposition qui fait que le premier bonjour

du lendemain est un appel à la gaieté de la veille. En vérité, des comédies et des livres qui nous rendent l'humeur facile, agréable, qui nous font goûter ceux qui nous entourent, et les disposent à la même indulgence pour nous, ont des résultats très moraux; au contraire les vertueuses, sentimentales et métaphysiques conceptions dont on nous accable aujourd'hui ne seroient propres qu'à nous rendre tristes et hypocrites, si les Français pouvoient jamais le devenir. Concluons que la véritable comédie n'est pas celle qui prêche la morale, mais celle qui montre l'homme à l'homme, fait rire les gens d'esprit des ridicules naturels à l'humanité, nous accoutume à voir le monde d'un œil observateur, et nous rend plus propres à vivre en société, sans rien changer au fond de notre caractere.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE QUINZIEME VOLUME.

LE SÉDUCTEUR, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE M. DE BIEVRE, page 1
Notice sur M. de Bievre, 3
Préface de l'auteur, 11
Épître dédicatoire, 17
Acteurs, 18
Examen du Séducteur, 141

LE JALOUX SANS AMOUR, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES, D'IMBERT, 151
Notice sur Imbert, 153
Préface de l'auteur, 195
Épître dédicatoire, 199
Acteurs, 200
Examen du Jaloux sans amour, 335

LE PHILINTE DE MOLIERE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE FABRE D'ÉGLANTINE, 343

Notice sur Fabre d'Églantine, page 345
Acteurs, 364
Examen du Philinte de Moliere, 477

De la Comédie et de la Morale, 485

FIN DU QUINZIEME VOLUME.

BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Petitot, Claude Bernard, 1772-1825

Répertoire du théatre français ou recueil des tragédies et des comédies restées au theatre depuis Rotrou, pour faire suite aux editions in octavo de Corneille, Molière ... ; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce
Bd.: 15

Paris 1804

P.o.gall.app. 10-15
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103838-8